

SÉRIE NOIRE

ED Mc BAIN

Calypso

Traduit de l'américain par
J. Fitzgerald

Traduction revue et augmentée par
Pierre de Louÿs

nrf

GALLIMARD



SÉRIE NOIRE

ED Mc BAIN

Calypso

Traduite de l'américain par
R. F. Fournier

Traduction revue et augmentée par
Hector de Saintier

nrf

GALLIMARD

Ed McBain

CALYPSO

Calypso

1979

Traduction de R. Fitzgerald
revue et augmentée par Pierre de Laubier

Pour Jay et Connie Cronley.

Dans cette ville, l'automne est souvent pourri. Il n'y a pas tant de jardins que ça, il n'y a jamais de feuilles aux coloris si flamboyants qu'ils éblouissent les sens. Les cieux sont souvent détrempés et gris à cause des effets secondaires des orages tropicaux, nés dans les Caraïbes et balayés loin vers le nord par des vents furieux. Ce n'est qu'en octobre qu'ils virent à un bleu persistant, intense, douloureux. C'est alors que l'air devient vivant dans une saison de mort.

Ce mois de septembre-là, comme d'habitude, était pluvieux.

Les deux hommes qui marchaient sous l'orage tard dans la nuit avaient une allure tout ce qu'il y a de plus automnale. Le plus grand des deux avait le teint café-au-lait, et portait sous son imperméable une tunique de soie jaune et un pantalon de soie rouge. Le jaune ressortait dans le col en V de son imperméable ; des éclairs de rouge apparaissaient au bas de l'ourlet et entre les pans à chacune de ses longues foulées. Il tenait un étui à guitare dans la main gauche. Cet étui se balançait en contrepoint à ses pas pressés. Le plus petit avait du mal à rester à sa hauteur. Il avait le teint plus foncé, d'une profonde couleur chocolat qui luisait sous la pluie serrée. Il était vêtu d'un anorak vert et d'un pantalon presque de la même couleur que sa peau. Quand il souriait, comme maintenant, une dent en or scintillait sur le devant de sa bouche.

— Tu as été sensationnel, dit-il.

— Ouais, dit le plus grand sans enthousiasme.

— Tu as fait un malheur, vieux, je ne sais pas quoi te dire pour te convaincre.

— Ouais.

— Regarde la foule qu'il y avait. Trois cents billets d'avance, cinquante autres au guichet. Ça fait du monde, George.

— C'est faiblard. Pour un vendredi soir, c'est vraiment faiblard.

— Non, non, c'est pas faiblard. Pour une salle de quatre cents places ? Tu l'as quasiment remplie. Non, vieux, moi, je trouve pas ça faiblard.

— Y en avait pas un seul qui comprenait ce que je faisais, mec.

— Ils ont tout gobé, George. Tu leur as tout donné, et ils buvaient ça

comme du petit-lait. Pourquoi tu crois qu'ils braillaient comme ça ? Quand t'as fait le...

Les coups de feu jaillirent de l'entrée obscure d'un immeuble.

Il y eut un éclair jaune plus pâle que la tunique du plus grand des deux hommes, et puis le choc de la détonation. La balle lui entra du côté gauche du cou et lui transperça la nuque en ressortant de l'autre côté, les gouttes de sang giclant au milieu des gouttes de pluie. Il tendit le bras comme pour se retenir au rideau de pluie, trébucha, laissa tomber l'étui à guitare et pivota à temps pour voir la gueule cracher un second éclair. La balle lui fracassa la pommette gauche et dévia pour remonter lui perforer le sommet de la tête, lui ouvrant le crâne dans une gerbe de cartilages, d'esquilles d'os et de sang.

L'homme plus petit ne réagit qu'avec lenteur. Il se tournait vers la porte quand une nouvelle lueur jaune jaillit de la gueule du revolver. Un éclair déchira le ciel et il y eut le bruit de la détonation qu'un roulement de tonnerre amplifia en lui faisant écho. L'homme se contracta, avant de se rendre compte que la balle l'avait manqué. Il se mit à courir. En entendant une nouvelle détonation derrière lui, il feinta comme un joueur de football contré par un adversaire – réaction futile étant donné la vitesse de la balle. Mais le projectile le rata encore, il était toujours sur ses pieds en train de courir, et il commençait à se dire qu'il allait s'en tirer. La cinquième balle l'atteignit dans le haut de l'épaule gauche. Le choc fut violent, il ne sentit d'abord qu'une pression, comme si quelqu'un lui avait donné un grand coup dans le dos, puis il sentit la douleur aiguë de la balle qui lui traversait les chairs et les os, et il s'affala soudain de tout son long sur le trottoir. Plus haut dans la rue, il entendit quelqu'un crier. Sur sa droite, dans le caniveau, il entendait l'eau ruisseler. Et puis il entendit quelque chose qui le fit défaillir. Des pas. Des pas qui se dirigeaient rapidement de l'entrée de l'immeuble à l'endroit où il gisait dans son sang sur le trottoir.

— O Jésus, aide-moi, dit-il en relevant la tête.

Il ne vit que le bout de bottes de cuir noir à l'extrémité des jambes étroites d'un pantalon noir. Il plissa les yeux sous la pluie continue et, en levant la tête un peu plus, il vit un bras dans une manche noire tendu vers sa tête, une main qui tenait un pistolet noir. Un nouvel éclair, qu'il crut d'abord jailli de la gueule de l'arme, un roulement de tonnerre qu'il prit pour la détonation. Il n'y eut en fait qu'un déclic, qui traversa le chuchotement rauque de la pluie. Un peu plus loin, dans la rue, il y eut d'autres cris, un brouhaha de voix qui s'approchaient. Il y eut un autre déclic, et encore un autre. Il vit la pointe des bottes de cuir noir encore un instant, puis elles disparurent. Il entendit des pas précipités s'éloigner sous la pluie diluvienne, puis d'autres pas qui arrivaient de la direction opposée, enfin des voix au-dessus et autour de lui.

— Merde, vous voyez ça ?

— Appelle la police, mec.

— Que quelqu'un appelle une ambulance.

— Ça va, mec ?

Et il s'évanouit.

L'auxiliaire de la police administrative du Service des Communications portait un casque téléphonique à oreillette unique, avec un micro tout contre son menton. Elle était assise devant une console qui ressemblait à un récepteur de télévision sous laquelle se trouvait un clavier de machine à écrire. À sa droite se trouvait une autre console à trente-deux boutons ; c'était cette console qui pouvait être activée par l'un des appels 911 de n'importe lequel des cinq secteurs de la ville. À minuit moins vingt, le bouton isola s'alluma, et elle dit aussitôt dans le micro :

— Ici l'opératrice 74. Où se trouve l'alerte ?

De la cabine téléphonique du coin de rue le plus proche de l'endroit où les deux hommes gisaient dans leur sang sur le trottoir, un homme dit d'une voix nerveuse :

— Il y a deux types qui se sont fait tirer dessus ici. Ils sont là par terre.

— Où ça, monsieur ?

— Culver Avenue, près de la 11^e Sud.

— Ne quittez pas, s'il vous plaît.

Ses mains coururent sur le clavier. Son index appuya sur la touche 1 puis sur la touche 0. Sur l'écran, au-dessus du clavier, en lettres lumineuses vertes sur un fond d'un vert plus soutenu, un rapport sectoriel des deux dernières heures apparut :

IQ/31A

IQ/3CULVER AVENUE/ONZIEME SUD

ATTAQUE À MAIN ARMEE/VOIE PUBLIQUE

AUCUN INCIDENT SIGNALE

L'ordinateur lui indiquait simplement que l'appel ne faisait état d'aucune urgence déjà rapportée au cours des deux dernières heures. Elle dit dans le micro :

— Y a-t-il des coups de feu en ce moment, monsieur ?

— Non, il s'est enfui. Le type au pistolet s'est enfui. Ils sont là par terre, sur le trottoir, tous les deux.

— Quel est votre nom et le numéro d'où vous appelez, monsieur ?

Il y eut un déclic sur la ligne. Ça, c'était la ville. C'était une chose de faire

une bonne action, c'en était une autre d'avoir affaire aux flics. L'auxiliaire, pas surprise pour un sou, tapa quatre numéros sur sa console téléphonique et, lorsque son appel parvint au Centrex, se mit à pianoter.

— Service des Ambulances, dit une voix de femme.

— Deux hommes avec blessures par balle, sur la voie publique à l'angle de Culver Avenue et de la 11^e Sud.

— Ça roule, dit la femme.

Il y eut un nouveau dé clic sur la ligne. L'auxiliaire poursuivit sa frappe. Pendant qu'elle tapait, les mots apparaissaient en lettres électroniques lumineuses sur l'écran de la console.

IE/IA ATTAQUE À MAIN ARMÉE / DEUX VICTIMES VOIE
PUBLIQUE

CULVER AVENUE ONZIÈME SUD / AMBULANCE

Elle tendit la main vers le bouton entrée de son clavier et appuya aussitôt dessus. Instantanément, à un autre endroit du Service des Communications, un voyant vert s'alluma sur une console presque identique du Bureau des Transmissions des urgences. L'opérateur assis devant la console appuya aussitôt sur la touche Q. Le message que l'auxiliaire venait de taper et d'enregistrer apparut sur l'écran. Il appuya sur le bouton transmission, sur la droite de la console. Tout en parlant dans un micro suspendu au-dessus de son unité, il tapait déjà.

— Adam 2, dit-il, êtes-vous disponible ?

— Affirmatif, Central.

— Dix-vingt-quatre, deux hommes blessés par balle à l'angle de Culver Avenue et de la 11^e Sud.

— Dix-quatre.

Sur l'écran, les mots « ADAM 2 » apparurent. Adam 2 était le véhicule de secours qui couvrait ce secteur de la ville. L'employé savait qu'une ambulance était déjà en route ; comme l'auxiliaire qui avait pris l'appel avait indiqué « ambulance », il savait qu'elle avait aussitôt appelé le Service des Ambulances. Il supposait qu'Adam 2 serait sur les lieux avant l'ambulance. Si quelqu'un avait sauté d'un pont, ou était passé sous un camion, ou si une bombe avait éclaté, ou si l'il s'était agi d'un des douze autres cas d'urgence nécessitant un équipement plus complet que celui du véhicule en question, il aurait aussi appelé Truck 2 pour leur demander s'ils étaient disponibles. En l'occurrence, il savait qu'Adam 2 pourrait se débrouiller. Il appuya alors sur deux touches de son téléphone pour se mettre en rapport avec l'un des agents du Service de Répartition des unités mobiles, quelque part au même étage.

— Unités mobiles.

— Urgence, dit-il. Dix-vingt-quatre, deux hommes blessés par balle sur la voie publique à l'angle de Culver Avenue et de la 11^e Sud.

— Reçu, Frank.

La fréquence radio dont se servait le Service de Répartition des unités mobiles et toutes les voitures de patrouille d'Isola n'était pas la même que celle du Bureau de Transmissions des urgences. Dans le véhicule Adam 2, le chauffeur et son coéquipier recevraient les deux fréquences à la fois, mais les hommes de chaque voiture de patrouille ne recevraient que la fréquence des unités mobiles. L'agent savait où se trouvait chaque voiture de patrouille d'Isola ; il y avait quatre autres agents de répartition au même étage, qui suivaient chacun de leur côté les voitures de Riverhead, de Calm's Point, de Bethtown et de Majesta. Le dispatcher d'Isola savait que l'angle de Culver Avenue et de la 11^e Sud se trouvait dans le 87^e District. Il savait en outre que, là-bas, la voiture Boy avait quitté son secteur habituel moins de trois minutes plus tôt pour répondre à un appel 10-13 (policier en difficulté) au coin de Culver Avenue et de la 3^e Sud. La voiture Charlie venait de répondre à un appel 10-10 (personne suspecte) et avait donné par radio un message 10-90 (fausse alerte). Le dispatcher dit dans son micro :

— Charlie huit-sept, dix-vingt-quatre, deux hommes blessés par balle sur la voie publique à l'angle de Culver Avenue et de la 11^e Sud.

Le passager de la voiture Charlie était à l'évidence un nouveau. Il répondit aussitôt, avec une nervosité palpable :

— Vous avez dit dix-trente-quatre ?

— Vingt-quatre, vingt-quatre, s'impatienta le dispatcher, pour que ce bleu ne confonde pas un crime déjà commis et un crime en train de se commettre.

— Dix-quatre, dit le bleu pour accuser réception.

Il paraissait déçu.

Cinq minutes plus tard, en réponse à un appel de la voiture de patrouille Charlie au poste de police, les inspecteurs Steve Carella et Meyer Meyer, du 87^e District, arrivèrent sur les lieux. Cinq minutes après, les inspecteurs Monaghan et Monroe, de la Brigade Criminelle, se tenaient sur le trottoir, le regard baissé sur le cadavre de l'homme en tunique jaune et pantalon rouge.

— Ce devait être une sorte de musicien, dit Monaghan.

— Un guitariste, dit Monroe.

— Ouais, c'est un étui à guitare, dit Monaghan.

— On lui a drôlement arrangé le portrait, dit Monroe.

— C'est sa cervelle que tu regardes, dit Monaghan.

— Je sais quand même reconnaître de la cervelle, dit Monroe.

— Dans quel état est l'autre ?

Il posait cette question à Carella, qui regardait le cadavre sans rien dire. Le visage de Carella avait une expression douloureuse. Ses yeux (un peu bridés, à la manière des Orientaux) paraissaient accentuer cette expression de tristesse, donnant l'impression fallacieuse qu'il était sur le point de se mettre à pleurer. De race blanche, grand, mince, athlétique, debout sous la pluie, les mains dans les poches, il regardait le cadavre. Près du porche, derrière lui, le type du service photo prenait des polaroids, et son flash clignotait comme une lointaine étoile. Dans l'entrée de l'immeuble, un technicien du labo était à la recherche des douilles.

— Carella ? Tu m'entends ? dit Monoghan.

— Quand nous sommes arrivés, l'ambulance l'avait déjà embarqué, dit Carella. L'agent de la voiture Charlie a dit qu'il saignait devant et derrière.

— Mais toujours en vie, hein ?

— Toujours en vie, dit Carella en regardant de nouveau le mort.

— Hé ! Petie, t'as fini avec le macchabée ? lança Monoghan au photographe.

— Ouais, j'ai tout ce qu'il me faut, répondit le photographe.

— Tu l'as déjà fouillé ? demanda Monoghan à Carella en indiquant le mort d'un geste.

— J'allais le faire quand vous êtes arrivés.

— Te mets pas de la cervelle partout, dit Monroe.

Carella s'agenouilla près du cadavre. Dans la poche arrière droite du pantalon (la poche des gogos, celle que les pickpockets peuvent fendre sans se faire remarquer), il trouva un portefeuille en cuir brun contenant un permis de conduire au nom de George C. Chadderton. Son adresse était 1137, Raucher Street, à Diamondback, dans les quartiers excentrés. D'après son permis, il mesurait un mètre quatre-vingt-dix, était de sexe M comme masculin et, d'après sa date de naissance, il aurait eu trente ans le 30 novembre – s'il avait vécu jusque-là. Son permis indiquait aussi qu'il n'était valable que si le titulaire portait des verres correcteurs pour conduire. George C. Chadderton, étendu sans vie sur le trottoir, ne portait pas de verres correcteurs, à moins que ce ne fussent des lentilles de contact.

Derrière le permis, il y avait une carte plastifiée indiquant que Chadderton était membre à part entière du syndicat des musiciens – et confirmait son identité, s'il en était besoin. Le portefeuille ne contenait pas de carte grise, mais cela ne voulait rien dire : la plupart des conducteurs laissent les papiers dans la boîte à gants de leur voiture. Dans la partie porte-monnaie, Carella trouva trois billets de cent dollars, un de cinq et deux de un dollar. Les billets de cent dollars le surprirent. Dans ce quartier, ce genre de coupures ne faisait pas partie de la panoplie du promeneur lambda... à moins d'être trafiquant de drogue ou maquereau. À moins que Chadderton ne fût sur le chemin du retour après un engagement ? Reste que trois cents dollars paraissait être plus que ce

qu'un guitariste pouvait gagner en une seule soirée. Est-ce que c'était sa paie pour une semaine de travail ? Il fit basculer l'homme sur la hanche et glissa la main dans la poche arrière gauche. Elle ne contenait qu'un mouchoir sale.

— Te mets pas de morve sur les doigts, dit Monroe d'un ton joyeux.

La pluie crépitait sur le trottoir. Carella, tête nue et imperméable beige, était flanqué par les deux hommes de la Criminelle, semblables à deux solides serre-livres, un de chaque côté, tous deux vêtus d'un imperméable noir, tous deux coiffés d'un feutre noir. Les mains dans les poches, ils observaient Carella avec une expression qui traduisait un peu moins que de l'intérêt mais un peu plus que de la curiosité. Dans cette ville, un meurtre était du ressort de l'inspecteur qui avait pris l'appel. Les inspecteurs de la Criminelle rappliquaient systématiquement et les rapports leur étaient systématiquement communiqués. En réalité, ils n'étaient que de simples spectateurs. Ou des arbitres peut-être. Accroupi et courbé sous la pluie, Carella vida la poche droite du mort. Chadderton avait six clés sur un anneau, dont aucune n'était une clé de voiture, soixante-sept cents en pièces de monnaie et un ticket de métro. La station de métro de Culver Avenue n'était qu'à deux blocs de là. Avait-il été surpris sur le chemin du métro ? Ou bien était-il en route vers une voiture garée quelque part dans le quartier ?

— C'est quoi, son nom ? demanda Monoghan.

— George Chadderton.

— Chouette, dit Monroe comme pour lui-même.

— Est-ce que le légiste arrive ? demanda Monoghan.

— Il devrait, dit Carella. Nous l'avons prévenu.

— Personne n'a insinué le contraire, dit Monoghan.

— Qu'est-ce que t'as, ce soir, d'ailleurs ? demanda Monroe. T'as l'air déprimé.

Carella ne lui répondit pas. Il était occupé à envelopper et à étiqueter les objets qu'il avait sortis des poches du mort.

— C'est la pluie qui te déprime, Carella ? demanda Monoghan.

Carella ne répondit toujours rien.

Monroe hocha la tête.

— La pluie, ça peut déprimer les gens, dit-il.

— Alors comment ça se fait qu'on ne nous donne pas de parapluie ? demanda soudain Monoghan. Tu n'as pas remarqué ?

— Hein ? dit Monroe.

— T'as déjà vu un flic avec un parapluie ? Moi, de toute ma vie, je n'ai jamais vu de flic avec un parapluie.

— Moi non plus, dit Monroe.

— Et comment ça se fait ? demanda Monoghan.

— Ne laisse pas la pluie te déprimer, dit Monroe à Carella.

— Regarde ce qu'elle a fait à ce pauvre Chadderton, dit Monoghan.

— Hein ? dit Monroe.

— À se promener comme ça la tête ouverte, la pluie l'a tué, le pauvre homme, dit Monoghan en se mettant à rire.

Monroe rit avec lui. Carella se dirigea vers l'entrée de l'immeuble, où le type du labo était toujours au travail. Il lui tendit les objets personnels du mort.

— Le contenu de ses poches, dit-il. Vous avez trouvé quelque chose ?

— Pas encore. Combien y a-t-il eu de coups de feu, vous le savez ?

— Meyer est en train d'interroger un des témoins. Est-ce que vous voulez écouter ?

— Pour quoi faire ? dit le technicien.

— Pour savoir combien il y a eu de coups de feu.

— Il pleut, là-dehors, dit le technicien. Je peux découvrir combien il y a eu de coups de feu sans sortir d'ici, il suffit que je trouve des douilles.

Meyer et le témoin se trouvaient sous la banne ouverte d'une boulangerie. La vitrine de la boutique était protégée pour la nuit par une grille. L'homme avec lequel Meyer parlait était un Portoricain mince, au teint clair. Le quartier était habité par un mélange de Noirs et d'Hispaniques, les Portoricains de Mason Avenue débordant du côté de Culver Avenue depuis plusieurs années, et les frictions étaient incessantes. Carella n'entendit que la fin de la phrase de l'homme. Celui-ci parlait avec un fort accent espagnol.

— ... por passer oun coup de téléphone, disait-il.

— Est-ce que vous savez qui l'a passé, alors ?

— Personne il ne vout lé faire, répondit le témoin. Personne il né vout être dedans. *Comprende ?*

— Oui, mais qui a fini par appeler la police ?

— Oun Noir, yé né sais pas qui.

— Où étiez-vous quand vous avez entendu les coups de feu ? demanda Meyer.

C'était un grand type costaud aux yeux bleu pervenche, vêtu d'un imperméable Burberry et d'un chapeau en tissu à carreaux qui le faisaient ressembler à un type de Scotland Yard plutôt qu'à un inspecteur du 87^e. Ce chapeau était une acquisition récente. Il cachait le fait que Meyer était complètement chauve. Le chapeau était à présent trempé et quelque peu informe. Au-dessus de sa tête, la banne laissait couler un rideau de gouttes sur le trottoir. Meyer attendit la réponse du témoin. Celui-ci paraissait réfléchir.

— Alors ? dit Meyer.

— On était simplément à l'académie dé billard, dit-il en haussant les

épaules.

— Combien étiez-vous ?

— Cinq ou six, yé né sais plous.

— Et puis ?

— Nous entendons les coups dé fou.

— Combien de coups ?

— *Quién sabe ?* Beaucoup.

— Et puis ?

— On court ici.

— Vous avez vu quelqu'un avec une arme ?

— On voit oun homme qui s'enfouit. Grand, habillé tout en noir.

— Est-ce que vous pouvez me le décrire ?

— Grand. Maigre, aussi. Tout en noir. Manteau noir, chapeau noir, chaussures noires.

— Est-ce que vous avez vu son visage ?

— No, yé né pas vou son visage.

— Est-ce qu'il était blanc ou noir ?

— Yé né pas vou son visage.

— Est-ce que vous avez vu ses mains ?

— No, il s'était enfoui.

— À votre avis, combien est-ce qu'il mesurait ?

— Oun mètre soixante-quinze, à pou près.

— Est-ce que vous avez une idée de son poids ?

— Il était maigre. Comme oun adoulescente, vous savez.

— Vous avez dit un homme.

— Si, mais maigre comme oun adoulescente. *Como un adolescente, comprende ?*

— Je ne sais pas ce que ça veut dire. Qu'est-ce que ça donne en anglais ?

— *El parecía tener diecinueve anos.*

— Il y a quelqu'un qui parle espagnol ici ? cria Meyer.

Un agent en ciré noir s'approcha d'eux. La bande de plastique épinglée sous son insigne indiquait qu'il s'appelait R. Serrano.

— Je peux vous aider ? dit-il.

— Demandez à ce type ce qu'il vient de dire.

— *Qué le acabas de decir al detective ?* demanda l'agent.

— *Que el hombre que si iba corriendo parecía un adolescente.*

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Meyer.

— Il a dit que le type qui est parti en courant avait l'air d'un adolescent.

— D'accord, merci, dit Meyer. Dites-lui merci. *Gracias*, dit-il lui-même à l'homme. Dites-lui qu'il peut s'en aller maintenant. Dites-lui qu'on n'a plus besoin de lui. *Gracias*, répéta-t-il avant de se tourner vers Carella.

L'agent était occupé à traduire tout cela au témoin. Le témoin paraissait rechigner à partir. Maintenant qu'il s'était fait interroger par la police, il semblait se considérer comme une vedette. Quand l'agent lui dit qu'il pouvait s'en aller, il fut visiblement déçu. Il se mit à discuter avec l'agent. Celui-ci lui dit en anglais d'aller se faire pendre ailleurs, puis retourna prendre sa faction sous la pluie, là où l'on avait dressé une barrière. Un écriteau : périmètre du crime – passage interdit, suspendu à la barrière, commençait à se gondoler sous la pluie battante.

— Tu as entendu. Steve, dit Meyer. Un adolescent grand et maigre.

— À ton avis, combien y a-t-il d'adolescents grands et maigres dans cette ville ?

— Bon sang, je n'ai pas relevé le nom de ce type ! Hé ! appela Meyer. Hé ! Vous ! Attendez une minute !

Le témoin, qui un instant plus tôt rechignait à partir, s'entendait à présent appeler d'un ton pressant. Il fit ce qu'aurait fait n'importe quelle personne sensée. Il se mit à courir. Le flic portoricain qui avait servi d'interprète à Meyer se lança à sa poursuite. Il tourna au coin de la rue, glissant sur le trottoir mouillé, manquant de tomber. Il pleuvait de plus en plus. Les éclairs et le tonnerre avaient cessé ; il ne restait plus que la pluie battante. Monoghan et Monroe vinrent se réfugier sous la banne.

— Où est ce foutu légiste ? dit Monoghan.

— Il ne sait pas qu'il pleut ? dit Monroe.

— Est-ce que t'as encore besoin de nous ? demanda Monoghan.

— Nous n'avons toujours pas la cause officielle de la mort, dit Carella.

— Tu parles d'un mystère ! dit Monoghan. Le type a la tête à moitié arrachée, qu'est-ce que tu crois que le légiste va dire ? Que c'est un pot de fleurs qui lui a fait ça en tombant d'un appui de fenêtre ?

— C'est peut-être la pluie, reprit Monroe en se remettant à rire. C'est peut-être la pluie qui lui est tombée dessus, comme tu le disais tout à l'heure.

— J'aimerais bien que vous restiez jusqu'à l'arrivée du médecin légiste, dit Carella avec calme.

L'agent qui avait poursuivi le témoin reparut au coin de la rue, haletant. Il s'approcha des hommes debout sous la banne dégoulinante.

— Je l'ai perdu, dit-il.

Monoghan regarda sa bande nominale.

— Bon travail, Serrano, dit-il. Une promotion est en vue.

— Qui est votre capitaine ? demanda Monroe. Nous allons lui glisser un mot.

— Frick, dit l'agent. Le capitaine Frick.

Il paraissait ennuyé.

— Le capitaine Frick, rappelle-toi ça, dit Monoghan.

— C'est noté, dit Monroe.

— On veut aller à l'hôpital pour parler à l'autre victime, dit Meyer. Vous pouvez boucler ici ?

— Quoi, sous la pluie ? dit Monoghan.

— Vous pouvez rester sous la banne, dit Meyer.

— Ah ! voilà le médecin légiste, dit Carella en s'aventurant sous la pluie pour s'approcher d'une voiture noire portant l'écusson de la ville, qui se garait en faisant un angle avec une des voitures de service.

— Où en sont les autres ? demanda Monoghan.

— Le photographe est sur le point de partir, répondit Meyer. Je ne sais pas pour combien de temps en ont les types du labo. Il vont vouloir marquer la position du corps...

— Et vos croquis ? Est-ce que vous avez fait vos croquis ?

— Non, mais...

— Alors qu'est-ce qui vous prend de vouloir vous en aller ?

— C'est que l'autre type risque de mourir avant notre arrivée, expliqua Meyer avec patience.

— Vous faites équipe, non ? dit Monoghan.

— Un duo, dit Monroe.

— Un tandem.

— Pas un flic, mais deux.

— Une équipe, dit Monoghan. Alors l'un des deux peut rester ici en attendant que tout soit terminé, pendant que l'autre se rend à l'hôpital. C'est comme ça qu'il faut procéder.

— C'est la seule manière de procéder, dit Monroe.

— C'est comme ça que nous procéderions.

— C'est la seule manière dont nous procéderions.

— Envoyez-nous vos papelards, dit Monoghan.

— En trois exemplaires, dit Monroe.

Là-dessus, les deux inspecteurs de la Criminelle se dirigèrent, sous la pluie, vers leur Buick noire.

Meyer soupira.

La déposition d'un homme à l'article de la mort est une preuve recevable devant les tribunaux, mais Ambrose Harding n'était pas près de mourir. Le fait est qu'il avait eu beaucoup de chance. Si la balle lui avait pénétré le dos un peu plus bas ou un peu plus à droite, elle aurait pu lui briser la colonne vertébrale. Même si elle n'avait pas touché les vertèbres et l'arrière de la cage thoracique, elle aurait pu lui traverser un poumon et ressortir par la paroi abdominale en lui fracassant une côte – auquel cas il aurait été opéré d'urgence et se trouverait à présent dans une unité de soins intensifs avec un tuyau respiratoire qui lui serait sorti du larynx, un autre lui drainant les poumons et d'autres encore lui injectant par perfusion du dextrose, de l'eau et du sang. À la place, comme la balle lui était entrée dans le dos tout en haut de l'épaule gauche, sans toucher l'omoplate et en se contentant de lui casser la clavicule à la sortie, il se trouvait dans le service orthopédique de l'hôpital, l'épaule gauche immobilisée par un plâtre, mais sous l'emprise d'un simple sédatif léger et plutôt en bonne forme, tout bien considéré.

L'inspecteur qui était venu lui parler était Steve Carella. Ils avaient tiré à pile ou face pour savoir qui resterait sous la pluie sur les lieux du crime, et Meyer avait perdu. Meyer soupçonnait parfois Carella d'avoir une pièce à double face. Pourtant, même si Meyer disait « face », c'était Carella qui l'emportait. Carella avait peut-être aussi une pièce à double pile. Ou peut-être avait-il tout bonnement de la veine. Ambrose Harding avait sans conteste de la veine. Il dit à Carella quelle veine il avait, et Carella – qui l'avait tout de suite informé de la mort de Chadderton – convint qu'il avait en effet de la veine.

— Il a essayé de nous tuer tous les deux, il n'y a pas à tortiller, dit Harding. Il se tenait au-dessus de moi, le revolver à la main, me visant à la tête. Il a appuyé sur la détente trois fois en se tenant comme ça au-dessus de moi. Son flingue était vide. Autrement, je serais mort.

— Combien de coups de feu y a-t-il eu en tout, est-ce que vous le savez ?

— Je comptais pas. Je courais, mon vieux.

— Dites-moi ce qui s'est passé.

— On était en train de marcher, voilà ce qui s'est passé, en parlant du concert...

— Quel concert ?

— George avait donné un concert dans une salle au coin de Culver Avenue et de la 8^e. On allait rejoindre ma voiture... Qu'est-ce qui va se passer pour ma voiture, au fait ? Quand j'irai la chercher, est-ce que je trouverai une contravention ?

— Dites-moi où elle est garée, je m'arrangerai pour que vous ne soyez pas épinglé.

— Elle est devant une boutique de prêteur sur gages, au coin de Culver Avenue et de la 12^e Rue.

— Je vais m'en occuper. Quand vous parlez de concert...

— George avait donné un concert.

— Quel genre de concert ?

— Il était chanteur de calypso. Vous avez déjà entendu parler de King George ?

— Non, désolé.

— C'est George Chadderton. C'était son nom de scène. King George. Je suis son agent. Ou plutôt j'étais, ajouta-t-il en secouant la tête.

— À quelle heure le concert a-t-il commencé ?

— À huit heures et demie.

— Et quand s'est-il terminé ?

— Vers onze heures. Le temps qu'on quitte la salle, il devait être, je ne sais pas, onze heures et demie. Il a fallu qu'on ramasse l'oseille, qu'on dise bonjour à quelques personnes...

— Le cachet se montait à combien ?

— Trois cent cinquante. J'ai pris cinquante dollars de commission, il lui en restait trois cents.

— En billets de cent ?

— Ouais.

— Bon, continuons. Vous avez quitté la salle à...

— Onze heures et demie, quelque chose comme ça. On marchait vers la voiture, il pleuvait comme vache qui pisse, on parlait du concert, vous voyez, et puis tout à coup quelqu'un s'est mis à nous tirer dessus de l'entrée d'un immeuble.

— Est-ce que vous avez vu la personne qui tirait ?

— Pas à ce moment-là.

— Quand ?

— Quand il se tenait au-dessus de moi pour essayer de me tuer. J'avais déjà été touché, j'étais étendu sur le trottoir.

— Était-il blanc ou noir ?

— Je sais pas, mon vieux. Tout ce que j'ai vu, c'est l'arme braquée sur moi.

— Et sa main ? Est-ce que vous avez vu sa main ?

— J'ai vu sa main, oui.

— Noire ou blanche ?

— J'en sais foutrement rien. Tout ce que j'ai vu, c'est... j'ai d'abord vu ses bottes, des bottes noires, et puis les jambes du pantalon, toutes maigrichonnes, et puis en levant les yeux j'ai vu l'arme braquée sur moi.

— La main qui tenait l'arme était-elle noire ou blanche ?

— Je ne sais pas. Il portait un manteau noir ; la manche du manteau était noire.

— Et la main ?

— Mais je sais pas, mon vieux. Tout ce que j'ai vu, c'est ce gros flingue qui me regardait droit dans les yeux.

— Gros comment ? demanda Carella.

— Vachement gros, mon vieux.

— Est-ce que vous vous y connaissez en armes à feu ?

— Juste ce que j'ai pu voir à l'armée.

— Celui-ci était-il aussi gros qu'un quarante-cinq, par exemple ?

— Gros comme un canon, mon vieux ! Quand on a un revolver braqué sur la tête, c'est un canon, qu'importe le calibre. De toute façon, pourquoi est-ce que vous me demandez ça, à moi ? Vous n'avez pas des types qui peuvent vous dire ce que c'était, comme arme ? Le calibre et tout ça ?

— Si, nous avons des gens qui peuvent faire ça.

— Parce que moi, mon vieux, tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai cru que c'était fini : rideau, salut les copains. J'étais couché sur le trottoir, à regarder ce machin en me disant que dans deux, trois secondes, j'aurais un grand trou dans la tête. Et puis : clic, le flingue est vide ! Il a appuyé sur la détente trois fois pour essayer de me refroidir, mais le flingue était vide.

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Il a filé, voilà ce qui s'est passé. Il a entendu les gens qui rappliquaient et il s'est dit qu'il ferait mieux de filer au lieu de rester là à se faire saucer, avec un flingue qui refusait de fonctionner.

— Parlez-moi du concert, dit Carella. C'était comment ?

— Magnifique.

— Pas de problème ?

— Aucun. Il a fait un malheur.

— Aucune hostilité dans le public, ou...

— Non, mon vieux, ils lui ont fait une ovation, ils étaient emballés.

— Combien de personnes y avait-il, à votre avis ?

— Trois cent cinquante, d'après le type qui tient la salle. Mais c'est un escroc, et peut-être bien qu'il a vendu plus de billets qu'il ne l'a dit.

— Comment ça ?

— On devait toucher un dollar par entrée. Il y avait quatre cents places, et j'ai eu l'impression que c'était presque plein. (Harding soupira, puis il haussa les épaules, soupira de nouveau.) On dirait que ça n'a plus grande importance, maintenant, hein ?

— Comment s'appelle-t-il ? Celui qui tient...

— Lou Davis.

— Un Blanc ?

— Un Noir.

— Est-ce que vous lui avez parlé du nombre d'entrées ?

— George lui a dit que c'était un escroc, c'est tout.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qui ? Davis ? Il a rigolé, c'est tout.

— À quoi est-ce qu'il ressemble, ce Davis ?

— Un petit gros.

— Un petit gros, répéta Carella.

— Les jambes dans le pantalon maigrichon c'étaient pas celles de Lou Davis, si c'est à ça que vous pensez.

— Parlez-moi encore du public.

— Je vous l'ai dit, ils étaient emballés.

— Des jeunes ?

— Pas pour la plupart.

— Pas d'adolescents ?

— Aucun que j'aie vu. Les gosses accrochent pas tellement avec le calypso. Avec le calypso, il faut réfléchir, vieux, il faut faire un effort pour entendre ce que dit le type sur la scène. Les gosses d'aujourd'hui, ils aiment pas trop réfléchir. Il faut que ça leur tombe tout cuit dans le bec. Quand George était sur scène, il fallait faire marcher ses méninges. Est-ce que vous connaissez le calypso, est-ce que vous savez ce que c'est ?

— Je ne connais que Harry Belafonte, dit Carella.

— Oui, bon, ça, c'est du calypso en conserve. Le vrai calypso, c'est quand chacun invente son propre truc. Dans les îles, le type qui chante le calypso d'un autre, on le regarde de haut. George composait son propre calypso, comme il faut le faire, comme on le faisait au départ. Vous savez comment le calypso a commencé ? Avec les esclaves, là-bas, mon vieux. Ils n'avaient pas le droit de parler entre eux pendant qu'ils travaillaient, alors ils se sont mis à

chanter les potins, une façon de couillonner les Blancs. George, lui, chantait le nouveau calypso. Des critiques sociales. Contestataires. Ce qui se passait autour de lui. C'était le roi, il s'était bien nommé. Il était King George. D'ici trois ou quatre ans, il aurait été une grande vedette. Je comprends pas pourquoi il a fallu que ça finisse comme ça, je comprends vraiment pas pourquoi il a fallu que ça finisse comme ça.

Le silence se fit dans la chambre. Carella prit soudain conscience de la pluie qui tambourinait contre la vitre. Quelque part dans la rue, un avertisseur retentit, malgré les panneaux hôpital – silence.

— Quand vous parlez de critiques sociales...

— Ouais.

— Et contestataires...

— Ouais.

— Est-ce que ça aurait pu irriter quelqu'un, ce soir ?... Est-il possible que... ?

— Tout le monde, mon vieux. Je vois ce que vous voulez dire, et je vous dis : tout le monde. C'est justement ça, le calypso. Irriter les gens, les amener à réfléchir à une situation.

— Des gens comme qui ?

— Tout le monde, à commencer par le maire.

— Il a chanté quelque chose à propos du maire, ce soir ?

— Il chantait tout le temps à propos du maire. C'était un de ses meilleurs morceaux, celui sur le maire.

— À propos de qui d'autre a-t-il chanté, ce soir ?

— Pourquoi ? demanda Harding en souriant. Vous pensez que c'est le maire qui aurait pu le tuer ?

— Vous voyez où je veux en venir...

— Bien sûr que je vois où vous voulez en venir. George a chanté une chanson sur les flics, il en a fait une sur les rats et les ordures, il en a fait une sur un trafiquant de came du quartier, et une sur une fille noire qui vend son cul aux Blancs, et il en a fait une sur les cheveux qu'on défrise et les peaux qu'on blanchit... Il y en avait pour tout le monde, vieux. C'est ça, le calypso.

— Quel quartier ?

— Hein ? Ah ! En banlieue. Diamondback.

— Dans cette chanson... est-ce qu'il nommait un trafiquant en particulier ?

— Je ne sais pas sur qui il chantait, dit Harding.

— Mais vous avez entendu la chanson...

— Si un type parle de quelqu'un qui est le maire, alors vous savez

forcément qu'il chante une chanson sur le maire.

— Et si un type dit que quelqu'un est trafiquant de drogue ?

— Alors vous savez qu'il chante une chanson sur un trafiquant de drogue.

— Mais quel trafiquant ?

— Qui sait ? dit Harding. Un trafiquant, c'est tout.

— Est-ce qu'un trafiquant de Diamondback...

— Je vois pas qui aurait pu se sentir visé.

— Est-ce que c'était une chanson particulièrement agressive ?

— Les chansons de George étaient des critiques sociales. Il disait comment c'est d'être noir dans un monde blanc.

— Est-ce que vous diriez que c'est à propos d'un drogué en particulier qu'il chantait ?

— Pas que je sache.

— Quelqu'un qui, par exemple, en aurait pris ombrage et l'aurait tué ? (Carella s'interrompt.) Et aurait aussi essayé de vous tuer ?

— Je ne sais pas qui ça aurait pu être.

— Y a-t-il des drogués parmi les musiciens que vous représentez ?

— Non.

— Est-ce que George se droguait ?

— Non. Il fumait un peu d'herbe de temps en temps, comme tout le monde.

— Qui est-ce qui le fournissait ?

— Oh ! allez, vieux, on peut acheter de l'herbe n'importe où dans cette ville.

— Je sais. Mais chez qui George achetait-il la sienne ? Est-ce qu'il avait un fournisseur régulier ?

— Je ne crois pas, on n'en a jamais parlé. Acheter de l'herbe, c'est pas un sujet de conversation. Autant parler de sa brosse à dents.

— J'essaie de savoir si cette chanson sur un trafiquant...

— Je sais ce que vous essayez de savoir.

— ... aurait pu désigner un trafiquant en particulier avec qui George traitait.

— À ma connaissance, il connaissait personne de ce genre. Il n'était pas accro, il se contentait de fumer de temps en temps, comme tout le monde autour de moi. L'herbe est légale, maintenant.

— Pas tout à fait. Et le trafic d'herbe ne l'est pas.

— De toute façon, c'était une chanson sur les drogues dures. Sur un type qui refile de l'héroïne à des gamins noirs.

— Est-ce que George connaît quelqu'un de ce genre ?

— Quand on habite à Diamondback, on en connaît forcément une centaine, de types de ce genre.

— Personnellement ? Connaissait-il quelqu'un de ce genre personnellement ?

— Vous êtes déjà allé à Diamondback ?

— Oui, dit Carella. J'y suis allé.

— Eh bien, là-bas, tout le monde sait qui sont les trafiquants.

— Mais tout le monde ne chante pas sur le sujet, dit Carella.

— Je crois que vous faites fausse route, dit Harding. Je ne crois pas que la chanson de George visait quelqu'un en particulier. Pas au point de le décider à tuer George. De toute façon, moi, je n'ai rien chanté sur personne, et le type a essayé de me tuer aussi.

— Il aurait pu se dire que vous l'aviez vu, et que vous pourriez l'identifier.

— Peut-être, dit Harding.

— Les autres musiciens que vous représentez... vous avez dit qu'aucun d'entre eux ne se droguait. Est-ce qu'il y en a qui touchent, ne serait-ce qu'à l'occasion, aux drogues dures ?

— Personne ne touche à l'occasion aux drogues dures, dit Harding.

— Aucun n'y a simplement goûté ?

— Vous êtes toujours sur votre truc du trafiquant ?

— Toujours, dit Carella.

— Pourquoi ? Parce que George était musicien ?

— En partie.

— L'autre partie, c'est quoi ?

— L'argent. Il y a beaucoup d'argent, dans la drogue. Si George cassait l'assiette au beurre de quelqu'un, ç'aurait pu être un mobile suffisant.

— Je vous ai dit que je ne croyais pas que sa chanson visait quelqu'un en particulier. Il parlait de ceux qui corrompent nos gosses, c'est tout, nos gosses noirs.

— Les autres musiciens que vous représentez...

— Je n'ai qu'un autre client.

— Qui ça ?

— Un groupe qui s'appelle Black Monday [1].

— De rock ?

— De rock.

— Pas de rivalité de ce côté-là ?

— Entre George et le groupe ? Aucune. Eux, c'est le rock, et lui, le calypso. C'est pas la même planète, vieux.

— La prostituée Noire qui couchait avec des hommes blancs... ?

— C'est le cas de toutes les prostituées noires.

— Mais pas une prostituée en particulier qu'on aurait pu reconnaître à travers la chanson de George, hein ?

— Pas que je sache.

— Est-ce que la personne qui vous a tiré dessus aurait pu être une femme ?

— C'est possible, je ne sais pas.

— Mais vous avez dit que c'était un homme.

— Je me disais que quelqu'un qui se sert d'une arme à feu est forcément un homme.

— Mais vous n'avez aucune idée de l'identité de cet homme ?

— Pas la moindre.

— À quel point étiez-vous proches l'un de l'autre, George et vous ?

— Comme ça, répondit Harding en levant la main droite, l'index et le majeur collés l'un contre l'autre.

— S'il avait reçu des lettres ou des coups de téléphone de menace, est-ce qu'il vous en aurait parlé ?

— Il me l'aurait dit.

— Et est-ce que ç'a été le cas ?

— Pas du tout.

— Est-ce qu'il lui arrivait d'employer d'autres musiciens, quand il...

— Rien que lui et sa guitare.

— Il ne pouvait donc pas devoir d'argent à des accompagnateurs ou...

— Il n'employait jamais d'accompagnateurs. Pas depuis longtemps, du moins. À une époque, il avait un groupe, mais ça fait six ans qu'il se produit seul.

— Comment s'appelait ce groupe ?

— Je sais pas. C'était avant moi. C'est seulement quand il a commencé à travailler seul que je suis devenu son agent.

— Est-ce que vous sauriez qui il y avait, dans ce groupe ?

— Il y avait son frère, mais si vous avez l'intention d'aller le voir, il est parti depuis longtemps.

— Comment ça ?

— Ça fait sept ans qu'il s'est taillé.

— Pour aller où ?

— Je sais pas. Il est peut-être retourné à Trinidad.

— Est-ce que c'est de là qu'ils sont originaires ?

— George et son frère sont nés ici, mais leur père venait de Trinidad. Peut-être que Santo a voulu faire un retour aux sources. Son père aussi s'est taillé, vous savez. Bien avant Santo.

— Santo ? Est-ce que c'est le nom du frère ?

— Ouais. C'est espagnol. Sa mère était vénézuélienne.

— Elle vit toujours ?

— Elle est morte il y a six ans. George disait qu'elle était morte de chagrin. Santo qui s'était taillé, et tout ça.

— Etait-il plus jeune ou plus âgé que George ?

— Plus jeune, mais je ne sais pas quel âge il avait exactement. Vous n'aurez qu'à demander à... Oh ! mon Dieu. Chloé n'est pas encore au courant, n'est-ce pas ? Oh ! mon Dieu.

— Chloé ?

— La femme de George. Oh ! mon Dieu, qui va prévenir Chloé ?

C'est d'une voix encore ensommeillée que Chloé Chadderton répondit aux coups répétés à la porte. Quand ils se furent présentés comme étant de la police, elle entrouvrit la porte d'un chouïa et leur demanda de montrer leur insigne. Ce n'est qu'après s'être assurée que c'étaient de vrais policiers qui se tenaient sur le palier qu'elle retira la chaîne de sûreté et ouvrit la porte.

C'était une grande femme mince qui allait sur ses trente ans, au teint café-au-lait très clair, aux yeux noirs brillants dans l'ovale étroit de son visage. Debout sur le pas de la porte, une robe de chambre rose sur une chemise de nuit rose, elle avait seulement l'air mal réveillée et un peu agacée. Aucune prémonition dans ces yeux ni sur ce visage, aucune crainte de mauvaise nouvelle, aucune appréhension. Dans ce quartier, les visites de la police étaient chose courante. Les flics passaient leur temps à frapper aux portes pour enquêter sur des cambriolages ou sur des agressions, d'ordinaire durant la journée, mais quelquefois aussi la nuit, s'il s'agissait d'un crime plus grave.

— Mrs Chadderton ? demanda Carella — et une première lueur d'inquiétude apparut dans les yeux de Chloé.

Il l'avait appelée par son nom, ce n'était pas une enquête de voisinage de routine, ils étaient venus lui parler à elle en personne, parler à Mrs Chadderton ; il était deux heures du matin et son mari n'était pas encore rentré.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle aussitôt.

— Etes-vous Chloé Chadderton ?

— Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

— Mrs Chadderton, je suis navré de vous dire ça, dit Carella, mais votre mari...

— Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Il est mort, dit Carella.

À ces mots, elle tressaillit. Elle recula, secouant la tête, s'écarta de la porte, recula jusque dans la cuisine, s'appuya contre le réfrigérateur, secouant la tête sans le quitter des yeux.

— Je suis navré, dit Carella. Pouvons-nous entrer ?

— George ? dit-elle. C'est bien George Chadderton ? Vous êtes sûr que vous avez le bon... ?

— Je suis navré, madame, dit Carella.

Alors elle hurla. Elle hurla, et aussitôt porta la main à la bouche et se mordit cruellement l'articulation de l'index replié. Elle leur tourna le dos. Elle resta près du frigidaire, et son hurlement s'éteignit dans un sanglot étouffé qui enfla pour se transformer en un torrent de larmes. Carella et Meyer se tenaient devant la porte ouverte. Meyer regardait ses chaussures.

— Mrs Chadderton ? dit Carella.

Sans cesser de pleurer, elle secoua la tête et — toujours le dos tourné — tendit le bras en arrière et battit l'air de sa main aux doigts écartés pour leur faire signe d'attendre. Ils attendirent. Elle fouilla dans la poche de sa robe de chambre à la recherche d'un mouchoir, qu'elle ne trouva pas, si bien qu'elle se rapprocha de l'évier, où un rouleau de papier essuie-tout était accroché au-dessus de l'égouttoir. Elle en arracha une feuille et y enfouit son visage, toujours en sanglotant. Elle se moucha. Elle se mit à sangloter de nouveau et de nouveau s'enfouit le visage dans la serviette. Sur le palier, une porte s'ouvrit. Une femme aux cheveux roulés sur des bigoudis passa la tête en criant :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Chloé ?

— Tout va bien, dit Carella. Nous sommes de la police.

— Chloé ? C'est toi qui as crié ?

— Ils sont de la police, murmura Chloé.

— Tout va bien, retournez vous coucher, dit Carella, qui entra dans l'appartement à la suite de Meyer et referma la porte.

Tout n'allait pas bien ; pour Chloé Chadderton, il n'était pas question de retourner se coucher. Elle voulut savoir ce qui s'était passé, et ils le lui dirent. Elle les écouta, hébétée. Elle pleura encore. Elle demanda des détails. Ils lui donnèrent des détails. Elle demanda s'ils avaient attrapé celui qui avait fait ça. Ils lui dirent qu'ils venaient de commencer leur enquête. Toutes ces réponses toutes faites. Des inconnus qui contemplaient la douleur nue d'une inconnue. Des inconnus qui devaient poser des questions tout de suite, à deux heures dix du matin, parce que quelqu'un avait ôté la vie à quelqu'un, et que ces vingt-quatre premières heures sont les plus importantes.

— Nous pouvons revenir demain matin, dit Carella en espérant qu'elle ne le leur demanderait pas.

Il ne voulait pas perdre de temps. Le meurtrier avait tout le temps devant lui. Seuls les inspecteurs luttèrent contre le temps.

— Qu'est-ce que ça changera ? dit-elle en se remettant à pleurer doucement. (Elle s'approcha de la table de la cuisine, prit une chaise et s'assit. Les pans de sa robe de chambre s'écartèrent, révélant de longues jambes fines

et la bordure de dentelle de la chemise de nuit.) Asseyez-vous, je vous en prie.

Carella s'assit à la table. Meyer resta debout à côté du frigidaire. Il avait ôté son chapeau à carreaux. Son imperméable dégoulinait de pluie.

— M^{rs} Chadderton, dit Carella avec douceur, pouvez-vous me dire quand vous avez vu votre mari vivant pour la dernière fois ?

— Ce soir, quand il a quitté la maison.

— Quand était-ce ? À quelle heure ?

— Vers sept heures et demie. Ame est passé le chercher.

— Ame ?

— Ambrose Harding. Son agent.

— Est-ce que votre mari a reçu des coups de téléphone avant de sortir ?

— Aucun appel.

— Est-ce que quelqu'un a essayé de le joindre après son départ ?

— Personne.

— Est-ce que vous avez passé toute la soirée ici, M^{rs} Chadderton ?

— Oui, toute la soirée.

— Vous auriez donc entendu le téléphone...

— Oui.

— Et répondu, s'il avait sonné.

— Oui.

— Au cours des dernières semaines, vous est-il arrivé qu'on raccroche à l'autre bout du fil dès que vous répondiez ?

— Non.

— Si votre mari avait reçu des appels de menace, est-ce qu'il vous en aurait parlé ?

— Oui, je suis sûre que oui.

— Et y a-t-il eu des appels de ce genre ?

— Non.

— Pas de lettres d'injures ?

— Non.

— Est-ce qu'il a eu des mots avec quelqu'un à propos d'argent, récemment, ou...

— Tout le monde a des mots, dit-elle.

— Mais votre mari a-t-il eu des mots récemment avec quelqu'un ?

— Quel genre de mots ?

— À propos de n'importe quoi, aussi insignifiant que cela ait pu paraître sur le moment.

— Eh bien, tout le monde a des mots, répéta-t-elle.

Carella resta un moment sans rien dire. Puis, d'une voix très douce, il demanda :

— Vous aviez un sujet de dispute, c'est ça ?

— Quelquefois.

— À quel sujet ?

— Mon travail. Il voulait que je quitte mon travail.

— Que faites-vous ?

— Je suis danseuse.

— Où est-ce que vous dansez ?

— Au *Flamingo*. Dans Landis Avenue. (Elle hésita un instant. Leurs yeux se croisèrent.) Les danseuses sont seins nus.

— Je vois, dit Carella.

— Ça ne plaisait pas à mon mari que je travaille là. Il m'a demandé d'arrêter. Mais ça rapporte de l'argent, dit-elle. George ne gagnait pas tant que ça, avec son calypso.

— À votre avis, en moyenne, combien est-ce qu'il...

— Deux ou trois cents dollars par semaine – certaines semaines. D'autres semaines, rien du tout.

— Est-ce qu'il devait de l'argent à quelqu'un ?

— Non. Mais c'est bien grâce à mon boulot. C'est pour ça que je ne voulais pas arrêter. Autrement, on n'aurait pas pu joindre les deux bouts.

— Mais en dehors des discussions que vous aviez à propos de votre travail...

— Nous n'avions pas d'autre sujet de dispute, dit-elle en éclatant soudain de nouveau en sanglots.

— Je suis désolé, dit aussitôt Carella. Si cela vous est trop pénible maintenant, nous reviendrons demain matin. Est-ce que vous préféreriez ça ?

— Non, ça va, dit-elle.

— Alors... pouvez-vous me dire si votre mari s'était disputé avec quelqu'un d'autre, récemment ?

— Je ne vois personne.

— Depuis quelques jours, avez-vous remarqué quelqu'un qui semblait s'intéresser particulièrement aux allées et venues de votre mari ? Quelqu'un qui aurait eu l'air de le guetter, devant l'immeuble ou sur le palier, par exemple ?

— Non, dit-elle en secouant la tête.

— Et ce soir ? Vous n'avez vu personne sur le palier quand votre mari est sorti ?

— Je ne l'ai pas accompagné sur le palier.

— Vous n'avez rien entendu sur le palier après son départ ? Quelqu'un qui aurait pu écouter ou observer, pour savoir s'il était encore à la maison ?

— Je n'ai rien entendu.

— Est-ce que quelqu'un d'autre aurait entendu quelque chose ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Je voulais dire : y avait-il quelqu'un chez vous ? Un voisin ? Un ami ?

— J'étais seule.

— Mrs Chadderton, dit-il, je suis obligé d'avoir à vous poser cette question et j'espère que vous ne m'en voudrez pas.

— George ne fréquentait pas d'autre femme, dit-elle aussitôt. C'est ça, votre question ?

— C'était ça ma question, oui.

— Et moi, je ne fréquentais pas d'autre homme.

— S'il a dû demander ça, intervint Meyer, c'est parce que...

— Je sais pourquoi il a dû demander ça, dit Chloé. Mais je ne pense pas qu'il aurait posé cette question à une femme blanche.

— Blanche ou noire, les questions sont les mêmes, dit Carella d'un ton sec. Si votre mariage battait de l'aile...

— Notre mariage ne battait pas de l'aile, dit-elle en lui jetant un regard noir.

— Alors parfait, la question est réglée.

Elle n'était pas réglée, pas du point de vue de Carella. Il y reviendrait par la suite, ne serait-ce que parce que la réaction de Chloé avait été trop vive. En attendant, il revint aux questions de rigueur dans les affaires de meurtre.

— Mrs Chadderton, dit-il, au cours des dernières semaines...

— Parce que je suppose qu'il est impossible que deux Noirs fassent un bon ménage, c'est ça ? dit-elle, revenant à cette question qui, apparemment, n'était pas encore réglée pour elle non plus.

Carella se demandait quoi répondre à ça. Fallait-il qu'il débite le sempiternel : « Certains de mes meilleurs amis sont des Noirs » ? Fallait-il qu'il explique qu'Arthur Brown, inspecteur du 87^e District, était bel et bien marié avec bonheur et que sa femme Caroline et lui avaient passé des heures chez Carella à converser à propos de la mode, des transports scolaires et, oui, même des préjugés raciaux ? Fallait-il qu'il se défende, lui, homme blanc dans un monde de Blancs, alors que le mari de cette femme – un Noir – s'était fait voler sa vie dans une partie du district qui était à cinquante pour cent noire au moins ? Fallait-il qu'il ferme les yeux sur le fait que Chloé Chadderton, qui s'était mise en rogne dès qu'il avait été question d'infidélité conjugale, était aussi suspecte dans cette sale affaire que n'importe quel autre habitant de la

ville ? Plus suspecte, même, malgré les cris, les pleurs et les grincements de dents, malgré son air hébété en écoutant les détails.

Blancs ou Noirs, ils avaient tous l'air hébété, même ceux qui avaient planté un pic à glace dans le crâne de quelqu'un une heure plus tôt ; ils avaient tous l'air hébété. Les larmes étaient parfois sincères et parfois non ; parfois, ce n'étaient que des larmes de remords ou de soulagement. Dans cette ville, où des maris tuaient leur femme et où les amants tuaient leurs rivaux ; dans cette ville où des parents faisaient mourir leurs enfants de faim ou les faisaient mourir sous les coups, et où des grand-mères se faisaient tracter par leur petit-fils pour les quelques dollars serrés dans leur porte-monnaie ; dans cette ville, les membres de la famille proche n'étaient pas seulement des meurtriers possibles, mais des meurtriers probables. Ici, les statistiques du crime changeaient aussi souvent que le temps, mais les dernières en date indiquaient un retour de ce qu'on appelait les meurtres familiaux, par opposition à ceux qui impliquaient de parfaits étrangers et dans lesquels le meurtrier et la victime étaient des inconnus l'un pour l'autre jusqu'à cet ultime instant de monstrueuse intimité.

Un témoin avait décrit le meurtrier de George Chadderton sous les traits d'un homme grand et maigre, presque un adolescent. Un homme qui avait l'air d'un adolescent. Chloé Chadderton devait mesurer près d'un mètre soixante-quinze, et elle avait un corps souple et mince de danseuse. Etant donné la faible visibilité de cette nuit pluvieuse, n'aurait-on pas pu la prendre pour un adolescent ? À l'époque de Shakespeare, c'étaient les adolescents qui jouaient les rôles de femmes. Chloé avait mal pris une question banale et elle noyait à présent le poisson dans un flot d'indignation raciale, peut-être sincère, peut-être destinée à tout embrouiller. C'est pourquoi Carella la regardait en se demandant ce qu'il allait dire ensuite. Enfoncer le clou ? Présenter des excuses ? Ignorer cette sortie ? Quoi ? Dans le silence, la pluie fouettait l'unique fenêtre de la cuisine. Carella avait l'impression que la pluie ne s'arrêterait jamais.

— Ecoutez, madame, dit-il, nous voulons trouver le meurtrier de votre mari. Si vous vous sentiez plus à l'aise avec un flic noir, il y a beaucoup de flics noirs chez nous, nous vous en enverrions. Ils vous poseront les mêmes questions.

Elle le regarda.

— Les mêmes questions, répéta-t-il.

— Posez vos questions, dit-elle en croisant les bras sur la poitrine.

— D'accord, dit-il en hochant la tête. Au cours des dernières semaines, avez-vous constaté quoi que ce soit de bizarre dans le comportement de votre mari ?

— Comment ça, bizarre ? demanda Chloé.

Elle avait la voix encore gonflée de colère, les bras toujours croisés sur la

poitrine en un geste défensif.

— Quelque chose qui sorte de l'ordinaire, un changement dans ses habitudes... J'ai cru comprendre que vous connaissiez la plupart de ses amis et de ses relations d'affaires.

— Oui.

— Et y a-t-il eu un changement dans ses habitudes ?

— Je ne crois pas.

— Est-ce que votre mari tenait un carnet de rendez-vous ?

— Oui.

— Est-ce qu'il est ici ?

— Dans la chambre. Sur la commode.

— Pourrais-je le voir ?

— Oui, dit-elle, avant de se lever et de sortir de la cuisine.

Carella et Meyer attendirent. Quelque part au-dehors, tout en bas, une gouttière se déversait à grand bruit. Quand Chloé revint dans la cuisine, elle avait un agenda noir à la main. Elle le remit à Carella, qui l'ouvrit aussitôt à la double page du mois de septembre.

— On est le 15, aujourd'hui, dit Meyer.

Carella hocha la tête et passa en revue les jours de la semaine qui commençait le 11 septembre. Le lundi, à trois heures de l'après-midi, à en croire les notes griffonnées à l'encre noire dans le carré correspondant, George Chadderton était allé chez le coiffeur. Le mardi, à midi et demi, il avait déjeuné avec un certain Charlie. Carella leva les yeux :

— Qui est Charlie ? demanda-t-il.

— Charlie ?

— « 12 h 30, déjeuner Charlie », lut Carella.

— Ah ! Ce n'est pas une personne, c'est un endroit. Un restaurant de Granada Street qui s'appelle *Charlie*.

— Vous sauriez avec qui votre mari a déjeuné, ce jour-là ?

— Non. Il avait tout le temps des rendez-vous pour discuter les engagements, les contrats, des choses comme ça.

— Ce n'est pas Ambrose Harding qui s'occupait de ces choses-là ?

— Si, mais George aimait bien rencontrer les gens pour qui il allait jouer, les organisateurs, les gérants ou les propriétaires de salles, et tout ça.

Carella hocha la tête et revint à l'agenda. Il n'y avait rien d'inscrit pour le mercredi. Au jeudi 14, il y avait deux annotations : « Bureau 11 h » et « Déjeuner 13 h, Harry Caine ».

— De quel « bureau » pourrait-il s'agir ? demanda Carella.

— Du bureau d'Ame.

— Et qui est Harry Caine ?

— Je ne sais pas.

Carella examina de nouveau l'agenda. Pour ce soir-là, vendredi 15 septembre, Chadderton avait écrit : « Graham Palmer Hall, 20 h 30, Ame passe me prendre à 19 h 30. » Pour le lendemain, le samedi 16, il avait écrit : « C.J. chez C.C., midi. »

— Qui est C.J. ? demanda Carella en levant les yeux.

— Je ne sais pas, dit Chloé.

— Et C.C. ? Est-ce que ça vous dit quelque chose ?

— Non.

— Est-ce que ce serait une personne ou un endroit ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Mais vous connaissiez la plupart de ses amis et de ses relations d'affaires ?

— Oui.

— A-t-il eu récemment des contacts ou des réunions avec des inconnus ?

— Des inconnus ?

— Des gens que vous ne connaissiez pas. Comme ce C.J., par exemple. Y a-t-il des gens qui ont téléphoné et dont vous ne connaissiez pas le nom ? Ou des gens que vous avez vus avec lui, qui...

— Non, il n'y a eu personne de ce genre.

— Est-ce que quelqu'un se faisant appeler C.J. a téléphoné ici un jour ?

— Non.

— Est-ce que votre mari a dit qu'il avait rendez-vous demain à midi avec ce C.J. ?

— Non.

— Vous permettez que j'emporte ceci ? demanda Carella.

— Pourquoi en avez-vous besoin ?

— Je veux l'examiner de plus près, dresser une liste de noms pour voir si vous en connaissez. Ça vous irait ?

— Oui, très bien.

— Je vais vous donner un reçu pour l'agenda.

— Très bien.

— Mrs Chadderton, tout à l'heure, quand j'ai vu Ambrose Harding, il m'a dit que les chansons de votre mari – certaines de ses chansons – avaient trait à des situations ou peut-être à des personnes d'ici, de Diamondback. Est-ce exact ?

— George écrivait des chansons sur tout ce qui ne lui plaisait pas.

— Aurait-il été en relation, ces derniers temps, avec des gens sur qui il écrivait ? Pour obtenir des renseignements ou pour...

— On n'a pas besoin de faire des recherches pour savoir ce qui se passe à Diamondback, dit Chloé. Il suffit d'ouvrir les yeux.

— Vous dites qu'il écrivait ses chansons...

— Il écrivait ses chansons avant de les chanter. Je sais que le calypso n'était pas comme ça, à l'origine, qu'on improvisait au fur et à mesure, mais George les écrivait toujours à l'avance.

— Aussi bien les paroles que la musique ?

— Les paroles seulement. Dans le calypso, la mélodie est presque toujours la même. Il y a une douzaine d'airs qui reviennent tout le temps. Ce sont les paroles qui comptent.

— Où écrivait-il ces paroles ?

— Comment ça, « où » ? Ici, à la maison.

— Non, je voulais dire...

— Ah ! Dans un carnet. Un carnet à spirale.

— Est-ce que vous avez ce carnet ?

— Oui, il est aussi dans la chambre.

— Est-ce que je pourrais le voir ?

— Je pense que oui, dit-elle en se levant avec lassitude.

— J'aurais bien voulu jeter aussi un coup d'œil dans sa penderie, dit Carella.

— Pour quoi faire ?

— Il avait une tenue très particulière, ce soir, avec son pantalon rouge et sa tunique jaune. Je me demandais...

— C'était pour la scène. Il s'habillait toujours comme ça pour monter sur scène.

— Toujours la même tenue ?

— Non, différentes. Mais toujours colorées. Il chantait le calypso, il voulait que le public ait l'impression d'être à la fête.

— Est-ce que je pourrais voir certaines de ces tenues ?

— Je ne vois toujours pas pourquoi.

— Je voudrais me faire une opinion, voir si quelqu'un a pu le reconnaître rien qu'à ses vêtements. Il pleuvait très fort, vous savez, la visibilité...

— Eh bien, personne n'aurait pu voir sa tenue. Il portait un imperméable par-dessus.

— Il n'empêche. Ça ne vous ennue pas ?

Chloé haussa les épaules et quitta la cuisine sans dire un mot. Les inspecteurs la suivirent à travers le salon pour entrer dans une chambre

meublée d'un grand lit défait, d'une paire de tables de chevet, d'une imposante commode en acajou et d'un lampadaire à côté d'un fauteuil. Chloé ouvrit le premier tiroir de la commode, fouilla parmi les mouchoirs et les chaussettes, et dénicha un carnet à reliure en spirale dont la couverture bleue avait souffert. Elle le tendit à Carella.

— Merci, dit-il en se mettant aussitôt à le feuilleter.

Il y avait, écrites au crayon, les paroles d'au moins une douzaine de ce qui semblait être des chansons. Il y avait des pages de phrases décousues, apparemment gribouillées en attendant l'inspiration. Sur toute la largeur d'une page, Chadderton avait griffonné dans un mélange de majuscules et de minuscules de la même taille, recouvertes de lignes et d'arabesques, les mots « faire la vie ».

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Carella en montrant la page à Chloé.

— Je ne sais pas. Peut-être le titre d'une chanson.

— Est-ce qu'il chantait une chanson intitulée *Faire la vie* ?

— Non, mais peut-être n'est-ce que l'idée d'une chanson, rien que le titre.

— Vous savez ce que cette expression veut dire ? demanda Carella.

— Oui, je crois. Ça fait allusion aux criminels, n'est-ce pas ? Aux gens qui... eh bien, aux criminels.

— Oui, dit Carella. Mais votre mari ne fréquentait pas de criminels, n'est-ce pas ?

— Pas que je sache.

— Ni les revendeurs de drogue et les prostituées sur lesquels il écrivait ?

— Pas que je sache.

— C'est une expression répandue chez les prostituées, dit Carella. Faire la vie.

Chloé ne dit rien.

— Est-ce que c'est la penderie ? demanda Carella.

— Oui, là, dit-elle en indiquant la porte d'un signe de tête.

Carella tendit le carnet à spirale à Meyer et ouvrit la porte de la penderie. Chloé le regarda qui se mettait à déplacer les cintres et les vêtements. Elle l'observait avec attention. Il se demanda si elle se rendait compte qu'il ne cherchait pas les tenues colorées que son mari portait pour ses apparitions sur scène, mais plutôt des bottes noires, un imperméable et un chapeau noirs – mouillés de préférence.

— C'est comme ça qu'il s'habillait, hein ? demanda-t-il.

— Oui. Il faisait faire ses costumes par une couturière de Saint Sébastien Avenue.

— C'est joli, dit Carella.

Chloé l'observait toujours. Il poussa de côté plusieurs vêtements sur leur cintre pour regarder plus au fond de la penderie.

— Mrs Chadderton, dit Meyer, pourriez-vous nous dire si votre mari avait l'air soucieux ou déprimé, ces derniers temps ? Est-ce qu'il avait des absences inexplicables, est-ce qu'il semblait avoir le pressentiment que sa vie était en danger ?

Tout en fouillant, et en espérant que cette fouille passerait inaperçue, Carella s'aperçut que Meyer avait enseveli sa question sur d'éventuelles « absences inexplicables » sous des circonvolutions, revenant au sujet d'une éventuelle infidélité par un biais qui éviterait de hérisser le poil de Chloé, qui était suffisamment hérisse comme ça. Dans la penderie, il y avait plusieurs manteaux, mais aucun noir et aucun mouillé. Par terre, une rangée d'escarpins à hauts talons, plusieurs paires de chaussures d'homme, des chaussures de femme à talons plats et une paire de bottes de femme à talons moyens – mais beiges. Chloé n'avait toujours pas répondu à la question de Meyer. Toute son attention était focalisée sur Carella.

— Mrs Chadderton ? dit Meyer.

— Non. Il était le même que d'habitude, dit Chloé. Qu'est-ce que vous cherchez ? demanda-t-elle soudain à Carella. Une arme ?

— Non, madame, dit Carella. Vous n'avez pas d'arme, n'est-ce pas ?

— On est en pleine comédie, dit Chloé, avant de sortir précipitamment de la chambre.

Ils la suivirent dans la cuisine. Elle était debout près du frigidaire, de nouveau en train de pleurer.

— Je ne l'ai pas tué, dit-elle.

Aucun des deux inspecteurs ne dit rien.

— Si vous avez fini, j'aimerais que vous vous en alliez, dit-elle.

— Est-ce que je peux emporter le carnet ? demanda Carella.

— Prenez-le. Mais allez-vous-en.

— Je vais vous établir un reçu, si vous...

— Je n'ai pas besoin de reçu, dit-elle en éclatant encore une fois en sanglots.

— Madame...

— Vous voulez bien vous en aller ? dit-elle. Vous voulez bien foutre le camp d'ici ?

Ils s'en allèrent sans mot dire.

Une fois dans le couloir, Meyer dit :

— Nous avons été maladroits.

— Nous avons été pires que ça, dit Carella.

À trois heures du matin, dans la salle des inspecteurs silencieuse, seul, il était assis à son bureau à se demander ce qui avait pu lui arriver. Il faudrait qu'il appelle Chloé pendant la matinée, qu'il lui présente ses excuses, qu'il lui dise qu'il avait passé une longue journée et une soirée plus longue encore et que, parfois, dans le métier de flic, on avait tendance à voir des meurtriers à tous les coins de rue, qu'il lui explique... merde ! Il avait traité une veuve éplorée comme le dernier des meurtriers. Il n'y avait pas d'excuse. Il était fatigué, mais ce n'était pas une excuse. Il avait écouté les plaisanteries de Monaghan et de Monroe sur la mort et les mourants, et leur numéro l'avait irrité, mais ce n'était pas non plus une excuse. La pluie non plus n'était pas une excuse. Rien ne pouvait l'excuser d'avoir joué les flics auprès d'une femme qui n'avait ressenti qu'une intense douleur à l'annonce de la mort de son mari. Il se disait parfois que, s'il restait dans ce métier suffisamment longtemps, il en arriverait à ne plus savoir ce que c'était que d'éprouver le moindre sentiment.

« Cette affaire est la vôtre », conseillait le manuel, « poursuivez l'enquête sans relâche. » Poursuivez-la sans relâche sous la pluie battante tandis qu'un homme au crâne ouvert répand sa cervelle sur le trottoir, poursuivez-la sans relâche dans une chambre d'hôpital qui empest l'éther, poursuivez-la sans relâche dans un appartement à deux heures du matin, tandis que l'horloge précipite les minutes dans les heures vides de la nuit et qu'une femme essuie les larmes versées sur son mari mort. Fouillez sa penderie à la recherche des vêtements que le meurtrier portait. Faites-la parler des éventuelles infidélités de son mari. Soyez un putain de flic.

Il aurait dû rentrer à la maison. La pendule du bureau indiquait à présent trois heures moins dix. Officiellement, on était déjà samedi matin, mais l'atmosphère était encore au vendredi soir, et il pleuvait toujours. Officiellement, son temps de service avait pris fin à minuit, et c'est à cette heure-là qu'il serait rentré à la maison si l'appel pour Chadderton n'était pas arrivé à minuit moins le quart, au moment précis où Parker et Willis étaient supposés prendre la relève. Il était épuisé et irrité, et il se sentait comme un vrai trou du cul à cause de son comportement envers Mrs Chadderton, s'apitoyant par ailleurs largement sur lui-même, pauvre petit esclave du devoir public contraint d'affronter le côté le plus violent de la vie, petit

traitement et longues heures, conditions de travail déplorables et pressions de la hiérarchie pour de promptes arrestations et inculpations... il aurait dû rentrer à la maison se coucher. Mais le carnet était là, sur son bureau, avec sa couverture bleue fatiguée et ses pages de chansons écrites par le mort et qui ne demandaient qu'à être lues. Il se leva, s'étira, s'approcha du distributeur d'eau fraîche, vida un plein gobelet de carton puis retourna s'asseoir à son bureau. La pendule murale indiquait trois heures cinq. La salle des inspecteurs était silencieuse, sanctuaire pauvrement éclairé de bureaux vides et de machines à écrire muettes. Par-delà la barrière à claire-voie qui séparait la salle des inspecteurs du couloir, il pouvait voir une lumière briller derrière la porte en verre dépoli du vestiaire, et plus loin la rampe de l'escalier en fer qui conduisait à l'accueil au rez-de-chaussée.

En bas, un téléphone sonna. Il entendit un agent dire bonjour à un autre agent qui revenait de sa ronde. Seul dans le bureau des inspecteurs, Carella ouvrit le carnet.

Il n'était jamais allé à Trinidad, n'avait jamais assisté aux gigantesques concours de calypso qui avaient lieu chaque année à Port of Spain pour le carnaval, avant le mercredi des Cendres. Pourtant, alors qu'il feuilletait le carnet, les mots griffonnés au crayon semblèrent soudain vibrer sur le rythme afro-cubain qui les sous-tendait, et il aurait pu être là-bas pour le mardi gras, à se balancer en mesure sur la musique qui s'échappait des baraques en tôle ondulée et des cases en feuilles de palmier, tandis qu'autour de lui les claquements de doigts et les interjections du public accompagnaient les rimes et les rythmes ingénieusement mêlés des musiciens qui épanchaient leurs sarcasmes, leur colère et leur indignation.

*Moi je te dis, mon frère, ici, dans cette ville,
Il y a un maire, il se prend pour le rat des villes ;
Au chaud dans son fromage, il se fait pas de bile,
Les nègres, il connaît pas les banlieues où ils s'empilent.*

*La grosse mémère au maire se paie des robes vachement bien.
Donne un bal costumé où il y a tout le gratin,
Pendant que le pauvre Noir lui bosse comme un chien,
Et que sa femme les rats viennent lui bouffer son pain.*

*Ce que le maire oublie c'est l'urne dans l'école,
Et qu'au mois de novembre là le nègre il rigole,
Pas fou le nègre une fois que le rideau l'isole,
Le maire et sa bourgeoise pourront changer de taule.*

Carella, qui souriait, se demanda s'il devait aller montrer ça au maire. Une chanson pareille était suffisante pour expliquer un meurtre, à ridiculiser ainsi l'obèse femme du maire, Louise, et le bal au champagne qu'elle avait parrainé en avril dernier à grand renfort de publicité. Il secoua la tête, se passa la main sur la figure et se dit une fois de plus qu'il était temps de rentrer à la maison. À la place, il tourna la page.

La prosodie et le rythme de la chanson suivante ressemblaient à ceux de la première, mais il sentit presque tout de suite – avant même d'avoir parcouru les premières lignes – qu'elle était écrite pour être chantée sur un rythme beaucoup plus lent. Il essaya de se représenter feu George Chadderton en train de chanter les paroles qu'il avait jetées dans ce carnet. Il se dit qu'aucun sourire n'éclairait son visage ; il se dit que la douleur obscurcissait ses yeux. En découvrant le sujet de la chanson, Carella revint en arrière et en recommença la lecture depuis le début.

*Femme sœur, femme noire, femme, ma princesse,
Pourquoi vêtue ainsi, la jupe au ras des fesses,
Sur le trottoir tu marches, et jamais ne te presses ?
Est-ce que le client blanc a des liasses plus épaisses ?
Tu n'as donc pas d'orgueil, tu n'as rien dans la caisse,
D'accepter que le Blanc comme un citron te presse,
Avec tous ses dollars, avec tout...*

L'homme blanc qui s'approchait d'elle brandissait un parapluie au-dessus de sa tête. Elle était postée en face de la gare centrale, de l'autre côté de la rue ; c'était une fille noire d'à peine plus de vingt ans, jolie, avec de longues jambes, une perruque blonde, un manteau beige et des escarpins de cuir noir. Elle s'abritait devant l'entrée d'une charcuterie fermée, son manteau ouvert laissant voir un chemisier rose au décolleté profond et une courte jupe noire. Elle ne portait pas de soutien-gorge sous son chemisier ; l'humidité glacée de cette nuit de septembre tendait ses tétons sous le tissu satiné. Il était trois heures dix, et elle avait fait huit passes depuis qu'elle s'était mise au travail, vers dix heures du soir. Elle était vannée et elle n'avait qu'une envie : rentrer chez elle et se coucher dans son propre lit. Mais la nuit n'était pas assez avancée (comme Joey le lui rappelait souvent), et si elle ne rapportait pas plus d'argent que celui qu'elle avait dans son sac, il risquait fort de la flanquer dehors toute nue sous la pluie. Comme ce Blanc s'approchait, elle fit une moue en imitant le bruit d'un baiser.

— Tu viens ? susurra-t-elle.

— C'est combien ? dit l'homme.

Il allait sur la soixantaine, à son avis, ce petit homme déplumé aux lunettes couvertes de gouttes de pluie, malgré le parapluie ouvert. Il l'examina des pieds à la tête.

— Vingt-cinq pour une branlette, dit-elle. Quarante pour une pipe, soixante pour une passe.

— Est-ce que vous... euh... vous avez vu un médecin, récemment ? demanda l'homme.

— Je suis propre comme un sou neuf, dit-elle.

— Quarante, c'est beaucoup pour une... pour ce que vous avez dit.

— Une pipe ? C'est ça que tu voudrais ?

— Peut-être bien.

— Alors qu'est-ce qui te retient ?

— Le prix. Quarante, c'est vraiment cher.

— Quarante, c'est le tarif.

— Et quel est le tarif pour rester là sous la pluie ? dit-il en riant de sa propre facétie. Il est trois heures du matin. Vous ne gagnez pas grand-chose à rester sous la pluie.

— Et toi, tu n'auras rien du tout sans les quarante dollars, répliqua-t-elle enjoignant son rire au sien. Réfléchis. Prends ton temps.

— C'est une jolie... euh... une jolie paire que vous avez là, dit-il.

— Hmm, dit-elle en souriant.

— Très jolie, dit-il en tendant la main pour lui toucher les seins. Elle se détourna d'un air gêné.

— Non, s'il te plaît, dit-elle. Pas ici.

— Où ?

— Il y a un hôtel, au coin.

— Quarante dollars, c'est ça ?

— Quarante, c'est le tarif.

— Vous êtes douée ?

— Je suis pas Linda Lovelace, mais je te jure que tu le regretteras pas.

— Et vous êtes propre ? Vous avez vu un médecin ?

— Je passe une visite tous les jours, prétendit-elle.

— Quand même, dit-il en secouant la tête. Quarante dollars !

Elle ne dit rien. Il était déjà ferré.

— Bon, d'accord, dit-il, ça ira.

Elle passa sa main sous son bras et se glissa près de lui sous le parapluie.

Femme sœur, femme noire, pourquoi fais-tu ça ?

*Sur le dos, à genoux pour l'homme blanc qui paiera,
Femme sœur, tu es esclave, ô ma sœur pourquoi ça ?
À genoux, sur le dos pour l'homme blanc qui paiera,
À genoux, femme esclave, pour qui cette prière-là ?
Et l'homme blanc, s'il râle, laisse-le râler tout bas.
Laisse la femme blanche lui faire...*

— C'est la première fois que je vais avec une fille de couleur, dit l'homme.

— Il y a un début à tout, dit-elle. Ça te portera bonheur. Tu veux bien me donner les quarante dollars, s'il te plaît ?

— Oh ! bien sûr, bien sûr, dit-il en sortant son portefeuille de sa poche arrière pour y prendre une liasse de billets. Comment vous vous appelez ? demanda-t-il.

— C.J.

Elle attendit qu'il ait compté ses quarante dollars. Elle se souvint d'une fois où un micheton lui avait demandé si elle avait la monnaie sur cent dollars. Sur le cul quand elle avait sorti la monnaie de son sac. Il avait dû s'imaginer qu'elle n'aurait pas de monnaie et qu'il pourrait tirer un coup à l'œil, ce coco-là. T'as la monnaie de cent ? Bien sûr, mon chou, qu'est-ce que tu veux ? Des billets de vingt ou de dix ? Ici même, dans cette chambre d'hôtel. Parfois, ils la laissaient prendre une chambre dans un des salons de massage, quand les filles habituelles n'étaient pas au boulot. Il y avait des miroirs aux murs là-dedans, des bouteilles d'huiles de plusieurs couleurs par terre, on se serait cru dans une maison close quelque part en Arabie. Cette chambre-ci, dans cet hôtel, lui coûtait cinq dollars, le temps de tailler une pipe à son client et de s'en débarrasser. Un lit double et une coiffeuse, un lavabo dans le coin, un fauteuil à côté de la fenêtre couverte d'un store, pas de rideaux. Cinq dollars pour une demi-heure au grand maximum. Elle s'était trompée de métier, elle aurait dû être taulière.

— Ça vient, ces quarante dollars ? dit-elle.

— Oui, oui, dit-il. Vous n'avez rien contre les billets de un dollar ?

— Un dollar ? Quarante billets de un dollar ?

— Je suis serveur, dit-il en guise d'explication.

— Et moi je suis cliente, dit-elle, j'attends que tu me serves mes quarante dollars.

Il la regarda de nouveau, puis se mit à rire en disant : « Pardon », et entreprit de compter les billets, un à la fois, en les posant dans la paume de la main tendue de la fille.

Elle l'écouta compter à haute voix en se disant que cet imbécile allait

passer la nuit à compter et que ça n'en finirait jamais.

— Trente-six, trente-sept, trente-huit, trente-neuf et quarante ! dit-il d'un ton triomphant. J'espère que ce sera bon.

— Ce sera parfait, dit-elle. T'en fais donc pas. Tu veux bien aller te laver, maintenant ?

— Me laver ?

— Hmm, laver ta petite verge, mon chou. Le meilleur moyen que je reste propre, moi, c'est que toi, tu sois propre.

— Oui, bon, dit-il. Très bien. Oui.

— C'est ta première fois avec une pute ? demanda-t-elle.

— Non, non.

— Je parierais que c'est la première fois, dit-elle en souriant.

— Non, j'en ai déjà connu, dit-il en allant au lavabo, dans le coin.

— Mais on ne t'a jamais demandé de te laver d'abord, hein ?

— Oh ! si, bien sûr, dit-il.

— Et lave-la bien, dit-elle en grim pant sur le lit.

Elle ne portait pas de culotte. Elle ouvrit grandes les jambes, se disant que quand il aurait sa chatte sous le nez, en se retournant, elle pourrait négocier une passe à soixante dollars. Mais les pipes, ça allait plus vite. Question de pourcentage, se dit-elle. Allez, espèce de trou du cul, songea-t-elle. J'ai dit la laver, pas la désinfecter. En se détournant du lavabo, il la vit couchée là, les jambes largement écartées, et je vous le donne en mille, il se mit à rougir !

— Viens par ici, dit-elle en souriant.

Il avait une petite verge blanche, qu'il essuya avec l'une des serviettes tout en s'approchant du lit. Il rougissait toujours, ce sale petit Blanc déplumé qui la regardait à travers ses lunettes en clignant les yeux, en rougissant de la naissance du cou au sommet de son crâne d'œuf.

— Tu crois pas que tu préférerais cette gentille petite chatte ? demanda-t-elle en levant les hanches. Ça t'en coûtera vingt de plus.

— Non, non, ça ira, dit-il.

— Cette jolie petite chatte, dit-elle.

— Non, non, merci.

— Juste une pipe, hein ?

— Oui, s'il vous plaît.

— Juste les tendres lèvres de C.J., hein ?

— Oui, s'il vous plaît, juste ça.

— Bon, eh bien parfait, dit-elle. Monte sur le lit. Comment tu t'appelles, mon chou ?

— Frank, dit-il.

Frank, songea-t-elle. Tu t'appelles Marvin ou Ralph, merde. Plein le cul de ces foutus « Frank », se dit-elle.

— Pourriez-vous... euh... retirer vos vêtements ? demanda-t-il.

— Bien sûr, dit-elle, si tu préfères ça.

— Oui, j'aimerais bien.

— C'est toi le patron, dit-elle.

Elle se déshabilla sans rien dire. Il la regarda se dénuder. Vêtue en tout et pour tout de la perruque blonde et des escarpins à hauts talons (ça les excitait toujours, qu'on garde ses pompes au lit), elle s'approcha de lui.

— Prêt, Frank ? demanda-t-elle.

— Oui, s'il vous plaît, dit-il.

Sa bouche descendit.

Femme sœur, femme noire, à genoux devant l'homme blanc,

L'homme blanc qui voudrait que tu crèves pourtant.

Tu ne vois pas, tu ne sais pas, ses pensées tu ne lis pas dedans ?

Esclave que tu es, il voudrait que tu crèves, l'homme blanc.

Négresse, oui, tu l'es, esclave enchaînée à ton banc...

Il fouettera ton corps, l'homme blanc...

Quand ils sortirent ensemble dans la rue, il pleuvait toujours. Frank, ou Dieu sait comment il s'appelait, la remercia de ses services et lui dit qu'il reviendrait. Elle répondit :

— D'accord, Frank, ravie que ça t'ait plu.

Ils se séparèrent au coin de la rue. Il s'éloigna sous la pluie à l'abri de son parapluie. Elle releva le col de son manteau pour se protéger la nuque, rentra la tête dans les épaules et repartit en direction de la gare. Il était presque trois heures et demie. Encore quelques passes et la nuit serait faite. Merde pour Joey. Un homme sans cœur, pour obliger une femme à faire le tapin par une nuit pareille. Enfin, il n'y en avait plus pour très longtemps. Elle l'avait prévenu, elle lui avait dit : « Si tu continues à me traiter comme ça, je vais me tirer pour de bon, tu verras. » Il lui avait dit : « Si tu te casses, moi, c'est la tête que je te casse. On te retrouvera dans le caniveau avec le crâne en deux morceaux. » D'accord, Joey, pensait-elle, mais attends un peu. J'ai déjà planqué deux mille six cents dollars à la banque, de l'argent dont tu ignores tout, mec, tout sur un compte d'épargne, en banlieue, Clara Jean Hawkins, surtout pas dans le quartier, mec, je veux pas que tu me voies y déposer mon fric. Deux mille six cents pour le moment, mais c'est pas fini. Deux cents tous les mercredis soir. Et demain, je revois le type, je vais déjeuner avec lui et on va reparler du disque. Je vais lui dire que j'aurai les trois mille dollars d'ici la

fin du mois, ce qui suffit largement pour couvrir tous les frais qu'il m'a dit, et alors tu sais ce que tu peux faire, hein, Joey ? Tu peux prendre tes avertissements et tes menaces et te les foutre au...

Des pas derrière elle.

Des pas légers, clic, clac, sous la pluie.

Elle se retourna, pensant que c'était un micheton qui s'apprêtait à l'aborder. En plissant les yeux, elle ne vit que quelqu'un de grand et mince, habillé tout en noir. Elle fit une moue en imitant le bruit d'un baiser.

— Tu viens ?

Les coups de feu éclatèrent dans la nuit, quatre à la file. La première balle la manqua, mais la deuxième pénétra juste au-dessous du sein gauche, la tuant sur le coup. La troisième lui traversa le larynx, et la quatrième, alors qu'elle s'écroulait, morte, la frappa au visage juste au-dessous du nez et ressortit en lui ouvrant un trou de la taille d'une pièce d'un demi-dollar à l'arrière du crâne. Quand elle s'effondra sur le trottoir, sa perruque tomba. Elle gisait à côté de son crâne ouvert, et la pluie en imprégnait les fibres synthétiques, la pluie diluait l'épaisse flaque de sang rouge.

Femme sœur, femme noire, entends-tu ma chanson ?

Ce que tu fais, ma sœur, n'est sûrement pas bon ;

Lève les yeux, lève la tête et chante à pleins poumons,

Femme sœur, femme noire...

Carella détestait les romans policiers.

Dans les romans policiers, il n'y avait jamais ni enterrements ni veillées mortuaires. Dans les romans policiers, la victime se faisait tirer dessus, ou poignarder, ou étrangler, ou assommer, et puis on l'oubliait tout bonnement. Dans les romans policiers, le cadavre n'était qu'un prétexte pour ficeler une enquête. Dans la vie réelle, la victime d'un meurtre était une personne, et cette personne avait en général des parents ou des amis qui organisaient une veillée mortuaire et des funérailles décentes. Conformément à des coutumes tribales universelles, le mort se voyait accorder le même respect et les mêmes égards que s'il était mort en paix dans son sommeil. Il avait été un être humain, voyez-vous, et on ne peut pas tirer les rideaux sur les gens simplement pour qu'un fin limier puisse mener son enquête en un clin d'œil.

La veillée mortuaire de George Chadderton eut lieu dans le funérarium Monroe, dans Saint Sébastian Avenue, à Diamondback. Un peu plus loin, près de Pettit Lane, une veillée semblable se déroulait pour une jeune prostituée noire du nom de Clara Jean Hawkins, qui s'était fait assassiner la nuit précédente dans le Centre Sud pendant que Carella était en train de compulser le carnet de Chadderton. Carella n'était pas au courant de ce second meurtre. La ville était très étendue et le district de Centre Sud était à cinq bons kilomètres du 87^e. Le type qui avait reçu l'appel concernant l'affaire Hawkins s'appelait Alex Leopold, inspecteur de troisième classe qui avait été muté du district de Calm's Point trois mois plus tôt. Il ne connaissait pas Carella et n'avait jamais travaillé avec lui. Les deux flics de la Criminelle qui avaient fait leur inévitable apparition sur les lieux du second crime n'étaient pas Monaghan et Monroe, qui étaient rentrés se coucher en quittant le lieu du crime qui avait coûté la vie à Chadderton, mais une autre paire de lascars du nom de Forbes et de Phelps. Les autopsies légales avaient été pratiquées sur les cadavres de Chadderton et de Hawkins, et les balles extraites avaient déjà été envoyées à la Balistique. Deux experts de la Balistique s'étaient occupés chacun de son côté d'une des deux affaires, sur des microscopes distants de moins de deux mètres, mais on leur avait demandé de communiquer leurs conclusions à chacun des deux inspecteurs qui s'occupaient chacun d'une des affaires dans deux quartiers distincts d'Isola. Le second meurtre n'avait eu aucun témoin : aucun citoyen ne s'était présenté pour déclarer que Clara Jean

Hawkins avait été abattue par un homme ou une femme mince et de haute taille entièrement vêtu de noir. Quand, le samedi 16 septembre, à midi moins dix, Carella arriva près des portes du funérarium, ni lui ni personne dans la police n'avaient la moindre idée qu'il pût y avoir un lien entre les deux meurtres.

Il pleuvait toujours. Il portait un imperméable trempé et un chapeau plus trempé encore, et, après six heures de sommeil sur un lit de camp dans la salle de repos du poste de police, il se sentait tout à fait en accord avec son aspect. Le carnet de Chadderton était dans une grande enveloppe de papier bulle détrempée prévue pour contenir les preuves et qu'il portait sous le bras. Il l'avait étudié jusqu'à près de cinq heures du matin sans rien trouver dans les chansons qui donnât une indication sur le meurtrier. De l'agenda de Chadderton, il avait extrait une liste de noms qu'il voulait soumettre à Chloé. Il avait l'intention de le faire en lui rendant les deux carnets – avec des excuses pour son comportement de la veille. Le matin même, un coup de téléphone au bureau du médecin légiste avait appris à Carella que la dépouille mortelle de Chadderton avait été retirée de l'hôpital à huit heures du matin pour être transférée au funérarium de Saint Sébastien Avenue. Le corps avait sans doute déjà été vidé de son sang et du contenu de son estomac, de ses intestins et de sa vessie. L'embaumeur avait sans doute déjà injecté par trocart ou par intubation une solution de formaldéhyde qui avait dû entraîner la coagulation des protéines du corps. L'embaumeur avait sans doute travaillé à la cire et aux fards pour réparer la pommette gauche broyée de Chadderton et dissimuler les trous béants de son cou et du sommet de son crâne. Carella se demandait si le cercueil serait ouvert. Les proches endeuillés aimaient en général voir le cher disparu reposer paisiblement ; ou alors ils préféraient ne pas le voir du tout.

Le directeur de l'entreprise de pompes funèbres était un petit homme noir à la peau très sombre qui dit à Carella que le corps serait exposé à deux heures dans la chapelle bleue. Il informa aussi Carella que M^{rs} Chadderton était venue plus tôt dans la journée accueillir la dépouille et prendre toutes les dispositions, avant de repartir vers onze heures. Elle avait signalé qu'elle ne serait pas de retour avant cinq heures de l'après-midi. Carella le remercia et ressortit sous la pluie battante. Il revint quelques instants plus tard demander s'il pouvait se servir du téléphone. Le directeur le fit entrer dans un bureau en face de la chapelle rose. Dans l'annuaire d'Isola, Carella trouva le numéro de téléphone de George C. Chadderton, 1137, Raucher Street. Il composa le numéro et laissa sonner douze fois. Il n'obtint pas de réponse. Il n'arrivait pas à croire que Chloé Chadderton soit allée travailler le lendemain du meurtre de son mari, mais il chercha le numéro du *Flamingo*, le composa et tomba sur une femme qui se présenta comme une des serveuses. Elle lui apprit qu'on attendait Chloé à midi. Il la remercia, raccrocha, nota l'adresse de la boîte dans son calepin et retourna à sa voiture. Il avait oublié de remonter la vitre du côté du conducteur, qu'il avait en partie baissée en conduisant pour éviter la

buée sur le pare-brise. Le siège du conducteur était trempé.

Les deux vitrines du *Flamingo* étaient entièrement peintes en rose. Au milieu de la vitrine de gauche se trouvait une énorme pancarte peinte à la main qui annonçait : sans le haut ni le bas – de midi à 4 h. Selon toute apparence, le club offrait un spectacle plus complet que Chloé ne l'avait prétendu la veille au soir. « Les danseuses sont seins nus », avait-elle dit, alors que la différence entre sans le haut et sans le bas ressemblait à celle qui sépare l'homicide involontaire du meurtre avec préméditation. Dans l'autre vitrine, une pancarte tout aussi énorme promettait : boissons généreuses, déjeuner gratuit. Carella avait faim : il n'avait pris qu'un verre de jus d'orange et une tasse de café pour le petit déjeuner. Il ouvrit l'une des deux portes d'entrée et pénétra dans la pénombre de la boîte. Il resta près des portes pour laisser ses yeux s'accoutumer à l'obscurité en écoutant la musique rock diffusée par des haut-parleurs disposés tout autour de la salle. Juste devant lui s'étendait un long comptoir ovale. Sur le bar, deux filles, une à chaque extrémité, tournoyaient au rythme de la musique. Elles étaient toutes deux chaussées d'escarpins à paillettes, elles portaient toutes deux un cache-sexe à franges. Elles étaient toutes deux seins nus. Aucune des deux n'était Chloé Chadderton.

Il remarqua alors que des petites tables étaient disposées dans la salle. L'endroit n'était pas bondé. Il supposa que la pluie n'attirait pas les clients. Mais près d'une des tables, une blonde dansait – si on pouvait appeler ça comme ça – au bénéfice exclusif d'un homme assis là tout seul à siroter une bière. Il y avait quatre hommes assis au comptoir, deux de chaque côté, trois Blancs et un Noir. Carella prit un siège vers le milieu du comptoir. Une des serveuses – une jeune rousse en justaucorps noir et bas résille noirs – s'approcha de lui en faisant claquer ses hauts talons sur le plancher.

— Vous désirez boire quelque chose, monsieur ? dit-elle.

— Vous avez des boissons non alcoolisées ? demanda Carella.

— Oh ! bien sûr, dit-elle en roulant des yeux et en respirant à fond comme pour donner à cette question anodine des implications sensuelles. (Il la regarda. Elle se dit qu'elle avait dû se tromper et ajouta aussitôt :) Pepsi, Coca-Cola, Seven Up ou limonade. Mais ça vous coûtera le même prix qu'un whisky.

— C'est-à-dire ?

— Trois cinquante. Mais ça comprend le déjeuner au bar.

— Coca ou Pepsi, l'un ou l'autre, ça m'est égal, dit Carella. Est-ce que Chloé Chadderton est arrivée ?

— Elle fait une pause en ce moment, dit la rousse avant d'enchaîner d'un ton désinvolte : Vous êtes flic ?

— Oui, dit Carella. Je suis flic.

— Pas étonnant. Un type qui arrive ici pour demander une boisson

gazeuse, c'est forcément un flic en service. Qu'est-ce que vous lui voulez, à Chloé ?

— Ça nous regarde, elle et moi, vous ne croyez pas ?

— Tout est en règle, ici, mon cher monsieur.

— Personne n'a dit le contraire.

— Chloé danse, comme les autres filles. Ici, vous ne verrez rien que vous ne verriez pas dans les théâtres respectables du centre. Dans le centre, il y a des grands spectacles avec des danseuses nues, comme ici.

— Hmm ! dit Carella.

La rousse fit demi-tour, décapsula une bouteille qu'elle vida dans un verre.

— Personne n'a le droit de toucher les filles, ici. Elles dansent, un point c'est tout. Comme dans le centre. Si ce n'est pas illégal dans un théâtre, ce n'est pas non plus illégal ici.

— Du calme, dit Carella. Je ne suis pas en chasse.

La fille roula à nouveau des yeux. Au début, il ne comprit pas très bien sa réaction. Puis il réalisa qu'elle faisait exprès d'appliquer cette expression du jargon de la police (terme qu'elle avait entendu des centaines de fois, il en était sûr) à ce qui débordait généreusement de son justaucorps noir. Il la regarda de nouveau. Elle eut un haussement d'épaules très étudié puis fit demi-tour pour se diriger vers la caisse enregistreuse, au bout du comptoir. Une des danseuses s'était plantée devant un consommateur noir solitaire, les jambes écartées, repoussant les franges de son cache-sexe pour se montrer tout entière. L'homme contempla son sexe nu. La fille lui sourit. Elle s'humecta les lèvres. L'homme portait des lunettes. La fille les lui retira du nez et les frotta doucement contre sa fente en mimant une expression de propriétaire choqué. Elle reposa les lunettes à leur place puis se pencha complètement en arrière, en appui sur les bras, lui exhibant ses cuisses ouvertes sous le nez en ondulant vers lui, qui continuait de la regarder. Exactement comme dans les respectables théâtres du centre, pensa Carella.

Les lois de l'Etat en matière de mœurs étaient définies à l'article 235, alinéa 3 du Code, selon lequel « la production, la présentation ou la direction d'un spectacle obscène ou la participation à une partie de celui-ci qui présente un caractère d'obscénité ou participe de l'obscénité de l'ensemble » étaient considérées comme un délit. Une disposition correspondante (article 235, alinéa 1 du Code pénal) prévoyait : « Un objet ou un spectacle est "obscène" si 1° considéré dans son ensemble, son objet principal est de susciter un intérêt lascif, malsain ou morbide envers la nudité, le sexe, les excréments, le sadisme ou le masochisme, *et* que 2° il outrepassé nettement les limites ordinaires de la décence dans la description ou la représentation de tels éléments, *et* que 3° il est de toute évidence dépourvu de toute utilité sociale. »

Dans l'esprit de Carella, il ne faisait aucun doute que la fille du bar,

courbée en arrière, dont la main jouait à présent avec sa vulve, à l'évidente satisfaction de l'homme assis en face d'elle, accomplissait un acte dont l'objet principal était de susciter un intérêt lascif envers le sexe et la nudité. Mais, comme la serveuse rousse le lui avait fait remarquer un peu plus tôt, il n'y avait rien ici qu'on n'aurait pu voir dans un des respectables théâtres du centre, à condition d'avoir une place au premier rang. Faites une descente, et vous vous embarquerez dans des arguties juridiques sans fin à propos de la différence entre l'art et la pornographie, frontière tenue que Carella lui-même – et même la Cour suprême des Etats-Unis – était tout à fait incapable de tracer.

À bien y réfléchir (et il y réfléchissait souvent), qu'est-ce qu'il y avait d'ailleurs de si atroce dans la pornographie ? Il avait vu des films classés R (interdit aux moins de dix-sept ans, sauf accompagnés d'un adulte) ou même PG (accord parental souhaité) qu'il avait trouvés plus dégoûtants que n'importe quel film classé X qui se donnait dans les cinémas louches le long du Stem. Le langage, dans ces films socialement présentables, était le même que celui qu'il entendait au poste et dans la rue tous les jours que Dieu fait – et il faisait partie de ceux que leur métier amène à côtoyer constamment les éléments les plus bas de la société. Dans ces films reconnus, le sexe s'étalait avec la même candeur, n'épargnant au public que les scènes explicites : la fellation ou le cunnilingus, qui sont courants dans les films X. Alors où tracer la frontière ? S'il était normal pour une grande vedette masculine de faire l'amour avec une femme entièrement nue dans une superproduction (du moment qu'il gardait son caleçon), pourquoi donc était-il mal de montrer le véritable acte sexuel dans un film à petit budget avec des acteurs inconnus ? Mettez une actrice sérieuse là, sur l'écran, faites-lui simuler l'acte sexuel (mais Dieu vous garde de le lui faire accomplir pour de bon), et c'est du grand cinéma, tandis que *Jusqu'au fond de la gorge* demeure du porno de bas étage. Pour un flic, se disait-il, peut-être se posait-il trop de questions sur les lois qu'il était censé faire appliquer.

Mais si, là, maintenant, il allait à l'autre bout du comptoir embarquer la danseuse pour « participation à un spectacle obscène » (enfourcher les lunettes d'un homme était bien un geste obscène, n'est-ce pas ?), puis qu'il embarquait le propriétaire de la boîte pour « production, présentation ou direction d'un spectacle obscène »... eh bien ? C'était un délit passible de pas moins d'une année de prison ou d'une amende de mille dollars. Procédez à cette arrestation (ce qui était improbable), et ils seraient dans la nature avant trois mois. Pendant ce temps-là, des meurtriers, des violeurs, des cambrioleurs, des voleurs, des escrocs, des pédophiles et des trafiquants de drogue écumaient la ville et terrorisaient la population. Qu'est-ce qu'un brave flic devait donc faire ? Un brave flic sirotait son Pepsi ou son Coca-Cola, selon ce que la rousse à l'esprit inventif en matière pornographique lui avait servi, et écoutait un rock bruyant en regardant sur le comptoir l'arrière-train nu d'une danseuse blonde qui se penchait pour approcher sa volumineuse

poitrine à moins de cinq centimètres des lèvres d'un client.

À une heure moins vingt, Chloé Chadderton (nue, à part ses chaussures à hauts talons et son cache-sexe à franges) monta sur le comptoir, à l'autre bout. La danseuse qu'elle remplaçait, celle qui avait frotté les lunettes de l'homme noir sur ce que la Brigade des Mœurs aurait appelé son « intimité », tapota Chloé sur les fesses en la croisant pour s'engager sur la rampe qui descendait jusqu'au sol. Un nouveau disque rock tomba sur la platine. Avec un grand sourire, Chloé se mit à en suivre le rythme, passant sur le comptoir, en levant haut les jambes, devant l'homme noir aux lunettes embuées, secouant ses seins nus, ondulant des hanches au rythme effréné des guitares électriques, pour s'arrêter finalement juste devant Carella. Sans cesser de se trémousser avec frénésie, elle entreprit de s'agenouiller devant lui, les bras tendus au-dessus de la tête, les doigts écartés, les seins tremblotants, les genoux de plus en plus écartés... et soudain, elle le reconnut... Une expression de gêne atroce se peignit sur son visage. Son sourire s'évanouit.

— Je vous verrai pendant votre prochaine pause, dit Carella.

Chloé hocha la tête. Elle se redressa, écoutant un instant la musique pour en ressaisir le rythme puis se dirigea à grandes enjambées, en se déhanchant, vers l'homme noir, à l'autre extrémité du comptoir.

Elle dansa une demi-heure avant de rejoindre la petite table à laquelle Carella mangeait le sandwich qu'il avait commandé. Elle lui annonça d'emblée qu'elle n'avait que dix minutes de pause. Sa gêne semblait avoir disparu. Elle avait enfilé une sorte de déshabillé en synthétique fermé par une ceinture, mais elle était toujours nue en dessous et, quand elle appuya ses bras croisés sur la table, il vit ses seins et ses tétons dans le décolleté en V du déshabillé.

— Je voudrais m'excuser pour hier soir, dit-il sans ambages, ce qui lui fit ouvrir de grands yeux surpris. Je suis désolé. Je voulais marquer l'essai tout de suite, mais je crois que je me suis laissé emporter par mon élan.

— Ce n'est rien, dit-elle.

— Je suis désolé. Vraiment.

— Je vous ai dit que ce n'était rien. Est-ce que vous avez regardé le carnet de George ?

— Oui. Je l'ai avec moi, dit-il en se penchant pour attraper sous sa chaise l'enveloppe de papier bulle. Je n'ai rien trouvé qui puisse me servir. Est-ce que ça vous ennuerait que je vous pose encore quelques questions ?

— Allez-y, dit-elle en se retournant pour regarder la pendule murale. Rappelez-vous simplement que je fais une pause de dix minutes pour une demi-heure sur le comptoir. On ne me paie pas pour discuter avec les flics assise à une table.

— Est-ce qu'ils savent que votre mari s'est fait assassiner hier soir ?

— Le patron le sait, il l’a lu dans le journal. Je ne pense pas que ce soit le cas des autres.

— Cela m’a surpris que vous soyez venue travailler aujourd’hui.

— Il faut manger, dit Chloé en haussant les épaules. Qu’est-ce que vous vouliez me demander ?

— Je vais commencer par vous agacer une fois de plus, dit-il en souriant.

— Allez-y, dit-elle, mais sans lui rendre son sourire.

— Vous avez menti à propos de cette boîte, dit-il.

— Oui.

— Est-ce que vous avez menti à propos d’autre chose ?

— De rien.

— Vous en êtes bien sûre ?

— Certaine.

— Vraiment pas de problèmes entre votre mari et vous ? Pas d’absences inexplicables de sa part ? Pas de coups de téléphone mystérieux ?

— Qu’est-ce qui vous fait croire qu’il aurait pu y en avoir ?

— Je pose la question, c’est tout.

— Pas de problèmes entre nous. Pas le moindre, dit-elle.

— Et d’absences inexplicables ?

— Il était souvent absent, mais ça n’avait rien à voir avec une autre femme.

— Avec quoi est-ce que ça avait à voir ?

— Le boulot.

— J’ai noté quelques noms, dit Carella en hochant la tête. Je les ai relevés dans son agenda, des gens avec qui il a déjeuné ou qu’il a rencontrés au cours du mois écoulé, des gens qu’il avait prévu de voir dans les prochaines semaines. Je me demande si vous pourriez me dire de qui il s’agit.

— Je vais essayer, dit Chloé.

Carella ouvrit son calepin, trouva la page qu’il cherchait et se mit à lire :

— Buster Greerson, dit-il.

— Un saxophoniste. Il essayait de décider George à faire partie d’un groupe qu’il était en train de monter.

— Lester... Handey, c’est ça ?

— Hanley. C’est le professeur de chant de George.

— D’accord, ça explique cette régularité. Tous les quinze jours, c’est ça ?

— Oui, le mardi.

— Hawkins. Qui est-ce ?

— Je ne sais pas. Quel est son prénom ?

— Pas de prénom. Hawkins tout court. Il apparaît dans l'agenda pour la première fois le 10 avril, c'était un jeudi. Puis de nouveau le 24 avril, encore un jeudi.

— Je ne connais personne qui s'appelle Hawkins.

— Et Lou Davis ?

— C'est le propriétaire du Graham Palmer Hall. C'est là que George...

— Ah ! bien sûr, dit Carella, que je suis bête ! (Il consulta de nouveau son calepin.) Jerri Lincoln.

— Une chanteuse. Encore une idée de disque de George. Il voulait chanter en duo avec elle. Mais c'était il y a longtemps.

— Il l'a vue le 30 août, d'après son agenda.

— Eh bien, elle est peut-être revenue à la charge.

— Une simple relation professionnelle ?

— Si vous la voyiez... dit Chloé en souriant. Strictement professionnelle, croyez-moi.

— Don Latham, dit Carella.

— Le patron d'une société qui s'appelle Latham Records. C'est le label Black Power.

— C.J., dit Carella. Votre mari l'a vu – lui ou elle, ajouta-t-il en haussant les épaules – le 31 août, et de nouveau le 7 septembre, et il devait déjeuner avec lui – ou elle – aujourd'hui –, en tout cas, je suppose que c'était pour déjeuner – à midi. Ça vous dit quelque chose ?

— Non, vous me l'avez déjà demandé hier soir.

— C.J., répéta Carella.

— Non, je suis désolée.

— Bon, qui est Jimmy Talbot ?

— Connais pas.

— Davey... Kennemer, c'est ça ?

— Kennemer, oui, il joue de la trompette.

— Et Arthur Spessard ?

— Encore un musicien. J'ai oublié de quoi il joue.

— Eh bien, c'est tout, dit Carella en refermant son calepin. Parlez-moi du frère de George, dit-il à brûle-pourpoint.

— Santo ? Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Est-il vrai qu'il s'est enfui il y a sept ans ?

— Qui vous a dit ça ?

— Ambrose Harding. C'est vrai ?

— Oui.

— Ambrose pense qu’il est peut-être retourné à Trinidad.

— Il n’est pas retourné à Trinidad. George est allé le chercher là-bas, mais il n’y était pas.

— Vous avez une idée de l’endroit où il pourrait être ?

Chloé hésita.

— Oui ? dit Carella.

— George pensait...

— Oui, quoi ?

— Que quelqu’un avait tué son frère.

— Qu’est-ce qui lui faisait penser ça ?

— La façon dont ça s’est passé, la façon dont il a disparu de la circulation.

— Est-ce que George a cité des noms ? Quelqu’un qu’il soupçonnait ?

— Non. Mais je sais que ça le préoccupait. Il ne se passait pas de jour sans qu’il demande à quelqu’un où était son frère.

— À qui est-ce qu’il le demandait ?

— À tout le monde.

— À Diamondback ?

— À Diamondback, oui, mais pas seulement là. Il s’était lancé dans une grande enquête personnelle. Comme la police ne voulait rien faire, George faisait cavalier seul.

— Quand vous dites que son frère a disparu, que voulez-vous dire ?

— Un soir, après le travail.

— Dites-moi ce qui s’est passé.

— Mais je ne sais pas ce qui s’est passé au juste. D’ailleurs, personne ne le sait vraiment. C’était après un engagement – ils jouaient dans le même groupe. George et son frère.

— Oui, je sais.

— George et les deux autres types du groupe attendaient dans le minibus que Santo sorte. Il était allé aux toilettes, je crois, je n’en suis pas sûre. En tout cas, il n’est jamais ressorti. George est retourné le chercher, il a fouillé de fond en comble, mais sans le trouver.

— Les autres musiciens qui étaient là, ce soir-là... est-ce que vous sauriez qui c’est ?

— Je sais comment ils s’appellent, mais je ne les ai jamais vus.

— Comment s’appellent-ils ?

— Freddie Bones et Vicente Barragan.

— Bones ? Est-ce que c’est son vrai nom [2] ?

— Je crois.

— Comment s'écrit l'autre nom ?

— Je crois que c'est B, a, r, r, a, g, a, n. C'est un nom espagnol, il est de Porto Rico.

— Mais vous n'avez jamais vu aucun d'eux ?

— Non, c'était avant moi. Il n'y a que quatre ans que j'ai épousé George.

— Alors comment se fait-il que vous connaissiez leurs noms ?

— Eh bien, il en parlait souvent. Parce qu'ils étaient là la nuit où son frère a disparu, vous comprenez. Et il les appelait tout le temps au téléphone.

— Dernièrement ?

— Non, pas dernièrement.

— Quatre ans, dit Carella. Alors vous n'avez jamais vu non plus le frère de George ?

— Jamais.

— Santo Chadderton, c'est ça ?

— Santo Chadderton, oui.

— Est-ce que c'est votre premier mariage ?

— Oui.

— Et George ?

— Non. Il avait déjà été marié. (Elle hésita.) À une femme blanche, dit-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Il en a divorcé ou quoi ?

— Il en a divorcé, oui.

— Quand ?

— Deux mois après notre rencontre. Quand nous nous sommes rencontrés, ils étaient déjà séparés.

— Et elle, est-ce que vous sauriez comment elle s'appelle ?

— Irene Chadderton. Si elle a gardé son nom de femme mariée.

— Quel était son nom de jeune fille ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce qu'elle habite ici, dans cette ville ?

— Elle y habitait, je ne sais pas si c'est toujours le cas.

— Et elle, est-ce qu'elle connaissait Santo ?

— Je pense que oui.

— Est-ce qu'elle pourrait savoir quelque chose à propos de sa disparition ?

— Tous ceux qui ont eu un jour affaire à George savent que son frère a disparu, croyez-moi. C'était comme une obsession chez lui. C'était notre autre sujet de dispute, d'accord ? Le fait que je dansais ici, et le fait qu'il n'arrêtait

pas de parler de son foutu frère ! Toujours à le chercher, et à éplucher les journaux, et les comptes rendus de procès, et à téléphoner aux hôpitaux, et à faire tourner tout le monde en bourrique.

— Vous m’avez dit que vous formiez un couple heureux, dit Carella avec calme.

— Pas plus malheureux que les autres, répondit Chloé en haussant les épaules. (Ce mouvement fit tomber un pan de son déshabillé, exposant presque entièrement l’un de ses seins. Elle ne fit rien pour le remonter. Elle regarda Carella dans les yeux pour lui dire :) Ce n’est pas moi qui l’ai tué, inspecteur. (Elle se retourna vers la pendule.) Il faut que j’y aille, mon public m’attend, dit-elle sans reprendre son souffle et avec un brusque sourire radieux.

— N’oubliez pas ça, dit Carella en lui tendant l’enveloppe.

— Merci, dit-elle. Si vous avez du nouveau...

— J’ai votre numéro de téléphone.

— Oui, dit-elle en hochant la tête et en le regardant encore un instant avant de se retourner et de se diriger vers le comptoir.

Carella prit son pardessus et son chapeau (tous deux encore mouillés) et alla payer sa note à la caisse. En traversant la salle, il se retourna vers le bar. Chloé était dans la même position que l’autre danseuse trois quarts d’heure plus tôt : le dos arqué, les épaules en arrière, les jambes écartées, adressant un sourire ravageur à un client assis à moins de trente centimètres de son entrejambe. Tandis que Carella poussait la porte pour ressortir sous la pluie, le client glissait un billet de un dollar sous l’élastique de son cache-sexe.

Il était près de deux heures de l'après-midi quand il rentra au bureau pour s'attaquer aux annuaires du téléphone. Irene Chadderton et Frederick Bones ne figuraient dans aucun des cinq annuaires de la ville, mais il trouva Vicente Manuel Barragan dans celui de Calm's Point. Il appela les renseignements pour essayer d'en savoir plus, mais l'opératrice lui dit qu'elle n'avait rien nulle part au nom d'Irene Chadderton, et que, bien qu'elle eût en effet quelque chose sur Frederick Bones, c'était sur liste rouge. Quand Carella fit valoir sa qualité d'inspecteur de police, elle lui dit :

— Il va falloir que je vous rappelle, inspecteur.

— Oui, je sais, dit-il. Je suis au 87^e District, numéro Frederick 7-8024.

Il raccrocha et attendit. Il savait que l'opératrice allait vérifier le numéro qu'il lui avait donné pour s'assurer qu'il appelait bien d'un poste de police. Elle aurait ensuite besoin de l'autorisation de son chef de service avant de révéler le numéro de Bones – même à un inspecteur de police. Le téléphone sonna dix minutes plus tard. Carella décrocha. L'opératrice lui communiqua un numéro à Isola et, quand il lui demanda l'adresse, elle la lui indiqua aussi. Il la remercia et s'approcha de Meyer Meyer en train de raconter une histoire drôle à Bert Kling, assis dans un fauteuil pivotant, les pieds sur son bureau, qui écoutait avec une sorte de ravissement enfantin. Kling était le plus jeune inspecteur de la brigade ; c'était un grand garçon blond, bien découplé (ils le considéraient comme un gamin, bien qu'il eût la trentaine), avec des yeux noisette pleins de naïveté et un visage candide qui aurait mieux convenu à un paysan de Grand Forks, dans le Dakota du Nord, qu'à un inspecteur de cette grande méchante ville. Carella n'arriva près du bureau de Kling que pour saisir la chute :

— Dis donc, mon vieux, tu ne serais pas en train de t'échapper ?

Kling et Meyer éclatèrent de rire avec ensemble. Meyer, debout à côté du bureau de Kling, riait à sa propre blague, et Kling, assis sur son siège, riait si fort que Carella crut qu'il allait pisser dans son froc. Les deux hommes rirent pendant ce qui parut durer trois bonnes minutes, bien que ce ne fût sûrement pas plus de trente ou quarante secondes. Carella resta là à attendre. Quand Meyer eut enfin cessé de rire, il lui tendit la feuille de papier sur laquelle il avait noté le nom, l'adresse et le numéro de téléphone de Frederick Bones et

de Vicente Manuel Barragan.

— Ce que nous cherchons, dit-il, ce sont des renseignements sur ce qui s'est passé le soir de la disparition de Santo, il y a sept ans.

— Tu crois vraiment que quelqu'un l'a supprimé ? demanda Meyer.

— C'est ce que pensait son frère, ça, c'est sûr. Il menait une enquête personnelle d'un bout à l'autre de la ville, il est même retourné le chercher à Trinidad. Si quelqu'un a bel et bien liquidé ce gosse...

— Et que George était près de découvrir le coupable...

— Exactement, dit Carella. Alors cherchons ce qui s'est passé ce soir-là, d'accord ? Lequel est-ce que tu prends ?

— On dirait un duo de chansonniers, dit Meyer. Bones et Barragan.

— Tirons à pile ou face, proposa Carella.

— Pas avec ta pièce, dit Meyer. Si on tire à pile ou face, prenons une pièce neutre.

— Mais ma pièce est neutre, assura Carella.

— Non, elle est truquée. Il a une pièce truquée, fiston.

— Dis donc, mon vieux, tu ne serais pas en train de t'échapper ? dit Kling en se remettant à rire.

— Tu as une pièce de monnaie ? lui demanda Carella.

Sans cesser de rire, Kling tira une pièce de sa poche. Carella la prit, en inspecta les deux faces et la tendit à Meyer pour qu'il donne son approbation.

— D'accord, dit Meyer, pile ou face ?

— Face, dit Carella.

Meyer lança la pièce. Elle retomba sur le coin du bureau de Kling, rebondit en biais, atterrit par terre sur la tranche et roula à travers la salle pour aller heurter le mur d'en face, derrière le distributeur d'eau fraîche. Carella et Meyer traversèrent la pièce en courant. Ils s'accroupirent près du distributeur pour examiner la pièce.

— C'est pile, dit Meyer d'un ton de triomphe.

— D'accord, c'est toi qui choisis ton comique, dit Carella.

— Barragan est à perpète, à Calm's Point, dit Meyer. Je prends Bones.

Il y a des jours où on n'en touche pas une.

L'adresse de Frederick Bones était bien 687, Downes Street, qui se trouvait dans le cœur (autrement dit dans le trognon) d'Isola, à un quart d'heure de métro seulement du poste. Meyer s'y rendit dans sa vieille Chevrolet bringuebalante – sa femme, Sarah, ayant la jouissance de la seconde voiture de la famille, une Mercedes d'occasion. Meyer savait parfaitement ce que son père (Dieu ait son âme) aurait dit s'il avait vécu assez

longtemps pour voir cette seconde voiture : « Alors, comme ça, tu achètes allemand ? Quel genre de juif es-tu ? » Il arrivait à Meyer de se le demander.

Il n'avait aucun doute sur le genre de juif que son père, Max, avait été. Son père, Max, avait été un juif comique. C'était son père, Max, qui avait décidé de lancer son fils unique dans la vie avec un nom à double détente : Meyer Meyer ; très drôle, papa. « Meyer Meyer, un juif en enfer ! » lui criaient les enfants à l'époque où il grandissait dans un quartier peuplé presque uniquement de goys. Il passait son temps à chercher des ripostes brillantes. D'une certaine manière, « Dominick Rizzo, gros plein de merdo » ne faisait pas l'affaire, surtout que ça n'avait réussi qu'à faire débouler Dominick armé d'une batte de base-ball le jour même où Meyer avait eu cette inspiration poétique, ce qui avait nécessité six points de suture sur le côté droit du crâne de Meyer afin d'empêcher son oreille de tomber. « Patrick Cassidy, embrasse mon cussidy » avait eu pour résultat de lancer Patrick, quinze ans, quatre-vingt-dix kilos, à la poursuite de Meyer, douze ans, cinquante-quatre kilos, le long de huit blocs avant de l'attraper, sur quoi Patrick avait baissé son pantalon, découvrant un énorme cul qu'il avait ordonné à Meyer d'embrasser s'il voulait garder intacte sa gueule de youpin. Meyer avait préféré le lui mordre, attaque inopinée et inconsidérée qui n'avait guère contribué à réchauffer les relations judéo-irlandaises. En rentrant à la maison, cet après-midi-là, Meyer s'était lavé la bouche au désinfectant, mais le goût du cul irlandais de Patrick avait persisté et n'avait pas amélioré le goût des délicieux *knaydls* de sa mère. Au dîner, ce soir-là, son comique de père, Max, avait raconté l'histoire d'un couturier italien qui se plaignait d'être le larbin d'un juif.

Ce n'est que lorsque Meyer eut l'âge de seize ans et mesura un mètre soixante-dix-huit que les gamins du quartier cessèrent de se moquer de lui. À ce moment-là, il avait déjà commencé à soulever des poids et, en dehors de ses pompes athlétiques, il travaillait à la pompe de la station-service voisine et espérait qu'il ne tarderait pas à gagner les deux centimètres supplémentaires qui lui feraient atteindre un mètre quatre-vingts. Il se disait qu'une fois qu'il mesurerait un mètre quatre-vingts et pèserait quatre-vingt-cinq kilos, il prendrait Dominick et Patrick par la peau du cou pour leur fracasser la tête l'une contre l'autre. Il était si occupé à se mesurer qu'il n'avait pas remarqué que le temps des sobriquets était passé. Dominick Rizzo s'était engagé dans la Marine et avait trouvé la mort sur le champ de bataille. Patrick Cassidy était devenu flic. C'était en fait Patrick qui avait incité Meyer à quitter la faculté de droit pour devenir lui-même flic. Patrick était à présent inspecteur principal adjoint temporairement détaché auprès du bureau du procureur pour enquêter sur le crime organisé. Chaque fois qu'il croisait Meyer, il lui demandait s'il voulait voir la marque des dents qu'il avait toujours sur le derrière. Meyer se sentait toujours mal à l'aise en sa présence. Mais il ne se sentait pas coupable d'avoir acheté une Mercedes.

Il gara la Chevrolet à un pâté de maisons de l'immeuble où habitait Bones

(la place la plus proche qu'il avait pu trouver) et marcha sous la pluie battante jusqu'au 687, Downes Street, immeuble de pierre brune bien tenu dans une rangée d'autres immeubles bien tenus. Dans l'entrée, il chercha une boîte aux lettres au nom de Bones et, n'en trouvant pas, il sonna à la sonnette marquée concierge. Un Blanc qui allait sur la soixantaine lui ouvrit la porte intérieure du vestibule. Meyer lui montra son insigne et sa carte d'identité en expliquant qu'il cherchait Frederick Bones.

— Freddie Bones, hein ? dit le concierge. Vous l'avez loupé de peu.

— De combien ? demanda Meyer.

— De trois mois ! s'écria le concierge en éclatant de rire.

Il avait les dents tachées par le tabac, arborait une barbe grisonnante de trois jours sur les joues et le menton. Il riait à gorge déployée dans le vestibule et paraissait étonné que Meyer ne partage pas son hilarité.

— Il a déménagé, c'est ça ? demanda Meyer.

— On l'a déménagé, dit le concierge en éclatant de nouveau de rire.

— Où ça ? demanda Meyer.

— À Castlevue.

— La prison ?

— La prison, exactement, dit le concierge.

— Merde, dit Meyer.

Il y a seulement cinq années de cela, le quartier où Vicente Manuel Barragan habitait était un ghetto italien, mais il était à présent presque entièrement hispanique, et les enseignes de néon qui luisaient à travers le rideau de pluie annonçaient Bodega, carniceria, joyeria ou sastreria. Patterson Boulevard était une large artère divisée en deux par un terre-plein planté d'arbres. Sous les arbres, des touffes d'herbe jaillissaient entre les pavés serrés qui garnissaient le terre-plein. Le boulevard lui-même avait été pavé, autrefois, mais on l'avait recouvert d'asphalte, et sa surface noire luisait sous la pluie, réfléchissant la lueur des lampadaires déjà allumés pour lutter contre la pénombre de trois heures de l'après-midi. Quand le feu tricolore du coin passa du rouge au vert, la surface noire enregistra cette modification et une boule verte lumineuse apparut sur la chaussée. Carella trouva une place pour se garer en face du 2557, en remercia sa bonne étoile, rabattit le pare-soleil sur lequel était fixé au ruban adhésif un écriteau indiquant police, puis il descendit de voiture, cette fois sans oublier de remonter sa vitre. Il traversa le boulevard en courant sous la pluie battante jusqu'à l'immeuble de Barragan, grimpa les marches du perron quatre à quatre, ouvrit à la volée la porte vitrée de l'entrée et se retrouva dans un petit vestibule garni de boîtes aux lettres en cuivre. Au bas de l'une d'elles, une petite étiquette noire lui apprit que barragan occupait l'appartement 3C. Il sonna et poussa la porte intérieure dès qu'un déclic se fit

entendre.

L'immeuble était d'une propreté impeccable. Un vestibule carrelé de bleu et de blanc, des murs fraîchement repeints en bleu pastel, des ampoules dans toutes les appliques, pas le moindre graffiti. L'escalier sentait le désinfectant. Il l'emprunta jusqu'au troisième étage, où, en suivant le couloir vers l'appartement 3C, il entendit quelqu'un jouer d'un instrument à vent – clarinette ou flûte, il ne reconnut pas tout de suite de quoi il s'agissait. La musique venait de cet appartement, une flûte, pensait-il à présent. Quand il sonna à la porte, la musique s'arrêta au milieu d'une mesure.

— Qui est là ? s'enquit une voix d'homme.

— Police, répondit-il.

— Police ? dit l'homme. Et pourquoi ça ?

Carella entendit des pas s'approcher de la porte. Le battant ne s'ouvrit pas. Mais le cache du judas s'écarta et l'homme dit de l'intérieur :

— Montrez-moi votre insigne, s'il vous plaît.

Carella exhiba sa plaque.

— Bien, dit l'homme.

Le cache se remit en place. Carella entendit la serrure tourner. La porte s'ouvrit presque aussitôt.

— M^r Barragan ?

— C'est moi, dit l'homme. (C'était un Portoricain au teint clair avec une grosse moustache noire sous un nez aquilin, des cheveux noirs et épais coupés de façon à lui retomber sur le front et les oreilles, des yeux brun foncé qui observaient à présent Carella avec curiosité.) Quel est le problème ? demanda-t-il.

— Il n'y a pas de problème, dit Carella. J'enquête sur un meurtre et je me disais que vous pourriez peut-être m'aider. Est-ce que je peux entrer ?

Barragan le regarda.

— Est-ce que c'est à propos de Géorgie ? s'enquit-il.

— Oui. Alors vous savez qu'il s'est fait tuer ?

— J'ai lu ça dans le journal. Entrez, dit Barragan en s'écartant pour laisser passer Carella.

Au-delà de l'entrée, Carella aperçut une arche sans battant qui menait à la cuisine, et une autre qui donnait sur le salon. Un pupitre à musique était dressé au milieu du salon, avec une chaise derrière. Carella vit une flûte posée sur le siège – il ne s'était pas trompé sur ce point.

— Vous voulez une bière ou quelque chose ? demanda Barragan.

— Pas le droit, dit Carella, mais je vous remercie.

— Vous permettez que j'en prenne une ? Ça fait trois heures que je répète, j'ai la gorge sèche.

— Je vous en prie, allez-y, dit Carella.

Il attendit dans l'entrée. Dans la cuisine, il vit Barragan ouvrir d'abord la porte du frigidaire, puis une canette de bière. Quand il revint dans l'entrée, il tenait sa canette dans une main et un verre dans l'autre. Ils allèrent ensemble dans le salon et s'assirent côte à côte sur le canapé. À travers les grandes vitres du salon striées par la pluie, Carella apercevait au loin la voie expresse surélevée de Calm's Point, chargée de voitures qui avançaient lentement sous la pluie serrée.

Barragan versa la bière dans son verre, prit une grande gorgée en disant : « Ahh ! ça fait du bien », avant de poser la canette par terre pour siroter son verre plus posément.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? demanda-t-il.

— Il y a plusieurs années, vous avez joué dans le même groupe que George et...

— Oui, c'est exact, dit Barragan.

— ... et son frère Santo, n'est-ce pas ?

— Santo, ouais. Il jouait des bongos. Il y avait Géorgie à la guitare, moi à la flûte, Santo aux bongos et un type qui s'appelle Freddie Bones au Steel drum. C'est son vrai nom, Freddie Bones. Un Noir de la Jamaïque. Ce n'était pas une mauvaise formation. J'ai entendu pire, dit Barragan en souriant.

Sous son épaisse moustache noire, ses dents paraissaient d'une blancheur éclatante.

— Je veux savoir ce qui s'est passé il y a sept ans, dit Carella.

— C'est-à-dire quand Santo s'est taillé ?

— Est-ce qu'il s'est vraiment taillé ? Ou est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Qui sait ? dit Barragan en haussant les épaules. Je suppose qu'il s'est taillé de son plein gré. C'est-à-dire que Géorgie s'est renseigné auprès de la police, par la suite, et il n'y a jamais eu de rapport signalant qu'il était arrivé malheur à Santo, alors je suppose qu'il a tout simplement décidé de partir et qu'il est parti.

— Où ? demanda Carella.

— Je ne sais pas où. En Californie ? Au Mexique ? En Europe ? Quand quelqu'un a décidé de s'en aller, qui sait où il va ?

— Pourquoi aurait-il décidé de s'en aller ?

— Pour la même raison qui a fait éclater le groupe par la suite.

— Et laquelle ?

— Trop de vedettariat. Trop de Géorgie Chadderton. Je déteste dire du mal des morts, mais ce type-là était un vrai casse-couilles, vous saisissez ? Complètement égocentrique. Il considérait que les autres membres du groupe

étaient juste là pour le mettre en valeur. Enfin quoi, merde, vieux, je ne suis pas mauvais à la flûte, et Freddie était formidable au Steel drum, avec lui, on aurait pu croire que son attirail était tout un orchestre. Mais c'est Géorgie qui faisait tous les solos. À la guitare, pas moins. C'est que la guitare, si on n'est pas vraiment génial, c'est bon qu'à gratter les accords pour accompagner les instruments qui peuvent donner la ligne mélodique. On ne trouve pas beaucoup de guitaristes capables de rendre justice à une mélodie. Bon, on a un groupe avec une flûte et un Steel drum – et pour quoi sont faits ces instruments, hein, vieux ? Pour la mélodie, non ? Eh bien, Géorgie nous obligeait à faire de la figuration derrière sa fichue guitare. Gling, gling, gling, pendant que j'étais là à faire tuût-tuût-tuût derrière lui et que Freddie tapait des accords de deux notes sur son Steel drum. Débile. On a fini par en avoir marre.

— À quelle époque ? Quand le groupe s'est-il séparé ?

— Je crois que c'était un an après le départ de Santo.

— Racontez-moi ce qui s'est passé ce soir-là.

— C'était il y a un bout de temps, vieux. Je ne suis pas sûr de me souvenir de tout.

— Dites-moi ce dont vous vous souvenez, dit Carella. Pour commencer, quand était-ce exactement ? Est-ce que vous vous rappelez la date ?

— Au mois de septembre, dit Barragan. Un samedi soir de la première ou de la deuxième semaine de septembre, je ne me rappelle plus.

— Très bien, continuez.

— Il pleuvait, ça, je m'en souviens. Le groupe avait le minibus Volkswagen dans lequel on se déplaçait, marron et blanc, on s'en servait chaque fois qu'on allait jouer. Ce soir-là, on jouait...

— À qui appartenait ce minibus ?

— À nous tous. On s'était cotisés. Quand on s'est séparés, Freddie nous a racheté nos parts.

— Excusez-moi, continuez.

— Comme je le disais, ce soir-là, il pleuvait très fort. On jouait à l'hôtel *Palomar*, à Isola – dans le centre, vous connaissez ? Près du théâtre Palomar ? Un très grand hôtel, vachement luxueux. On était l'orchestre de relève, on jouait toute une soupe sud-américaine, à cette époque-là : rumbas, sambas, cha-cha-cha, toute la panoplie. C'était avant que Géorgie s'entiche du calypso. L'autre orchestre – je ne me rappelle plus son nom : Archie Cooper ? Artie Cooper ? Quelque chose comme ça. Une grosse formation, dix ou douze instruments. C'était un grand bal masqué – costumé, vous voyez ? Au profit de je ne sais plus quoi... la sclérose en plaques, la dystrophie. L'un des deux. Géorgie avait décroché cet engagement grâce à un type, la seconde trompette de l'orchestre de Cooper – Archie, peut-être ? Amie ? Géorgie lui avait fait

une faveur quelque temps avant, et quand le type a entendu dire qu'ils cherchaient un groupe latino-américain de relève, il a pensé à Géorgie et lui a passé un coup de fil. On avait de bons engagements quand on jouait ensemble. Enfin, comme je vous l'ai dit, j'ai entendu pire.

La pluie tambourinait contre les fenêtres du salon. Carella regardait les vitres brouillées par la pluie tout en écoutant Barragan parler de cette nuit pluvieuse, sept ans plus tôt, la pluie tombant à verse sur les musiciens qui, leur prestation terminée, ayant remballé leurs instruments, couraient vers leur minibus Volkswagen, à deux heures et demie du matin, Freddie Bones coiffé d'un journal, son Steel drum en bandoulière à son épaule gauche lui battant la hanche tandis qu'il courait sous la pluie, Géorgie qui jurait et râlait parce que son nouvel étui à guitare allait être trempé, Barragan lui-même qui courait en riant, manquait de glisser et de tomber, l'étui de sa flûte à l'abri sous son imperméable. C'est lui qui avait ouvert la porte du minibus, lui qui était monté le premier, tandis que Géorgie s'était mis au volant en continuant de se plaindre de la pluie. Bones avait allumé une cigarette. Géorgie avait mis le moteur en marche, avait essuyé le pare-brise de sa main gantée puis s'était retourné vers la porte à tambour de l'hôtel, devant lequel des hommes et des femmes, groupés sous l'auvent, attendaient des taxis. « Où est Santo ? » avait demandé Géorgie, et ils s'étaient regardés tous les trois, et Barragan avait dit : « Il était juste derrière moi quand on est sortis des chiottes. » Et Géorgie avait dit : « Et maintenant, où est-il ? » en se remettant à essuyer le pare-brise avant de se retourner vers la porte à tambour. « Il sera là dans un instant, avait dit Bones. T'emballe pas, tu veux ? Faut toujours que tu montes sur tes grands chevaux. »

Ils avaient attendu encore dix minutes, puis Géorgie était descendu du minibus pour retourner à l'hôtel chercher son frère. Il était lui-même parti depuis dix minutes lorsque Barragan et Bones avaient décidé de retourner le chercher à l'intérieur. « Ce satané hôtel est en train d'engloutir toute la famille Chadderton, ce soir », avait dit Bones, et les deux hommes avaient franchi la porte à tambour en riant puis étaient montés voir dans la salle de bal qu'on appelait la Voie lactée – qui n'était pas la grande salle de bal mais une plus petite, située à l'entresol. Il y avait encore des invités ici et là qui riaient et qui bavardaient, mais la plupart étaient partis quand les musiciens avaient commencé à plier bagage. Barragan et Bones avaient demandé à un joueur de saxo de l'orchestre Cooper – Harvey Cooper, c'était ça ! – s'il avait vu Géorgie dans les parages, et il leur avait répondu que la dernière fois qu'il l'avait vu, c'était quand Géorgie était entré dans les toilettes, au bout du couloir. Ils allèrent donc au bout du couloir, aux toilettes des messieurs, tandis que Bones disait en plaisantant que Santo comme Géorgie étaient peut-être tombés dans le trou, ce qui avait fait rire Barragan, et ils avaient poussé la porte des toilettes, mais Géorgie n'y était pas et Santo non plus. Ils avaient trouvé Géorgie devant la porte latérale de l'hôtel en train de demander au portier s'il avait vu Santo. Le portier n'avait vu personne sortir chargé de

bongos. George avait décrit son frère. Le portier n'avait vu personne non plus qui corresponde à ce signalement.

— Comment était-il ? demanda Carella.

— Santo ? Beau gosse, le teint encore plus clair que son frère, les cheveux noirs, les yeux couleur d'ambre.

— Quelle taille ? demanda Carella en prenant des notes.

— Environ un mètre quatre-vingts.

— Est-ce que vous avez une idée de son poids ?

— Un garçon plutôt maigre. Enfin, pas maigre. Je crois qu'il vaudrait mieux dire mince. Musclé, mais mince. Elancé, pourrait-on dire. Ouais.

— Quel âge avait-il, est-ce que vous le savez ?

— Dix-sept ans. Ce n'était qu'un gamin.

— Ça lui ferait vingt-quatre ans aujourd'hui, dit Carella.

— S'il est vivant, dit Barragan.

Même en roulant aussi vite que possible sous la pluie torrentielle, Meyer n'arriva à Rawley qu'un peu après dix-huit heures. Il avait pris la précaution de téléphoner pour s'assurer qu'un certain Frederick Bones était bien détenu à Castlevue, avant d'appeler Sarah pour lui dire qu'il ne serait pas rentré pour le dîner. Sarah avait poussé un soupir. Sarah avait l'habitude de ne pas le voir rentrer dîner.

Le pénitencier d'Etat de Castlevue était situé sur une langue de terre qui s'avancait dans le cours de la Harb, presque île naturelle dominée par les murs de pierre grise qui la bordaient sur les trois côtés. Un soubassement de béton haut de dix mètres plongeait directement dans l'eau, donnant l'impression d'un château de conte de fées ceint de douves. Il y avait huit tours de guet : une à chaque angle de la prison, deux réparties sur les murs du côté de l'entrée principale, et une à chaque coin du mur en face de la voie d'accès. La massive porte d'entrée principale était en acier de douze centimètres d'épaisseur. Meyer appuya sur la sonnette, à côté de la porte dans laquelle un panneau s'ouvrit.

— Inspecteur Meyer, 87^e District, dit-il au visage derrière les barreaux. J'ai appelé tout à l'heure. J'ai pris rendez-vous pour parler à l'un de vos pensionnaires.

— Montrez-moi votre carte d'identité.

Meyer lui montra son insigne et sa carte d'identité dans un étui de plastique. Le panneau claqua. Il entendit qu'on repoussait une barre de fer puis qu'on tournait une clé dans une grosse serrure. La porte s'ouvrit. Meyer se retrouva dans une petite avant-cour entourée de murs, juste en face d'un portail intérieur à barreaux d'acier. Le gardien lui dit qu'il avait mal choisi l'heure de sa visite : les détenus étaient en train de dîner. C'est ce que je

devrais être en train de faire, songea Meyer, mais sans exprimer sa pensée. Il se contenta de demander si, en attendant la fin du dîner, il pouvait consulter le dossier de Bones. Le gardien hocha brièvement la tête, décrocha un téléphone mural placé à côté de la porte, échangea quelques mots avec quelqu'un à l'autre bout du fil puis se replongea dans la lecture de son magazine de nanas à poil. Un moment après, un autre gardien arriva au portail, le déverrouilla, l'ouvrit et demanda :

— C'est vous l'inspecteur qui veut voir le dossier d'un détenu ?

— C'est moi, répondit Meyer.

— Vous avez choisi un drôle de moment pour venir, dit le second gardien. On a un détenu qui s'est fait trucider hier dans la cour.

— Désolé, dit Meyer.

— Pas autant que lui, répliqua le gardien. Bon, entrez.

Il fit entrer Meyer dans la cour et referma le portail derrière lui. Tandis qu'ils se dirigeaient sous la pluie vers un bâtiment situé sur leur gauche, les murs de la prison se dressaient autour d'eux de toute leur hauteur. Dans les tours de guet, Meyer aperçut le canon de mitrailleuses braquées sur la cour. Il avait beaucoup d'amis ici, Meyer, oui – ou plutôt des relations d'affaires, pour ainsi dire. C'est la vie, se dit-il. Les bons et les méchants. Il se demandait parfois comment les reconnaître. Prenez un flic comme Andy Parker...

— Par ici, dit le gardien. Les archives sont au bout du couloir. Qui est-ce qui vous intéresse ?

— Un certain Freddie Bones.

— Connais pas, dit le gardien en secouant la tête. Est-ce que c'est son vrai nom ?

— Oui.

— Connais pas. Là, au bout du couloir, dit-il en tendant le doigt. Le dîner finit à sept heures. Si vous voulez parler à ce type, c'est à ce moment-là qu'il faudra le faire. Si on leur fait louper un bout du programme télé, ils font toute une histoire.

— Qui dois-je voir quand j'en aurai fini ici ? demanda Meyer.

— Le bureau du sous-directeur est après le coin, derrière les archives. Je ne sais pas qui est de service en ce moment, adressez-vous à celui qui y sera.

— Merci, dit Meyer.

— Il lui est tombé dessus avec un pic à glace, dit le gardien.

Quatorze coups dans le buffet. Charmant, hein ? conclut-il en laissant Meyer dans le couloir.

L'employé des archives rechignait à ouvrir les dossiers sans autorisation écrite. Meyer lui expliqua qu'il enquêtait sur un meurtre et qu'il lui serait sans doute utile de connaître un peu les antécédents de Bones avant de lui parler.

L'employé n'avait toujours pas l'air convaincu. Il passa un bref coup de fil, puis raccrocha en disant :

— Je pense que ça ira.

Il sortit le dossier de Bones d'un classeur métallique qui avait connu des jours meilleurs et installa Meyer à un petit bureau dans un coin de la salle. Le dossier de Bones était aussi succinct que le coup de fil de l'employé. C'était la première condamnation de Bones. Il avait été condamné pour « cession illégale d'au moins trente grammes de stupéfiant » (le stupéfiant étant en l'occurrence de l'héroïne), délit qui (aux termes des lois draconiennes de l'Etat sur les drogues dures) aurait pu lui coûter quinze ans de prison. Une transaction, qui n'était possible que pour un délit de cette catégorie, lui avait permis de n'en écoper que de dix. Il pouvait être libéré sur parole dans trois ans et demi, mais ce serait une conditionnelle à vie : qu'il crache sur le trottoir ou brûle un feu rouge, et il se retrouverait derechef derrière les barreaux.

Lorsqu'il eut achevé son pensum, Meyer consulta sa montre. Il était six heures et quart. Il rapporta le dossier à l'employé occupé à taper un document sans nul doute important. L'employé ne leva pas les yeux. Meyer resta debout près de son bureau, le dossier à la main. L'employé continuait de taper. Meyer se racla la gorge.

— Vous avez terminé ? demanda l'employé.

— Oui, merci, dit Meyer. Vous savez où je pourrais trouver un sandwich et quelque chose à boire ?

— Vous voulez dire à l'intérieur de la prison ?

— Oui.

— Il y a une cantine de l'autre côté de la cour. Montrez votre plaque, et on vous laissera entrer.

— Merci, dit Meyer.

Il quitta les archives, passa au bureau du sous-directeur pour lui dire qu'il était là, prêt à parler à Bones, et on convint qu'on conduirait celui-ci au parloir à sept heures précises. La cantine des gardiens, de l'autre côté de la cour, était équipée de machines à distribuer les sandwiches et les boissons non alcoolisées. Meyer prit un soda orange et un sandwich pain de seigle au jambon. Il se demanda ce que son père aurait dit à propos du jambon. Les gardiens ne parlaient que du taulard qui s'était fait faire des trous d'aération dans le buffet. Meyer songea que tout allait mal partout, aussi bien dans les prisons qu'à l'extérieur.

À sept heures moins cinq, il se rendit au parloir, où un gardien le fit entrer et le pria de s'asseoir d'un côté de la longue table qui coupait la pièce en deux. À sept heures pile, un grand Noir particulièrement beau, en tenue de prisonnier, entra dans la salle et s'assit à la longue table en face de Meyer. Ils étaient séparés par une paroi de plastique transparent de dix centimètres d'épaisseur ; Meyer avait entendu dire que c'était ce genre de plastique qu'on

utilisait dans la tourelle des bombardiers, pendant la Seconde Guerre mondiale. De part et d'autre de la table, chaque homme avait un téléphone devant lui. Chaque place était séparée de ses voisins de droite et de gauche par des cloisons insonorisées qui assuraient au moins un minimum d'intimité aux visiteurs comme aux détenus. Sur le mur, un écriteau stipulait que les heures de visite prenaient fin à dix-sept heures et demandait que les visites ne dépassent pas un quart d'heure. Pour le moment, la salle était vide, à l'exception de Meyer et de l'homme qui lui faisait face. Meyer décrocha son téléphone.

— Mr Bones ? demanda-t-il, se sentant dans la peau du bon gars dans une comédie musicale.

— Qu'est-ce que j'ai fait encore ? demanda Bones dans son combiné.

Il sourit en posant cette question et, machinalement, Meyer lui rendit son sourire.

— Rien, à ma connaissance, dit-il. (Il sortit une pochette de cuir qu'il ouvrit pour montrer son insigne, qu'il leva devant la vitre de plastique.) Je suis l'inspecteur Meyer, du 87^e District, à Isola. Nous enquêtons sur un meurtre et je me suis dit que vous pourriez me fournir des renseignements.

— Qui est-ce qui s'est fait tuer ? demanda Bones.

Il avait cessé de sourire.

— George Chadderton, dit Meyer.

Bones se contenta de hocher la tête.

— Ça n'a pas l'air de vous surprendre, dit Meyer.

— Ça ne me surprend pas, non, reconnut Bones.

— Est-ce que vous avez une bonne mémoire ? demanda Meyer.

— Pas mauvaise.

— Est-ce qu'elle remonte à sept ans ?

— Elle remonte à trente ans, dit Bones.

— Je veux savoir ce qui s'est passé le soir de la disparition de Santo.

— Qui a dit qu'il avait disparu ?

— Ce n'est pas le cas ?

— Il s'est taillé, c'est tout, dit Bones en haussant les épaules.

— Et on n'en a plus jamais entendu parler.

Bones haussa de nouveau les épaules.

— Que s'est-il passé, est-ce que vous vous en souvenez ?

Bones évoqua ses souvenirs. Autant que Meyer pouvait en juger, il se souvenait de nombreux détails avec une grande précision. Ce n'est que plusieurs heures plus tard (quand Meyer compara par téléphone ses notes avec celles de Carella) qu'il reconnut que l'histoire de Bones ne manquait pas

d'in vraisemblances. En fait, deux points seulement concordaient dans la version que Barragan avait donnée à Carella et celle que Bones avait donnée à Meyer : les deux hommes étaient d'accord pour dire que George C. Chadderton était un sale égoïste, et ils étaient d'accord pour dire qu'il pleuvait le soir de la disparition de Santo. Quant au reste...

Bones se souvenait que l'engagement avait lieu à l'hôtel *Shalimar*, dans le centre d'Isola, établissement tout aussi somptueux que celui dont Barragan se souvenait, mais situé à dix blocs de là, et dans le nord de la ville et non dans le sud. En écoutant Bones, Meyer, qui ne savait pas encore que Barragan avait parlé de l'hôtel *Palomar*, nota hôtel *Shalimar* dans son calepin et demanda :

— Quand était-ce exactement, est-ce que vous pouvez me donner une idée ?

— Octobre, dit Bones. Au milieu du mois d'octobre.

Plus tard dans la soirée, Meyer devait apprendre que Barragan avait situé la date « au mois de septembre. Un samedi soir de la première ou de la deuxième semaine de septembre ». Pour l'instant, dans son heureuse ignorance, Meyer se contenta de hocher la tête en disant :

— Oui, allez-y, je vous écoute.

Il écouta en effet avec une grande attention tout ce que Bones lui raconta, transcrivant fidèlement chaque mot dans son calepin, excellent moyen de constater ultérieurement la fragilité des témoignages oculaires.

L'engagement, à en croire Freddie Bones, était pour une soirée de mariage. Deux bonnes familles, dont il avait oublié les noms. Mais le marié venait de terminer sa médecine, le docteur quelque chose – attendez une minute, ça va me revenir –, le Dr Coolidge, peut-être ? Il était sûr que ce jeune homme était médecin, il y avait plein de médecins, à cette soirée... Cooper, voilà. Le Dr Harvey Cooper ! Tout le monde en smoking et en robe longue, une soirée vachement chic avec de beaux garçons et des filles sensationnelles – en particulier une blonde qui avait passé toute la soirée près de l'orchestre à faire les yeux doux à Santo. À en croire Bones, la blonde (qui n'avait pas même un rôle de figurante dans la version de Barragan) était une de ces grandes femmes aux longues jambes, aux seins opulents, éclatantes de santé qui lui faisaient toujours penser à la Californie. Là-bas, les femmes avaient de quoi vous faire perdre la boule, mec, surtout si on était musicien, ce qui était le cas de Bones. Il se rappelait qu'une fois, c'était après la séparation du groupe de Chadderton, il était en tournée sur la côte Pacifique, à partir de la frontière mexicaine en remontant jusqu'à...

Meyer dit qu'il ne voulait pas l'interrompre, mais qu'il voulait rentrer en ville à une heure décente, et qu'il ne voulait pas non plus faire manquer à Bones son programme télévisé, ce qui, à ce qu'on lui avait dit...

— Non, ça ne fait rien, dit Bones, de toute façon, la télévision, c'est de la foutaise, toujours les mêmes conneries d'histoires policières – et il continua

son histoire à propos de cette femme qu'il avait rencontrée à Pasadena, une grande joueuse de tennis de type californien, à longues jambes et à gros nichons, avec des dents comme des perles, il l'avait emmenée dans sa chambre, au motel, pour lui montrer comment il faisait passer son service, ouais, il lui avait appris quelques trucs qu'elle ne connaissait pas, là-bas, sur la côte.

— Eh bien, c'est formidable, dit Meyer, mais pour en revenir à Santo...

— Tout ce que je veux dire, dit Bones, c'est qu'il y a un type de femme typiquement californien, est-ce que vous pigez ?

— Je pige, dit Meyer.

— C'est un type de femme, vous me suivez ?

— Je vous suis, dit Meyer. Vous êtes en train de dire que la femme qui a passé son temps à côté de l'orchestre ce soir-là avait le type californien, j'ai compris. Grande, blonde, et...

— De gros nichons.

— Oui, et de longues jambes.

— C'est ça, et les dents très blanches. Le type californien, mec. Pas d'erreur, mec, le type californien. Vous m'avez compris ?

— Oui, dit Meyer. Mais que s'est-il passé avec cette femme ? Vous ne vous rappelleriez pas son nom, par hasard ?

— Elle s'appelait Margaret Henderson, elle avait épousé un certain Thomas Henderson, qui se trouvait présider le bal qui se donnait au club de tennis de leur patelin, où Margaret avait remporté le simple dames.

— C'est de Pasadena que vous parlez.

— Ouais. Margaret Henderson. Une grande femme blonde avec des jambes magnifiques et la plus grosse paire de...

— Je parlais de celle de l'hôtel *Shalimar*.

— Non, pas aussi gros que ceux de Margaret. Jolis, vous voyez, rebondis, très jolis... mais pas comme ceux de Margaret.

— Je parlais de son nom.

— Ah ! Non, je ne connais pas son nom. C'est Santo qui a passé son temps avec elle.

Bones poursuivit en expliquant que Santo avait passé son temps avec cette blonde mystérieuse au nom inconnu en dansant serré contre elle pendant que l'orchestre de relève (Bones semblait considérer que c'était l'autre orchestre qui assurait la relève, tandis que Barragan croyait le contraire) jouait des morceaux si lents qu'ils auraient pu vous endormir. Mais ça n'avait pas fait dormir Santo, non, pas avec cette femme magnifique et sans nom de type californien dans les bras, habillée tout en blanc, une robe moulante fendue presque jusqu'en haut des cuisses, avec ses jambes bronzées de joueuse de

tennis qui apparaissaient sous sa robe, des bracelets en or aux bras, qui lui souriait de toutes ses dents blanches, avec ses longs cheveux blonds qui lui tombaient sur les épaules nues, jolie femme de Californie, hmm, jolie.

— On peut dire qu'elle l'a envoûté dès la première minute, mec, conclut Bones.

— Comment ça ? demanda Meyer.

— Elle le promenait d'un bout à l'autre de la piste comme s'il était hypnotisé.

— Hmm, dit Meyer en levant les yeux de son calepin. Est-ce qu'il a quitté la salle de bal avec elle ? Où était-ce, d'ailleurs ?

— À l'hôtel *Shalimar*, je vous l'ai dit.

— Oui, je sais, mais dans quelle salle de bal ?

— La salle du Clair de lune.

— Est-ce qu'il s'est absenté avec elle ? Est-ce que vous l'avez vu sortir de la salle avec elle ?

— Une fois. Enfin, laissez-moi rectifier, mec. Je n'ai pas vu Santo quitter la salle avec elle, mais je l'ai vu dehors avec elle.

— Où ça ?

— Dans le couloir. En allant aux toilettes, j'ai vu Santo et cette fille qui montaient l'escalier.

— D'où venaient-ils ?

— De l'étage en dessous, j'imagine, dit Bones en haussant les épaules.

— Quand vous dites qu'il avait l'air hypnotisé...

— C'était seulement une façon de parler.

— Vous ne sous-entendiez pas...

— De la dope ?

— De la dope, oui.

— Je ne crois pas que Santo touchait à la dope.

— Même pas un petit joint de temps en temps ?

— Non, dit Bones, je ne crois pas. Pas Santo. Non, certainement pas. Il tenait trop à son corps. Chaque fois qu'on avait une répétition (on répétait dans le sous-sol de l'église épiscopaliennne de Diamondback), Santo allait dans les toilettes des dames et...

— Les toilettes des dames ?

— Ouais, parce qu'il y avait un miroir dedans, un miroir en pied. Il y avait aussi des miroirs dans les toilettes des messieurs, vous comprenez, mais ils étaient au-dessus des lavabos, et Santo voulait s'admirer tout entier tellement il se trouvait beau, vous pigez ?

— Oui, hmm, je pige, dit Meyer. Alors comme ça il allait dans les toilettes

des dames ?

— Mais il n’y avait pas de danger que quelqu’un tombe sur lui. C’est que nous étions seuls là-dedans, à répéter. C’était dans le sous-sol de l’église, vous me suivez, mec ?

— Je vous suis. Est-ce qu’il faisait de la musculation, ou des trucs dans le genre ?

— Comment vous avez deviné ? Attendez une minute, vous avez fait de la musculation, vous, hein ?

— Dans le temps, dit Meyer.

— Est-ce que vous alliez vous admirer dans les toilettes des dames ?

— Non, pas dans les toilettes des dames.

— Vous n’êtes pas mal pour un homme de votre âge, dit Bones. Quel âge avez-vous, d’ailleurs ?

Meyer rechignait à avouer son âge à Bones, parce que alors il aurait fallu qu’il explique en outre que les chauves avaient parfois une apparence qui dissimulait leur jeunesse véritable, qu’ils paraissaient en fait parfois rassis et vieux jeu alors qu’ils avaient en réalité le cœur léger – avant de se rappeler qu’il n’avait pas retiré son chapeau à carreaux. Il était toujours posé là sur le sommet de son crâne, dissimulant sa calvitie, ce qui le conduisit à se demander ce qu’il avait d’autre qui pouvait amener un observateur quelconque à évoquer à son propos « un homme de son âge ».

Il décida d’ignorer la question de Bones, et décida par la même occasion d’éluder toute autre question en rapport avec l’époque à laquelle il n’était qu’un gamin qui soulevait des poids dans sa chambre, de peur qu’un indice lâché par inadvertance (le nom de l’empereur régnant, par exemple, ou une allusion à la course de chars de cette semaine-là) ne permît à Bones de se faire une idée plus précise de son grand âge. Au lieu de cela, et pour la seule raison qu’une *femme fatale*[3] semblait désormais avoir fait son entrée sous la forme d’une Californienne en pleine santé, aux longues jambes et à la poitrine opulente, et semblait avoir subjugué Santo dès l’instant où elle avait traversé d’un pas glissant le parquet de la salle du Clair de lune pour s’appuyer contre son épaule pendant qu’il tapait sur ses bongos, Meyer posa la question qui (si elle recevait une réponse appropriée) aurait permis de soulever au moins le rideau sur le troisième acte de *la Disparition de Santo* (titre qui se transformerait en *Rashomon* dès que Meyer aurait comparé ses notes à celles de Carella, et cette question était celle-ci :

— Dites-moi, Bones, est-il possible que Santo ait quitté l’hôtel avec cette femme ? Après la soirée, j’entends ? Est-il possible qu’il soit tout simplement parti avec elle ?

Tout était possible, bien entendu, mais cette question, en l’occurrence, était de toute évidence absurde. Si Bones avait vu Santo quitter l’hôtel avec la mystérieuse blonde (qui deviendrait plus mystérieuse encore quand Carella

apprendrait à Meyer que Barragan n'en avait même pas parlé), si donc Bones avait l'impression même la plus fugitive que Santo et la blonde avaient pu disparaître ensemble par cette nuit de tempête, peut-être sous le même parapluie, pourquoi n'en aurait-il pas parlé à feu George C. Chadderton ? Et ce cher monsieur (un salaud, à en croire Bones comme Barragan) n'aurait-il pas de ce fait limité ses recherches aux blondes aguicheuses de type californien, à longues jambes et poitrine opulente ? Bien entendu. En dépit de tout cela, Meyer retint son souffle en attendant la réponse de Bones.

— Oui, répondit Bones, je pense que c'est exactement ce qui s'est passé.

— Pouvez-vous préciser votre pensée ? dit Meyer.

— Je pense qu'il s'est taillé avec elle.

— Et ensuite ?

— Je ne sais pas, dit Bones.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? demanda Meyer.

— Pendant le dernier morceau.

— Et ensuite ?

— Il est allé au bout du couloir avec Vinnie.

— Vinnie ?

— Vinnie Barragan.

— Au fond du couloir...

— Pour pisser, dit Bones.

— Et ensuite ?

— Géorgie et moi, on a remballé et on est descendus les attendre.

— Où avez-vous attendu ?

— Sous l'auvent. L'auvent de l'hôtel.

— Ouais, continuez.

— Quand on a vu Vinnie sortir de l'ascenseur, on s'est mis à courir vers le minibus. Une ou deux minutes après, Vinnie nous a rejoints au minibus, mais Santo n'était pas avec lui. Alors on est retourné le chercher à l'hôtel, mais il n'y était plus.

— Et vous pensez qu'il était parti avec la blonde, c'est ça ?

— Ce n'est pas ce que vous auriez fait à sa place, mec ?

— Eh bien... dit Meyer, laissant sa phrase en suspens. (Franchement, il ne savait pas ce qu'il aurait fait si une blonde sensationnelle en robe de satin blanc était venue tourner autour de lui, mais il savait fichtrement bien ce que sa femme Sarah aurait fait si jamais elle l'avait aperçu quittant l'hôtel *Shalimar* ou n'importe quel hôtel avec une blonde de ce genre à son bras. Quelques minutes après, les flics de Centre Nord auraient enquêté sur la mort mystérieuse d'un inspecteur chauve au crâne enfoncé par un pain rassis.) Est-

ce que vous en avez parlé à George ? dit-il. Que son frère aurait pu partir avec la blonde ?

— Non, dit Bones.

— Comment ça se fait ?

— Qu'il aille se faire foutre, dit Bones, résumant en termes simples ses sentiments envers feu George C. Chadderton.

— Cette blonde, dit Meyer, je me demande si vous ne pourriez pas me la décrire un peu mieux.

— Sensationnelle, dit Bones.

— Quelle taille lui donneriez-vous ?

— Au moins un mètre soixante-quinze, dit Bones.

— Quel âge avait-elle ?

— J'aurais d'abord dit moins de trente ans, mais je pense qu'elle devait être plus vieille que ça. La trentaine, à mon avis.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Ça se voit au comportement de la nana, vous pigez ? Celle-là était plus âgée que ça. Peut-être trente ans, peut-être même un peu plus que ça. En pleine forme, vous voyez, toutes ces femmes de type californien pètent de santé, mec, c'est trompeur, une santé pareille, on pourrait croire qu'elles ont vingt ans alors qu'elles en ont cinquante.

— Mais cette femme avait l'air d'avoir au moins trente ans, c'est ça ?

— Non, elle se comportait comme ça.

— Je ne comprends pas, dit Meyer, dérouté. Est-ce qu'elle faisait trente ans, ou est-ce qu'elle...

— Mais comment voulez-vous que je sache quel âge elle faisait, mec ?

Meyer battit des paupières.

— Que voulez-vous dire ? dit-il.

— Elle portait un masque, dit Bones.

— Un masque ? dit Meyer en battant de nouveau des paupières. À un mariage ?

— Ah ! dit Bones. Ouais. (Il battit des paupières à son tour.) Peut-être que j'ai fait une confusion quelque part, hein ?

Au téléphone, ce soir-là, à huit heures et demie, Carella et Meyer convinrent que quelqu'un – Barragan ou Bones – avait fait une confusion quelque part, il n'y avait pas à tortiller. Meyer avait l'impression que c'était Bones qui avait mauvaise mémoire, et Carella soupçonnait que la blonde sensationnelle était peut-être bien le fruit de l'imagination du musicien, puisqu'elle était passée complètement inaperçue aux yeux de Vicente Manuel Barragan, qui semblait par ailleurs se souvenir en détail de tout ce qui s'était

passé sept ans plus tôt, y compris des bribes de dialogue comme la réflexion de Bones à propos de l'hôtel qui semblait engloutir toute la famille Chadderton. Il paraissait en outre curieux à Carella que la joueuse de tennis de Bones à Pasadena fût l'exacte réplique de la blonde qui avait reluqué Santo d'abord sur la piste de danse, où ils avaient dansé joue contre joue au rythme de l'orchestre de Harvey Cooper (étonnant aussi que Cooper fût chef d'orchestre dans la version de Barragan et le jeune marié dans celle de Bones), avant de s'éclipser dans la nuit, où ils avaient entrepris ensemble et respectivement (sinon respectueusement) d'exorciser la passion juvénile de celui-ci et la ménopause prochaine de celle-là, pour finir par disparaître pour toujours de la surface de la terre. Dans la version de Barragan, l'orchestre jouait à l'occasion d'un bal masqué, ce qui paraissait plus vraisemblable que le mariage dont Bones se souvenait, surtout que la blonde (si elle existait) s'était soudain mise à porter un masque une fois que Bones y avait réfléchi un peu plus. Barragan paraissait sûr que la réception était au profit des victimes de la sclérose en plaques ou de la dystrophie musculaire. Était-ce ce détail qui avait mis dans la tête de Bones que Harvey Cooper était non seulement le marié, mais encore quelqu'un qui venait de finir sa médecine ? Et était-ce la salle de la Voie lactée ou celle du Clair de lune ? Ou ni l'une ni l'autre ? Ou toutes les deux ?

— Je pense qu'il va falloir retravailler là-dessus demain matin, dit judicieusement Carella. Pendant ce temps, on m'attend à table.

— Qui ça, « on » ? demanda Meyer.

— Teddy. Et Bert et sa femme.

— Il y en a qui dînent dans les bons restaurants, dit Meyer, pendant que d'autres dînent dans une prison.

— On en reparle demain matin, dit Carella.

— Ouais, bonsoir, dit Meyer.

— Bonsoir, dit Carella.

Couché près de Teddy, cette nuit-là, la serrant contre lui dans le noir tandis que la pluie fouettait les vitres, Carella se rendit compte tout d'un coup que sa femme ne dormait pas ; intrigué, il s'assit et alluma la lampe de chevet.

— Teddy ? dit-il.

Elle ne pouvait pas voir ses lèvres, elle lui tournait le dos. Quand il lui toucha l'épaule, elle se retourna face à lui, et il eut la surprise de voir qu'elle avait des larmes plein les yeux.

— Hé ! dit-il, hé ! chérie... qu'est-ce qui... ?

Elle secoua la tête et se tourna de nouveau de l'autre côté, enfouissant sa tête dans l'oreiller pour se couper de lui : si elle ne pouvait pas le voir, elle ne pouvait pas l'entendre ; elle entendait avec les yeux, elle parlait avec les

maines et le visage. Elle sanglotait, la tête dans l'oreiller, il lui posa de nouveau la main sur l'épaule, doucement, et elle renifla puis se retourna vers lui.

— Tu veux parler ? demanda-t-il.

Elle hocha tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle secoua la tête.

— Est-ce que j'ai fait quelque chose ?

Elle secoua de nouveau la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle s'assit sur le lit, prit un mouchoir en papier dans la boîte, sur la table de chevet, se moucha et glissa le mouchoir sous son oreiller. Carella attendit. Les mains de Teddy se mirent enfin à parler. Il les regarda. Il connaissait ce langage, il l'avait bien appris au fil des ans, il pouvait à présent le parler sans hésitation avec ses propres mains. Tandis qu'elle lui parlait, les larmes se remirent à couler sur ses joues, puis ses mains ralentirent et s'immobilisèrent. Elle renifla de nouveau et ressortit le mouchoir froissé de sous son oreiller.

— Tu te trompes, dit Carella.

Elle secoua la tête.

— Je te dis que tu te trompes.

Elle secoua de nouveau la tête.

— Chérie, elle t'aime beaucoup.

Les mains de Teddy se remirent en mouvement. Cette fois, elles déversèrent un torrent de mots et de phrases, un discours si rapide qu'il fut obligé de lui demander de ralentir, et même alors continuèrent à une cadence presque trop rapide pour qu'il comprenne. Il lui prit les mains en disant :

— Allons, voyons, chérie. Si tu veux que je t'écoute.

Elle hocha la tête, renifla et se mit alors à lui parler plus lentement, de ses longs doigts agiles, les yeux brillants des larmes qui les emplissaient tandis qu'elle lui répétait qu'elle était sûre qu'Augusta Kling ne l'aimait pas, qu'Augusta avait dit et fait des choses, ce soir-là...

— Quelles choses ?

Les mains de Teddy se remirent en mouvement.

Le vin, dit-elle.

— Le vin ? Comment ça, le vin ?

Quand elle a porté un toast.

— Je ne me souviens d'aucun toast.

Elle a porté un toast.

— À quoi ?

À Bert et à toi.

— À l'affaire, tu veux dire. Au fait qu'on avait résolu l'affaire.

Non, à Bert et à toi.

— Chérie...

Elle m'a laissée de côté. Elle n'a bu qu'à Bert et à toi.

— Mais pourquoi aurait-elle fait une chose pareille ? C'est une des personnes les plus gentilles...

Teddy éclata de nouveau en sanglots.

Il la prit dans ses bras et la serra avec force contre lui. La pluie tambourinait sans discontinuer contre les carreaux.

— Chérie, dit-il, et elle le regarda, observant sa bouche, lisant les mots qui se formaient sur ses lèvres. Chérie, Augusta t'aime beaucoup. (Teddy secoua la tête.) Chérie, elle l'a dit. Est-ce que tu te souviens quand tu as raconté cette histoire à propos des enfants... quand April est tombée dans le lac, le jour du pique-nique de la P.B.A. et que Mark s'est jeté à l'eau pour la sauver alors qu'il n'y avait que soixante centimètres d'eau ? Tu te souviens que tu as raconté... ?

Teddy hocha la tête.

— Et ensuite tu es allée aux cabinets, tu te souviens ?

Elle hocha de nouveau la tête.

— Eh bien, une seconde après ton départ, Augusta nous a dit qu'elle te trouvait merveilleuse.

Teddy le regarda dans les yeux.

— C'est exactement ce qu'elle a dit. Elle a dit : « Mon Dieu, Teddy est merveilleuse. J'aimerais savoir raconter les histoires comme elle le fait. »

Les larmes se remirent à couler à flots.

— Mais pourquoi donc est-ce qu'elle ne t'aimerait pas, chérie ?

Teddy le regarda au fond des yeux. Ses mains se mirent en mouvement.

Parce que je suis sourde-muette, dit-elle.

— Tu es la femme la plus extraordinaire du monde, dit-il en l'embrassant et en la serrant de nouveau très fort.

Il sécha avec des baisers les larmes qu'elle avait sur les joues et dans les yeux, puis il lui redit combien il l'aimait, il lui dit ce qu'il lui avait dit, des années et des années plus tôt, le jour où, pour la douzième fois, il lui avait demandé de l'épouser, et où il avait fini par la convaincre qu'elle était de beaucoup supérieure à toute autre femme alors que, jusqu'à cet instant, elle s'était considérée comme un peu inférieure. Il le lui redit ; il ajouta :

— Mon Dieu, je t'aime, Teddy, je t'aime à en mourir, et ils firent l'amour comme lorsqu'ils étaient plus jeunes, bien plus jeunes.

Il savait qu'elle était dans l'île, il y avait plus d'une heure qu'il avait entendu la vedette arriver à quai, mais elle n'était pas encore venue le voir et il s'en inquiétait, se demandant s'il avait fait quelque chose pour lui déplaire. Elle avait quitté l'île peu après lui avoir donné à manger, le vendredi soir, et il n'avait rien eu depuis. La pendule murale (une nouvelle acquisition pour laquelle il avait dû la supplier) indiquait neuf heures et demie. Il n'avait pas eu de petit déjeuner ce jour-là, ni de déjeuner, et il commençait à se demander si elle n'allait pas oublier aussi le dîner. Il lui arrivait de maudire cette pendule. Avant la pendule, il avait été dans une incertitude qui pouvait presque s'apparenter à de la béatitude. Les minutes s'étiraient en heures qui devenaient des jours et des semaines et des mois. Puis des années. Quand il avait entendu la vedette s'en aller, la veille au soir, il avait regardé la pendule : huit heures et demie, ce qui voulait dire qu'elle avait atteint la côte à neuf heures, c'est le temps que prenait la traversée, une demi-heure. Mettons pas loin de deux heures pour arriver en ville, elle avait dû être à Isola un peu avant onze heures.

Il se demanda où elle allait, quand elle était en ville, il se demanda quelle vie elle menait en dehors de cette chambre et hors de cette île. Il ne l'avait vue en ville qu'une fois, le soir où ils s'étaient rencontrés, et c'était sept ans plus tôt – avant de lui accorder la pendule, elle l'avait autorisé à tenir un calendrier. Il avait essayé de compter les jours, mais comme la pièce n'avait pas de fenêtre, il ne savait jamais quand le soleil se levait ni quand il se couchait. La première année, il s'était trompé d'un mois. Il croyait que c'était Pâques. Dans ses estimations, en essayant de mesurer le temps sans pendule, en notant à vue de nez les jours sur son calendrier, il avait cru que c'était déjà Pâques. Elle avait ri en lui disant qu'on n'était que le 12 février, qu'il n'était là que depuis cinq mois, est-ce qu'il en avait déjà assez d'elle ?

La pièce – sa cage, comme il l'appelait – faisait à peu près quatre mètres de large sur six mètres de long, il l'avait mesurée en faisant des pas la première fois qu'elle l'y avait enfermé. À l'époque, il n'y avait qu'une semaine qu'il était sur l'île, et il lui avait dit qu'il voulait retourner à terre, et elle avait dit bien sûr, qu'elle voulait seulement passer un coup de fil, qu'elle n'en avait que pour une minute, pourquoi est-ce qu'il ne se servirait pas un verre pour se détendre un peu, elle n'en aurait que pour une minute. Il lui

faisait confiance, à l'époque ; ils venaient de passer une semaine à s'envoyer en l'air dans tous les coins de la maison : dans sa chambre à elle, par terre dans le salon, dans la cuisine, avec son cul nu sur la table et ses jambes passées autour de sa taille, dans la salle de jeu, et dans cette chambre-ci, qui avait été une chambre d'amis avant de devenir sa cage et qui (lui avait-elle dit) avait été le bureau d'un psychiatre avant qu'elle n'achète la maison. C'est ce qui expliquait les doubles portes.

C'étaient des portes solides, en chêne massif, l'une s'ouvrant vers l'intérieur, avec la poignée à gauche, l'autre s'ouvrant vers l'extérieur, avec la poignée à droite. Quand on était dans la chambre et qu'on ouvrait la première porte, on tombait nez à nez sur l'autre porte. C'était pour plus de discrétion. Quand la maison appartenait à ce psychiatre, celui-ci ne voulait pas qu'on puisse entendre les propos délirants des dingues qui le payaient soixante dollars de l'heure pour s'allonger sur le divan. D'épaisses doubles portes. Chacune équipée de charnières sans broches, il était impossible de soulever les portes pour les ôter de leurs charnières, puisqu'il n'y avait pas de broches apparentes. Une serrure sur chaque porte, intérieure comme extérieure. Aucune fenêtre percée dans les murs, car la pièce faisait partie d'un grand sous-sol rectangulaire en parpaings, avec la chaudière dans un angle, que le psychiatre avait fait murer avant de diviser l'espace restant en deux parties égales : la salle de jeu voisine, où Santo l'avait sautée sur le billard la première semaine, et cette pièce-ci, son antre, qui avait été le bureau du psychiatre, mais qui était devenue une chambre d'amis bien installée, avec une boiserie bibliothèque en face du lit, un canapé contre un mur, des tableaux aux murs et, bien entendu, le grand lit, ainsi qu'une salle de bains particulière avec un lavabo, un W.C. et une baignoire.

« Mais oui, lui avait-elle dit, détends-toi, sers-toi un verre. Il faut que je me débarrasse de ces coups de fil, et puis on saute dans le bateau et je te ramène à terre, d'accord, mon chou ? » Bien sûr, mon chou. Il s'était approché du bar de la bibliothèque, en face du lit, et s'était versé un whisky-soda avant de s'installer dans le canapé en écoutant la chaîne stéréo. Il y avait sept ans de cela et, même à l'époque, la collection de disques était vieille, la plupart des airs remontaient drôlement loin. Au cours des sept années écoulées, elle n'avait pas remplacé un seul disque ; il écoutait sempiternellement les mêmes trucs, des disques à présent usés et rayés, tout comme il était lui-même usé et rayé, sept ans, sept années dans cette chambre. Mais ce soir-là, il y avait bien longtemps, après qu'ils avaient passé une semaine ensemble dans cette île par un mois de septembre magnifique, une femme qui avait sa propre petite île à elle au large de Sand's Spit, mec, il était impressionné ! Elle ne se rassasiait pas de lui, elle prétendait avoir vingt-huit ans, mais il avait vu dans le salon une photographie d'elle le jour de la remise des diplômes, à l'université, or il y avait une date au dos, et il croyait savoir qu'on obtenait son diplôme universitaire à vingt-deux ans, non ? Bon, un peu plus jeune si on était vraiment doué, alors d'accord, accordons-lui le bénéfice du doute, disons

qu'elle avait obtenu ses diplômes à vingt ans, personne ne sortait de l'université avant vingt ans, ce qui, d'après la date au dos de la photographie, lui donnait au moins trente-deux ans et non pas l'âge qu'elle prétendait avoir, pas vingt-huit comme elle le prétendait. Ce qui lui donnait à présent trente-neuf ans, une vieille dame.

Où était son dîner, est-ce qu'elle allait le priver de dîner, ce soir, est-ce qu'elle allait le laisser jeûner comme elle l'avait fait pendant deux semaines, la fois où il avait failli s'échapper ? Il aurait réussi, d'ailleurs, s'il n'y avait pas eu le chien. Elle savait qu'il avait peur des chiens, il le lui avait dit, confidence sur l'oreiller au cours de leur première semaine ensemble, une truille bleue des chiens, vous voyez ce que je veux dire ? Quand j'avais huit ans, je me suis fait mordre par un chien sur le toit de l'immeuble. Une saleté de fox-terrier. Un type l'avait emmené sur le toit pour le sortir et ce sale cabot m'a sauté dessus et m'a arraché un morceau de jambe. J'ai dû me faire vacciner contre la rage, vous avez déjà été vacciné contre la rage ? Vachement douloureux. Depuis, j'ai la truille des chiens, quand un chien s'approche de moi, je pisse dans mon froc. C'est au moment où il était en train de franchir le mur qu'elle avait lâché le chien : un grand berger allemand qui s'était rué sur lui tous crocs dehors et l'avait fait tomber par terre, il avait roulé dans les hautes herbes, au bord de la mer, cramponné à la grosse tête du chien pour essayer de repousser ces crocs, le bruit de la mer et sa voix mêlée au fracas des vagues : « Non, Clarence, non ! », tu parles d'un nom pour un féroce berger allemand, Clarence ! Elle avait pris la laisse du chien dans une main et dit à Santo de rentrer bien sagement à la maison, et en voyant qu'il avait crochété la serrure des deux portes, elle l'avait enfermé dans la salle de bains pour la nuit, avec le chien juste derrière la porte. Toute la nuit, il avait entendu le chien gronder. Pour punir Santo d'avoir tenté de s'échapper, elle l'avait fait jeûner pendant quinze jours, et quand elle avait fini par lui apporter de quoi manger, il y avait quelque chose dans la nourriture : il était tombé dans les pommes. Il ne savait pas combien de temps il était resté dans les vapes, mais quand il avait repris connaissance, il y avait de nouvelles serrures, des serrures à pêne dormant, même un expert n'aurait pas pu les crocheter. Et à partir de ce moment-là, le chien était toujours resté de l'autre côté des doubles portes, assis dans le couloir.

Mais c'était plus tard, c'était... il avait perdu la notion du temps. La première fois qu'elle l'avait enfermé là-dedans, oui, il était en train d'écouter, oui, de vieux disques en sirotant un whisky, absorbé par la musique et songeant qu'il serait bientôt de retour en ville, qu'il aurait un nouvel engagement avec Géorgie et les copains, il sirotait en souriant puis, reprenant tout d'un coup conscience du temps, il avait consulté sa montre et s'était rendu compte qu'elle était partie depuis une bonne demi-heure. Ça, c'est bien les femmes, elles vont donner quelques coups de fil, et ça prend une éternité. Toujours souriant, il s'était levé du canapé, s'était approché de la porte et avait tourné la poignée comme il l'aurait fait en temps normal, sans se douter

de rien encore, pour se rendre compte que la porte était fermée à clé, elle l'avait enfermé. Il lui avait crié de venir lui ouvrir, mais, si elle l'avait entendu, elle n'était pas venue. Il doutait qu'elle l'eût entendu, de toute façon, à travers ces satanées doubles portes. Elle n'était revenue que le lendemain matin pour lui apporter son petit déjeuner sur un plateau. En entrant dans la pièce, elle avait une arme ; il ne savait pas si elle l'avait eue dans la maison depuis le début ou si elle avait pris la vedette pour aller l'acheter à terre. Il ne connaissait rien aux armes à feu, il n'aurait pas été foutu d'en reconnaître le calibre. Mais celle-là n'avait rien du petit joujou que les dames gardent dans leur sac. Elle ressemblait à un de ces flingues capables de vous emporter la tête. Quand elle lui avait dit de s'éloigner de la porte, il avait dit : « Hé ! allons, qu'est-ce qui se passe ? » Elle avait agité son arme en disant simplement : « Recule. » Puis elle avait posé le plateau par terre en ajoutant : « Voici ton repas, mange », avant de ressortir en fermant les deux portes à clé derrière elle.

Ç'avait été la première fois qu'elle avait mis quelque chose dans sa nourriture. Il avait bu le jus d'orange, mangé les cornflakes et bu le café, il ne savait pas ce qui était drogué de la nourriture ou de la boisson, mais quelque chose l'était car il s'était écroulé presque tout de suite, et quand il s'était réveillé (il ne savait pas combien d'heures plus tard), il était nu sur le lit, tous ses vêtements avaient disparu, sa montre-bracelet avait disparu, il avait les poignets liés derrière le dos et les pieds attachés ensemble par les chevilles. Il avait recommencé à l'appeler. Mais il ne savait toujours pas si elle pouvait l'entendre à travers ces doubles portes. Au cours de leur deuxième nuit ensemble, elle lui avait dit que le psychiatre avait mis des portes précisément pour ça, pour que personne ne puisse entendre ce qui se passait dans cette pièce. De toute façon, il commençait à comprendre qu'elle ne viendrait à lui que lorsqu'elle en aurait envie. Il était inutile de hurler et de vociférer, il était inutile de faire quoi que ce soit à part essayer de trouver un moyen de sortir.

Il savait à quoi ressemblait l'île ; elle la lui avait fait visiter au cours de la première semaine, quand il était encore un invité et non un prisonnier, il l'avait sautée dans le bateau et sur la plage, il l'avait sautée dans le petit bois de pins qui longeait le rivage sud, il l'avait sautée du matin au soir, jamais il n'avait rencontrée une femme comme elle, et il le lui avait dit. Mais, vous savez, la ville lui manquait, il voulait rentrer en ville... « Est-ce que tu en as assez de moi ? » avait-elle demandé. « Non, non, je veux seulement retrouver ces rues, vous savez, sentir le trottoir sous mes pieds, hein, chérie ? Je suis un petit gars de la ville, j'y suis né et j'y ai grandi, ma mère vient du Venezuela et mon père de Trinidad – je ne l'ai pas vu depuis que j'avais trois ans et qu'il est parti avec une fille qui était serveuse à Diamondback –, mais mon frère Géorgie et moi nous sommes américains pur sucre, parfaitement », avait-il dit en éclatant de rire. « Laisse-moi encore un jour », avait-elle dit.

Cette première semaine, elle lui avait dit que son papa lui avait acheté l'île pour ses seize ans, en cadeau d'anniversaire ; tu es la seule fille de seize ans

au monde qui ait une île rien qu'à elle, lui avait dit papa. Santo se représentait un gros plein de fric vêtu d'un pantalon de coutil blanc, d'un blazer croisé bleu marine et coiffé d'une casquette de yachtman. « Et voilà, ma chérie, voici une île pour toi toute seule »... tandis que, dans le monde entier, des gens fouillaient les poubelles pour trouver à manger. Quand elle s'était mariée, il lui avait fait construire une maison sur l'île, disant à sa fille qu'il lui fallait un petit nid où s'abriter de la fureur du monde, une petite retraite au bord de la mer à une demi-heure de la terre ferme, sauf que ce n'était pas si petit que ça : il y avait quatre chambres à coucher, sans compter la salle de jeu au sous-sol et la chambre d'amis qui était le bureau du...

C'était la première fois qu'il l'avait prise à mentir. C'était au cours de la première semaine ; il n'était pas encore son prisonnier, ils passaient encore leur temps à... vous savez, à le faire du matin au soir en se promettant un amour éternel. Il avait relevé le mensonge et lui avait dit : « Hé ! comment ça se fait, si votre papa vous a acheté cette île quand vous aviez seize ans et qu'il vous a fait bâtir cette maison quand vous vous êtes mariée à vingt et un ans... alors comment se fait-il que vous m'ayez dit que vous aviez acheté cette maison à un type qui était psychiatre et qui avait mis ces grosses doubles portes, en bas, pour que personne n'entende ses patients brailler qu'ils étaient Napoléon, comment ça se fait, hein ? »

Elle avait alors reconnu qu'elle n'avait pas acheté cette maison à un psychiatre, qu'elle avait en fait été mariée au psychiatre qui avait fait mettre des doubles portes en bas pour que ses patients se sentent libres de divulguer les secrets enfouis au plus profond de leur passé sans que personne les entende. Ça avait tout de même paru très louche à Santo, et il le lui avait dit. C'était le quatrième jour, croyait-il. C'était quand ils étaient encore en train de manger, de boire et de faire la fête. Le lendemain, elle avait fini par lui dire la vérité, ou du moins ce qu'il supposait être la vérité, bien qu'il n'en fût pas vraiment sûr. Ils se promenaient sur la plage. Il portait un vieux chandail qu'elle lui avait prêté en disant qu'il avait appartenu à son mari le psychiatre, qui n'était pas psychiatre du tout – ce que bien sûr il ne savait pas avant qu'elle lui eût dit la vérité. Il y avait des mouettes qui se disputaient un poisson échoué sur le rivage, provoquant un vacarme terrible, blanches et grises contre le ciel de septembre, leurs becs d'un jaune plus intense que l'or pâle du soleil qui les inondait. Et sa voix était très calme.

Elle lui avait dit qu'il était exact que son père avait acheté l'île pour la lui offrir quand elle avait seize ans, et elle lui dit qu'il était exact aussi qu'il avait fait construire la maison pour son mari et elle quand ils s'étaient mariés. « Quand j'avais vingt et un ans, avait-elle dit, et j'en ai maintenant vingt-huit », ce qui était encore un mensonge, mais il ne l'avait découvert qu'après avoir vu la date, en retournant la photographie de remise de diplôme, dans le salon. En tout cas, selon sa version du moment, son mari l'avait quittée au bout de six mois de mariage seulement, il était parti comme ça, du jour au lendemain, et elle avait eu ce qu'on pourrait appeler, eh bien, une dépression

nerveuse. Comme son père se refusait à la faire interner dans un hôpital, il s'était arrangé pour la faire soigner dans la maison, sur l'île, et c'est à ce moment qu'il avait fait mettre les doubles portes, avec une serrure chacune. Pour qu'elle ne puisse pas se faire de mal. Elle était devenue suicidaire, tu vois. Quand son mari l'avait quittée. Elle avait tenté de se donner la mort à plusieurs reprises. Les doubles portes bien fermées étaient là pour la protéger. Une infirmière était assise jour et nuit de l'autre côté. C'était quand elle n'avait que vingt et un ans et que son mari l'avait quittée.

En écoutant tout ça, Santo s'était dit : « Eh bien, je suis tombé sur une vraie foldingue, cette fois-ci », mais il avait exprimé sa sympathie pour tout ce qu'elle avait enduré, pauvre chérie, et quand il lui avait demandé comment ça allait à présent, elle avait répondu : « Ça ne se voit pas ? Je me sens merveilleusement bien ! » Il s'était dit que c'était vrai, elle avait l'air en pleine santé et elle avait le feu au cul, mais il avait connu à Diamondback une fille arriérée qui se faisait sauter par tous les types du quartier, ils l'emmenaient sur le toit de l'immeuble pour la sauter, et bien qu'elle ne touchât pas une bille quand il était question d'arithmétique ou d'orthographe, elle savait sans l'ombre d'un doute faire jouer un mec. C'était peut-être la même chose avec cette fille, ou plutôt cette femme : elle prétendait avoir vingt-huit ans, mais il savait qu'elle en avait trente-deux... peut-être qu'on aurait dû la garder enfermée, sauf aux moments où elle s'envoyait en l'air, chose qu'à l'écouter elle aurait faite du matin au soir jusqu'à Noël, sauf qu'il lui avait dit qu'il devait retourner à terre.

Il lui fallut trente secondes pour se rendre compte qu'il était prisonnier. Si elle ne lui avait pas raconté cette histoire de dépression nerveuse et de doubles portes fermées à clé, il se serait peut-être dit : « Eh bien, elle m'a enfermé là-dedans pour me faire marcher un peu, mais elle va revenir dans un petit moment vêtue en tout et pour tout d'un porte-jarretelles noir, de bas résille et de chaussures à hauts talons, et elle va simplement m'enduire de crème fouettée et me dévorer vivant en me demandant pardon de m'avoir fait une blague pareille, de me faire croire que j'étais prisonnier. » C'était ce qu'il aurait cru si, deux jours plus tôt, elle ne lui avait pas raconté qu'elle avait pété les plombs quand son mari l'avait quittée juste après leur mariage. Elle aurait certes pu avoir menti aussi sur ce point, mais il ne croyait pas qu'on mentait pour faire croire qu'on avait eu une dépression nerveuse. Non, la chambre dans laquelle il se trouvait – cette prison, cette cage – avait été sa prison à elle, sa cage avec une infirmière devant la porte, peut-être prête à lui passer une camisole de force ou à lui injecter quelque chose pour l'assommer, comment savoir ? Et maintenant, c'était lui qui était prisonnier et elle qui était à l'extérieur, en train de mettre de la drogue dans ses repas quand bon lui semblait, ou de venir passer la journée avec lui, ou de lui montrer cette grande brute de berger allemand le jour même où elle l'avait acheté, c'est-à-dire trois jours après l'avoir enfermé – c'était après qu'elle avait drogué sa nourriture pour la première fois, et il était étendu pieds et poings liés sur le lit. Les portes

s'étaient ouvertes, et elle était entrée avec le berger allemand, un monstre qui ressemblait à un grizzly tellement il était gros. Comme Santo avait reculé, elle avait souri, la garce, en découvrant ses dents blanches et régulières et en rejetant ses longs cheveux blonds en arrière. « N'aie pas peur, mon chou, avait-elle dit, Clarence est le plus gentil des êtres humains. » Clarence ! Clarence avait grondé du fond de la gorge comme les gentils êtres humains ne le font jamais, mec, il avait grondé en retroussant ses lèvres noires, ou Dieu sait comment ça s'appelle, cette peau noire autour de la bouche, pour découvrir des dents qui devaient bien faire quinze centimètres de long, toutes autant qu'elles étaient. L'être humain le plus gentil de la terre paraissait prêt à arracher une livre de chair à la cuisse de Santo ou bien à lui sauter à la gorge pour lui trancher la carotide. Et elle souriait. Elle souriait, la garce. « Clarence va rester sur l'île, désormais », avait-elle dit. Et plus tard, après qu'il eut tenté de s'échapper une première fois et que le chien lui avait bondi dessus, plus tard, elle lui avait dit que Clarence resterait désormais en faction devant sa porte, exactement comme l'infirmière qui était assise là du temps qu'elle était malade. « Si tu as besoin de quelque chose, avait-elle dit en souriant, tu n'as qu'à le demander à Clarence. » En souriant.

Au début, Santo avait cru pouvoir ne pas lui donner ce qu'elle attendait de lui. D'accord, ma salope, tu peux me garder prisonnier sur cette île de malheur avec une chiennerie de berger allemand qui rôde dans les parages, d'accord, tu sais ce que tu obtiendras de moi ? Tu n'auras pas ça, ma poule, voilà ce que tu auras, tu n'auras rien, zéro, du vent, que dalle, macache, et voilà ! Mais la première fois qu'elle était venue faire l'amour (sans doute quinze jours ou trois semaines après avoir acheté le chien), elle avait fermé à clé derrière elle, les deux portes, avant d'accrocher les clés au collier de Clarence en disant : « Assis, Clarence. » Et ce sale cabot s'était assis juste devant la porte et l'avait regardée s'approcher du lit. Elle portait une chemise de nuit bleu clair, sans rien dessous, il voyait son corps à travers le synthétique transparent, un corps superbe, c'est son corps qui l'avait attiré au départ, grande et mince, avec de longues jambes et une belle poitrine, elle était venue jusqu'au lit et s'était assise au bord en disant : « Tu ne veux pas faire l'amour, Santo ? » Mais il avait répondu qu'il ne voulait pas faire l'amour, qu'il ne ferait pas l'amour avec quelqu'un qui le retenait prisonnier, avec un sale cabot nommé Clarence prêt à le mordre, faites sortir ce chien, sortez vous-même, je ne veux pas faire l'amour avec une salope dans votre genre !

Mais... vous comprenez... ça faisait déjà près de trois semaines, trois semaines sans avoir touché une femme, trois semaines depuis le moment où ils avaient fait ça presque du matin au soir, et voilà qu'elle était là, à ramper sur le lit à côté de lui, à se tortiller pour ôter sa chemise de nuit, à le prendre dans ses mains, puis dans sa bouche, avant de s'écarter brusquement pour se renverser sur le dos en ouvrant grandes les jambes, comme elle l'avait fait l'autre soir dans la cuisine, et soudain il s'était retrouvé sur elle, ne se souciant plus d'être son prisonnier ou son esclave ni quoi que ce soit, la voulant

seulement, la voulant et se haïssant de la vouloir.

Il rêvait sans cesse de s'enfuir. Une fois, il avait subtilisé une fourchette sur son plateau (elle ne lui donnait jamais de couteau, la garce, elle lui apportait la nourriture déjà coupée), il avait gardé cette fourchette pour essayer de creuser un trou dans le mur de la salle de bains pour sortir de cette piaule de malheur en se débrouillant pour échapper au chien, mais la fourchette s'était cassée sur les blocs de ciment et par la suite, quand elle s'était aperçue qu'elle manquait, elle l'avait de nouveau puni ; quand il faisait quelque chose de mal, quelque chose qu'elle trouvait mal, il y avait toujours une punition. Une autre fois, il avait fait semblant d'être malade, il s'était enfoncé les doigts dans la gorge et avait vomi partout par terre ; il lui avait dit qu'il croyait avoir l'appendicite ou quelque chose comme ça, il s'était dit que s'il pouvait l'inciter à appeler un médecin... mais non, elle lui avait dit pas de médecin, elle l'avait forcé à nettoyer ses vomissures ; quand il avait protesté qu'il allait mourir, elle avait dit : « Non, tu ne vas pas mourir. » Il rêvait tout le temps de s'enfuir. Sortir de là, atteindre le bateau. Etre libre.

Il entendit la clé tourner dans la serrure de la porte intérieure. Il attendit. La porte s'ouvrit. Elle était là, la laisse de Clarence à la main. Elle sourit, fit entrer Clarence, ordonna : « Assis, Clarence », puis alla dans le couloir chercher le plateau de Santo. Elle le posa sur la table basse, devant le canapé, et (sans cesser de sourire) elle dit :

— Tu as faim, mon chou ?

Il ne lui répondit pas. Il s'assit tout de suite et se mit à manger.

— Est-ce que je t'ai manqué ? s'enquit-elle.

Il ne dit toujours rien. Il continua d'engloutir la nourriture. À l'autre bout de la chambre, Clarence, assis juste devant la porte, attendait.

— J'avais des affaires à régler en ville, dit-elle.

— Ça ne m'intéresse pas, dit-il.

— Je pensais que ça pourrait t'intéresser.

— Non.

Elle haussa les épaules, se dirigea vers la porte et reprit la laisse du chien.

— Je reviendrai tout à l'heure, dit-elle.

— Vous vous êtes déjà demandé ce qui se passerait si vous mouriez ? dit-il tout à coup en levant les yeux de son plateau. Je crèverais de faim ici, vous vous en rendez compte ?

— Oui, dit-elle. Mais ne t'en fais pas, mon chou, nous avons une longue vie devant nous.

Il ne dit rien.

— Qu'est-ce que je mets pour tout à l'heure ? demanda-t-elle.

— Je m'en fiche, dit-il.

— Qu'est-ce que tu préfères ? Je veux te faire plaisir, ce soir.

— Si vous voulez me faire plaisir, laissez-moi tranquille.

— Je n'y crois pas.

— Vous pouvez me croire, je ne mens pas.

— Est-ce que je mets la perruque noire ?

— Je vous ai dit que je m'en fiche.

— Finis de dîner, dit-elle. Je vais te faire une surprise, d'accord ? Je vais mettre quelque chose que tu n'as jamais vu.

— Si vous voulez me faire une surprise, revenez tout à l'heure me dire que je suis libre.

— Non, je ne peux pas faire ça.

— Pourquoi ?

— J'ai besoin de toi, Santo.

— Je veux m'en aller d'ici.

— Oui, je sais.

— Je deviens dingue, ici. Si vous me retenez ici plus longtemps, je vais devenir fou. Je vais mourir, vous comprenez ? Je vais crever, dans cette chambre.

— Tu ne mourras pas, dit-elle en souriant de nouveau. À moins que je ne veuille ta mort. Rappelle-toi de ça, Santo, s'il te plaît. (Elle regarda la pendule.) Je serai de retour dans une heure. Est-ce que tu seras prêt à me recevoir, dans une heure ?

— Non.

— Sois prêt, dit-elle.

— Je vous hais, dit-il à voix basse.

— Tu m'aimes, répondit-elle en souriant de nouveau. (Elle allait quitter la pièce, quand elle sembla se rappeler quelque chose. Elle se retourna pour le regarder en disant :) Ah ! à propos... C.J. ne viendra plus nous rendre visite.

Le lundi matin, le 18 septembre, pendant que Meyer était au téléphone avec la Fondation de recherche sur la dystrophie musculaire et avec la Société nationale de lutte contre la sclérose en plaques, dans l'espoir d'apprendre si l'une ou l'autre avait organisé un bal de charité début septembre, sept ans plus tôt, Carella reçut un appel d'un certain Henry Gombes, de la Balistique.

— C'est au sujet des balles trouvées sur les lieux du crime, dit-il.

— L'affaire Chadderton ? demanda Carella.

— Chadderton, Chadderton, dit Gombes en consultant manifestement la feuille de papier qu'il avait sous les yeux. Oui, Chadderton, à l'angle de Culver Avenue et de la 11^e Sud, le 15 septembre, c'est ça.

— C'est ça, dit Carella.

— J'enverrai le rapport plus tard, dit Gombes, mais en attendant, est-ce que vous voulez noter quelques éléments ?

— Accouchez, dit Carella.

— Pas de douilles trouvées sur place, ce qui indique que l'arme n'était pas un pistolet automatique. Par contre, on a retrouvé cinq balles, dont trois très déformées...

— Ça doit être les trois qui ont touché les victimes, dit Carella.

— Deux victimes, c'est ça ?

— Oui.

— Une est encore en vie, à ce qu'on m'a dit ?

— C'est ça.

— Est-ce qu'il a dit combien de coups il avait entendus ?

— Il ne s'en souvenait pas.

— Si je pose la question... le fait qu'on n'ait retrouvé que cinq balles sur les lieux ne veut pas forcément dire que l'arme n'avait que cinq coups.

— Quand le meurtrier a essayé d'achever le rescapé, elle était vide, dit Carella.

— C'est vrai ? Hmm ! Bon, en tout cas, toutes les balles retrouvées avaient un diamètre de 0,3585 pouce, ce qui veut dire que nous avons affaire à des cartouches Smith & Wesson de calibre .38. La rotation était de 183/4

pouces sur la droite et les rainures de 0,357, ce qui correspondrait aux marques qu'un revolver Smith & Wesson .38 aurait laissées sur la balle, et qui (en tenant compte des six rayures que nous avons trouvées), semblerait désigner avec une quasi-certitude un revolver Smith & Wesson calibre .38 tirant des cartouches Smith & Wesson calibre .38. Vous avez le Régulation Police modèle 33 qui tire des Smith & Wesson .38, et vous avez le Terrier modèle 32, qui tire lui aussi des Smith & Wesson .38, et ces deux armes sont à cinq coups. Maintenant, le Chief Spécial et le modèle Bodyguard, ainsi que le Centennial, tirent des S. & W. .38 spéciales, qui ont la même rotation et portent les mêmes marques que les .38 ordinaires, mais le .38 Spécial a un calibre différent du .38, et celui que nous avons – comme je vous l'ai dit – était de 0,3585, ce qui est le diamètre d'une balle .38 et non d'une balle .38 Spécial. Comme nos micromètres sont réglés sur un millième de pouce, je ne pense pas que nous ayons fait erreur sur le calibre de l'arme, c'est bien un .38, et en tenant compte de tous ces facteurs, je dirais un Smith & Wesson .38, le Régulation Police ou le Terrier, qui tirent tous les deux cinq coups. Le Régulation Police... qu'est-ce que vous avez, vous, Carella ?

— Le Spécial.

— Hmm, eh bien, le Régulation a un canon de dix centimètres. Le Terrier a un canon de cinq, et il est plus léger : dix-sept onces, contre dix-huit pour le Régulation. Est-ce que nous avons affaire à un homme ou à une femme, en l'occurrence ?

— On ne le sait pas encore.

— Ce n'est pas qu'une once fasse une grosse différence, mais la longueur du canon, oui. Plus facile à glisser dans un sac à main, vous voyez ?

— Oui, dit Carella.

— Alors voilà, dit Gombes. Un revolver Smith & Wesson calibre .38, soit le Régulation Police modèle 33, soit le Terrier modèle 32. J'espère que je vous aurai été utile, dit-il avant de raccrocher.

Meyer était toujours au téléphone. Carella prit le couloir pour aller au secrétariat et dire à Miscolo d'appeler les Transmissions afin qu'elles diffusent un appel général à tous les postes de police requérant tout renseignement concernant un revolver .38 Smith & Wesson, Régulation Police modèle 33 ou Terrier modèle 32, qui avait servi lors d'un meurtre dans la nuit du 15 septembre. Miscolo promit d'appeler les Transmissions dès que son café aurait fini de passer. Carella retourna dans le bureau, où Meyer raccrochait juste.

— Alors ? s'enquit-il.

— Ce n'était pas la dystrophie musculaire et ce n'était pas non plus la sclérose en plaques, dit Meyer. C'était peut-être bien un mariage, après tout. Peut-être que le marié était bien un certain Dr Harvey Cooper et peut-être...

— Essayons le syndicat des musiciens, dit Carella. Demande-leur s'ils ont

un Harvey Cooper parmi leurs membres. Si c'est le cas...

— Ouais, mais est-ce que leurs dossiers remontent à sept ans ?

— Ça vaut le coup d'essayer. Si tu trouves quelque chose, occupe-t'en. Je voudrais commencer à aller voir certaines personnes qui figuraient dans l'agenda de Chadderton.

— Tu as combien de noms ?

— Une dizaine. Attends voir, dit Carella en se mettant à compter les noms qu'il avait inscrits dans son calepin. Huit que Chloé Chadderton a pu identifier, deux qu'elle ne connaissait pas et deux paires d'initiales : C.J. et C.C.

— Est-ce que tu en as déjà appelé certains ?

— J'allais le faire.

— Tu veux qu'on se partage la liste ?

— Occupe-toi d'abord du syndicat des musiciens.

Cynthia Rogers Hargrove portait une robe de chambre ouatinée sur ce qui ressemblait à une chemise de nuit à l'ancienne avec une collerette de dentelle. Elle avait un collier de perles autour du cou. Mrs Hargrove avait soixante-seize ans, mais paraissait sans âge. Elle était assise en face de Meyer Meyer à une table recouverte de damas, dans la salle à manger de son appartement de Hall Avenue, et la pluie tambourinait sur les vitres des fenêtres orientées à l'est, qui auraient pu laisser entrer des flots de soleil. Mrs Hargrove avait le genre de voix que Meyer n'attribuait qu'aux très grosses fortunes – il n'y a pas qu'en Grande-Bretagne que la façon de parler des gens trahit leur classe sociale. Mrs Hargrove, c'était Vassar, Rosemary Hall et les meilleures écoles privées de la ville. Mrs Hargrove, c'était un sloop racé sortant toutes voiles dehors de Newport. Mrs Hargrove, c'était le thé à cinq heures à Palm Beach. Mrs Hargrove, c'était le petit déjeuner à dix heures le lundi matin, alors que presque tout le monde dans cette ville était debout depuis sept heures et avait pris son premier repas de la journée vers huit heures. Sur cette terre de liberté, dans ce pays où tous les hommes étaient nés égaux, Mrs Hargrove n'en accreditait pas moins le proverbe humoristique selon lequel certains étaient nés plus égaux que d'autres. Meyer se sentait quelque peu intimidé en sa présence. Peut-être parce qu'il n'avait jamais mangé de muffins anglais avec de la véritable confiture de groseille écossaise. En mordant dedans, il se disait qu'on devait l'entendre croustiller d'un bout à l'autre de la ville et jusque dans les couloirs du 87^e District. Il se hâta de boire une gorgée de café dans l'espoir d'étouffer ces bruits de mastication.

— Nous l'avons baptisé le bal Blondie, dit Mrs Hargrove.

Meyer la regarda avec des yeux ronds avant de dire :

— Le bal Blondie ?

— Oui. Est-ce que vous connaissez ces personnages de bande dessinée ? Blondie et Dagwood ? Est-ce que vous les connaissez ?

— Oui, en effet, dit Meyer.

— C'était le thème choisi. Cette bande dessinée. Encore un peu de café ? demanda-t-elle en prenant la cafetière en argent posée juste à droite de sa tasse. Comment êtes-vous arrivé jusqu'à moi ? demanda-t-elle en remplissant les tasses.

— J'ai appelé l'A.F.M., dit Meyer, et ils m'ont...

— L'A.F.M. ?

— L'American Fédération of Musicians, le syndicat des musiciens.

— Oui, bien entendu, dit M^{rs} Hargrove.

— Oui, dit Meyer, et je leur ai demandé de rechercher dans leurs dossiers... J'ai appris que le chef doit déposer les contrats auprès du syndicat, le chef d'orchestre...

— Ah ! oui, je vois, dit M^{rs} Hargrove.

— Oui, dit Meyer, et je leur ai demandé de faire une recherche sur un musicien du nom de Harvey Cooper...

— Ah ! oui.

— Ce nom vous dit quelque chose ?

— Oui, c'est lui que j'avais engagé.

— Oui, dit Meyer, c'était il y a sept ans, le 11 septembre, pour être précis ; c'est le syndicat qui m'a fourni ces renseignements. Ils m'ont aussi donné votre nom et votre adresse, qui figuraient sur le contrat que vous avez signé.

— Oui, au fond, c'est tout simple.

— Il nous a fallu un peu de temps pour en arriver là, dit Meyer. Avant, nous recherchions un bal organisé par la Fondation de recherche sur la dystrophie musculaire ou bien par la Société nationale de lutte contre la sclérose...

— Oh ! non, ce n'était rien de si grandiose, dit M^{rs} Hargrove. Prenez un autre muffin, inspecteur. Sans cela, ils seront perdus.

— Mais c'était bien un bal de charité, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais ce qu'on pourrait appeler une œuvre privée, sans rapport avec des associations d'envergure nationale, comprenez-vous ?

— De quelle œuvre s'agissait-il ?

— Nous voulions constituer un fonds pour l'octroi de bourses d'étude au lycée du quartier. Pour que les jeunes gens méritants puissent entrer à l'université. Comme vous le savez sans doute, la plupart des habitants de ce quartier orientent leurs enfants vers l'enseignement professionnel quand ils en ont l'âge. Mais notre lycée est en réalité d'un bon niveau, et nous estimions

que les jeunes lycéens devaient avoir des chances égales à celles dont des jeunes gens plus privilégiés bénéficiaient.

— Je vois, dit Meyer. Ce bal avait donc pour but de recueillir de l'argent pour l'attribution de bourses ?

— Oui.

— Combien espériez-vous collecter ?

— Le coût des études et de l'entretien pour quatre années, pour un étudiant dans un établissement d'études supérieures de niveau convenable, était estimé à environ vingt mille dollars. Nous espérions une collecte suffisante pour envoyer trois étudiants à l'université pour un cycle complet de quatre ans.

— Vous espériez donc collecter soixante mille dollars ?

— Oui.

— Et combien avez-vous collecté, en réalité ?

— Vingt mille dollars de plus. Le bal a été couronné de succès. Je suppose que le thème Blondie y était pour beaucoup.

— Qu'entendez-vous exactement par le thème Blondie ?

— Eh bien, c'était un bal costumé, voyez-vous. Toutes les dames devaient se déguiser en Blondie et tous les messieurs en Dagwood. Evidemment, certains sont venus avec leur chien, qu'ils appelaient Daisy, comme le chien de la bande dessinée. J'ai fait ce que je pouvais pour les en dissuader, j'ai mis noir sur blanc sur les invitations que les animaux n'étaient pas souhaités, dans l'espoir, bien entendu, que les gens comprendraient que nous ne voulions pas avoir des Daisy à foison. Mais cela a échappé à certains, bien que je l'aie formulé clairement. Nous avons eu trois cent vingt Blondie, le même nombre de Dagwood et au moins une douzaine de Daisy.

— Vous voulez dire des chiens qui couraient partout ?

— Oui. Enfin, non, pas exactement. Nous avions prévu une telle éventualité, voyez-vous. Nous nous étions entendus avec une entreprise qui fournit des promeneurs de chiens...

— Des promeneurs de chiens ?

— Oui. Ce sont d'ordinaire des étudiants qui emmènent les chiens faire leurs promenades hygiéniques, mais pendant la journée, par exemple pour des ménages dont les deux époux travaillent, ou bien le soir, pour des gens tout simplement désireux d'éviter la corvée de promener un animal – désir que je trouve très compréhensible, d'ailleurs. J'ai horreur des chiens, pas vous ?

— Eh bien, je ne dirais pas que je...

— Une sainte horreur, dit M^{rs} Hargrove. J'ai horreur de tous les animaux, notez-le bien. Que des gens veuillent des animaux familiers dépasse mon entendement. Répugnants, tous autant qu'ils sont. En tous les cas, nous avons sous la main cette équipe de promeneurs de chiens chevronnés à qui refiler, si

je puis dire, toutes ces bestioles indésirables dès leur arrivée. Deux de leurs propriétaires seulement y ont fait objection. L'un d'eux avait un teckel qui était censé incarner Daisy, vous imaginez la chose, et l'autre un pékinois. Nous les avons mis dans des vestiaires séparés – les chiens, pas les propriétaires –, ce qui a réglé la question. Mais vraiment, pouvez-vous imaginer quelle pagaille ç'aurait été si tout le monde avait eu le droit d'amener son chien ? Dès qu'il s'agit d'animaux, certaines personnes perdent le sens commun. Alors pas question. De sales bêtes, tous autant qu'ils sont.

— Quand vous dites que vous avez eu trois cent vingt Blondie...

— Oui, c'est le nombre d'invitations que nous avons vendues. Deux cent cinquante dollars par couple. Trois cent vingt femmes déguisées en Blondie et trois cent vingt messieurs avec les cheveux hérissés sur le devant, comme ceux de Dagwood – le pauvre homme a un épi sur le front –, et un nœud papillon. Blondie et Dagwood.

— Quelle était la raison de ce thème, madame ?

— La raison ? Oh ! ce n'était qu'une occasion de s'amuser, inspecteur. Mais cela nous a rapporté quatre-vingt mille dollars d'entrées, ce qui n'était pas mal. Et la Cadillac que nous avons donnée comme prix de la meilleure imitation était offerte par le concessionnaire du quartier.

— Il y avait une sorte de concours du meilleur déguisement ?

— Eh bien, ce n'était pas seulement une question de costume. Après tout, dans la bande dessinée, Dagwood et Blondie n'ont pas de vêtements particuliers. Je pense même que c'est la simplicité même du thème qui en a fait le succès, ne croyez-vous pas ? Après tout, les femmes pouvaient s'habiller à leur guise, du moment qu'elles étaient blondes. Et les hommes n'avaient besoin que d'un nœud papillon et d'un peu de pommade dans les cheveux. Mais c'est pour l'impression d'ensemble que le prix a été attribué. La façon dont un couple marchait et se comportait, l'imitation, l'incarnation de Blondie et de Dagwood. Ils étaient tous masqués, vous comprenez...

— Masqués, oui.

— Oui. Il n'était donc aucunement question de favoritisme de la part des juges. Ils ne pouvaient juger que par... oh ! une impression fugitive. Si un couple donnait vie aux personnages de la bande dessinée qu'il incarnait.

— Je vois. Donc, si je comprends bien, toutes les femmes portaient une perruque blonde.

— Eh bien, non, pas toutes.

— Vous avez dit...

— Oui, mais certaines étaient de vraies blondes.

— Ah ! oui, bien sûr.

— Ou, à défaut d'être de vraies blondes, elles pouvaient avoir eu recours à l'assistance de leur coiffeur. Celles-là, bien entendu, n'avaient pas besoin de

perruque.

— Bien entendu.

— Mais vous avez raison de supposer que l'impression d'ensemble était une salle de bal pleine de trois cent vingt blondes, oui.

— Oui, dit Meyer.

— Oui.

— Toutes masquées, dit Meyer.

— Oui. C'est ce qui donnait l'élément comique, je crois, pas vous ? Est-ce que vous vous représentez une salle pleine de femmes blondes masquées ? Est-ce que ça ne vous paraît pas très amusant ?

— Si, acquiesça Meyer, en effet. Madame, le syndicat des musiciens m'a dit que la soirée avait eu lieu à l'hôtel *Palomar*...

— C'est ça, dans le centre, juste en face du théâtre Palomar.

— Dans quelle salle de bal, madame, vous en rappelez-vous ?

— Oui, la Voie lactée.

— Est-ce que c'est une grande salle ?

— Moins vaste que leur grande salle de bal, mais nous ne voulions pas que les gens se sentent perdus dans une salle gigantesque. Nous étions enthousiasmés, voyez-vous, par l'idée de toutes ces blondes masquées et de tous ces messieurs masqués à nœud papillon dansant joue contre joue et épaule contre épaule dans une salle plus intime. C'est pourquoi nous avons choisi la salle de la Voie lactée. C'est ce qui faisait le charme de la soirée, voyez-vous, tout était là.

— Avez-vous eu l'occasion de parler à certains des musiciens ce soir-là, madame ?

— À M^r Cooper seulement. C'est M^r Cooper qui a tout organisé pour moi ; c'est avec M^r Cooper que j'avais passé contrat, il fournissait les deux orchestres. De bonnes formations, d'ailleurs. Le second orchestre jouait une musique de style latino-américain, est-ce que vous connaissez ? demanda-t-elle, levant les deux mains et claquant des doigts.

— Mais en dehors de M^r Cooper, vous n'avez parlé à aucun des musiciens de l'un ou l'autre orchestre ?

— Non, inspecteur.

— Le nom de George Chadderton ne vous dit donc rien ?

— Strictement rien.

— Ni Santo Chadderton ?

— Rien, dit M^{rs} Hargrove.

Sur le chemin du retour, Meyer garda à l'esprit une expression de

M^{rs} Hargrove : « des Daisy à foison ». En traduisant le premier mot de cette expression, on obtenait « des pâquerettes à foison[4] », ce qui (semblait-il à Meyer) était un excellent titre pour un roman. Ces derniers temps, il avait remarqué que beaucoup de mauvais romans avaient de très bons titres, et il commençait à soupçonner qu'un bon titre suffisait à faire vendre un livre médiocre. Il imaginait le titre *Des pâquerettes à foison* ornant la jaquette d'un livre. Il l'imaginait, dans un style peut-être moins raffiné, sur la couverture d'un livre de poche : DES PAQUERETTES A FOISON. Il l'imaginait en lettres lumineuses à l'entrée d'un cinéma, DES PAQUERETTES A FOISON. Ce sacré titre lui plaisait vraiment.

De retour au bureau des inspecteurs, Meyer raconta en détail à Carella son entrevue avec M^{rs} Hargrove, et Carella lui fit un compte rendu des visites qu'il avait faites à deux des personnes de la liste, Buster Greerson et Lester Hanley, qui n'avaient eu l'un comme l'autre que des relations professionnelles, et assez superficielles, avec Chadderton. L'un d'eux avait exprimé sa surprise d'apprendre sa mort ; l'autre avait lu la nouvelle dans les journaux. Carella et Meyer tombèrent d'accord qu'il était bien dommage qu'il y ait eu tant d'invitées blondes (naturelles, décolorées ou perruquées), sept ans plus tôt, étant donné que tout ce qu'ils savaient sur la femme avec qui Santo avait passé une bonne partie de la soirée était qu'elle était grande, blonde, élancée, de type californien. C'était la première fois que le mot « élancée » faisait son apparition ; ce fut Meyer qui employa cet adjectif, peut-être parce que, depuis qu'il avait quitté M^{rs} Hargrove, il avait adopté un langage littéraire.

— Elle m'a donné la liste de tous les invités, dit-il, et je...

— Le bal Blondie, dit Carella en secouant la tête.

— Ouais, le bal Blondie. Pas ceux qui ont acheté leur place à l'entrée, mais tous les autres. Je pensais que je pourrais demander au *Palomar* si une des femmes sur la liste des invités aurait pris, ce soir-là, une chambre à l'hôtel.

— Tu peux toujours demander, dit Carella, mais je crains que ce ne soit une perte de temps. Nous avons déjà des blondes à revendre...

— Sans parler de pâquerettes à foison, dit Meyer.

— Et nous ne savons même pas lesquelles étaient de vraies blondes. Alors, même si l'une des invitées a en effet pris une chambre avec Santo, comment le registre rapportera-t-il ce fait ? Tout ce que nous saurons, c'est qu'une personne qui assistait au bal a passé la nuit à l'hôtel. Mais ce que nous ne saurons pas...

C'est à ce moment-là que le téléphone sonna.

C'était l'inspecteur Alex Leopold, de Centre Sud, qui appelait pour dire qu'il avait entendu leur appel à propos du .38 suspect et qu'il pensait qu'il y avait peut-être un rapport entre leur affaire et celle dont il s'occupait : une

prostituée abattue sur la voie publique, tard dans la nuit du vendredi, avec une arme qui, d'après la Balistique, était un .38 Smith & Wesson.

Alex Leopold était un petit homme dyspepsique (petit pour un inspecteur de police : il mesurait en fait un mètre soixante-dix-huit) qui commença par dire à Carella et Meyer qu'il regrettait d'avoir quitté le 11^e District de Calm's Point. Dans le 11^e les prostituées ne se faisaient pas assassiner le samedi soir. Dans le 11^e District qui englobait le très convenable Calm's Point Heights (C.P.H., comme l'appelaient avec affection tous les agents assez chanceux pour avoir ce quartier pour territoire), le pire crime enregistré depuis des lustres avait dû être le cambriolage de l'appartement d'un romancier célèbre ou l'enlèvement d'un toutou de luxe dans la maison de ville d'un artiste des environs dont l'adresse à C.P.H. était un simple *pied-à-terre*. Les pittoresques rues pavées de C.P.H. étaient éclairées par des réverbères à gaz. Dans les pittoresques rues pavées de C.P.H., il n'y avait pas de prostituées ; quand il était au 11^e, Alex Leopold aurait été vivement surpris d'en trouver une morte sur le pas de sa porte.

La prostituée trouvée morte le vendredi soir précédent (en fait, plutôt le samedi matin à quatre heures douze du matin, mais comme il faisait sombre, et comme il faisait nuit, bien que le rapport fût daté du 16 septembre, Leopold considérait que c'était le 15 septembre) n'avait pas été trouvée sur le pas de sa porte, mais trop près tout de même pour sa tranquillité, le poste de police de Centre Sud se trouvant au coin de Jefferson Avenue et de Purdy Avenue, à trois blocs de l'endroit où Clara Jean Hawkins avait été abandonnée en sang sur le trottoir, avec un trou béant dans le thorax qui plongeait jusqu'au cœur, un autre trou dans le larynx et encore un dans le visage, juste à droite du nez. Leopold avait reçu l'appel à quatre heures quinze, trois minutes après qu'un citoyen avait appelé le numéro d'urgence, le 911 ? pour signaler la présence d'un blessé sur le trottoir. Le temps qu'il se rende sur les lieux, Forbes et Phelps, de la Criminelle, étaient déjà là, debout sous la pluie, en train de râler. Pendant toutes les années où Leopold avait travaillé au 11^e, il ne s'était jamais occupé d'un homicide. Il y avait travaillé vingt-deux ans. Il avait commis l'erreur de le dire à Phelps ou à Forbes (il était incapable de reconnaître qui était qui et ne s'en souciait pas), qui l'avaient aussitôt catalogué comme une mauviette sortie d'un district où l'on pète dans la soie, ce qui n'était pas loin de la vérité mais lui avait chauffé les oreilles, un vendredi soir ou un samedi matin pluvieux, à quatre heures et quart, avec une fille noire pleine de trous, étendue raide morte sur le trottoir.

La seule pièce d'identité trouvée dans son sac à main était une carte de sécurité sociale à son nom : Clara Jean Hawkins. Pas de permis de conduire, pas de carte de crédit, pas de facture de gaz, d'électricité ni de téléphone, rien que cette carte de sécurité sociale. Sur le moment, Forbes ou Phelps, ou peut-être les deux, avait suggéré que cette fille était peut-être une prostituée (étant

donné qu'il était quatre heures du matin et tout ça), mais Leopold avait écarté cette idée, tant il était habitué au taux de criminalité vertigineux du 11^e. Il avait fait scrupuleusement ce qu'il y avait à faire avant de rentrer au bureau consulter les annuaires du téléphone de la ville. Il y avait quatre-vingt-sept Hawkins rien que dans le seul annuaire d'Isola. Bien décidé à les appeler du premier au dernier (il était alors cinq heures dix du matin, heure à laquelle la plupart des honnêtes gens sont endormis), il s'était mis à composer les numéros et avait vu ses efforts récompensés à cinq heures vingt-sept, lorsqu'une femme ensommeillée du nom de Dorothy Hawkins lui avait répondu que oui, elle connaissait Clara Jean Hawkins, Clara Jean était sa fille.

À présent, à midi et quart, cinquante-cinq heures environ après que Leopold eut découvert la mère de cette fille, il faisait son rapport à Carella et Meyer.

— Il se trouve qu'elle ne vivait plus à la maison depuis quelques mois, dit-il. Sa mère dit qu'elle se prostituait, qu'elle vivait chez un souteneur, un certain Joey Peace. Je n'ai jamais entendu parler de lui, mais je viens du 11^e.

— Je n'en ai jamais entendu parler non plus, dit Meyer.

— Vous voyez, dit Leopold en hochant la tête avec philosophie.

— Est-ce que vous avez essayé de savoir s'il était fiché à l'Identité judiciaire ? demanda Carella.

— Pas de casier. Pas sous le nom de Peace, en tout cas. Ça doit être un faux nom, vous ne croyez pas ? Joey Peace ? Ça ne peut pas être son vrai nom.

— Est-ce que vous avez regardé dans l'annuaire ? demanda Carella.

— Ouais, pas de Peace. La mère de la victime ne sait pas qui c'est, elle a seulement entendu sa fille citer ce nom. Elle ne sait pas non plus qui sont les autres filles, les trois autres qui sont censées partager l'appartement avec sa fille et ce fameux Peace. Alors par où chercher ? J'ai une identification formelle de la fille et je sais comment elle gagnait sa vie – d'après sa mère, du moins. Mais c'est tout ce que j'ai pour l'instant, et c'est sans doute tout ce que j'aurai, à moins que votre affaire ne jette un peu de lumière sur la mienne.

— Il y a plusieurs choses qu'on devrait commencer par vérifier, dit Carella.

— Quoi, par exemple ? demanda Leopold.

— Eh bien, dit Carella, je pense qu'on devrait faire le tour de tous les hôtels de passe de Centre Sud pour voir si quelqu'un reconnaît le nom de la fille ou sa photo, pour voir si on peut retrouver la trace de son maquereau comme ça. En temps normal, nous n'obtiendrions pas la moindre coopération. Mais comme il s'agit d'un meurtre, ils seront peut-être plus loquaces. Ensuite, je pense que nous devrions vérifier les salons de massage. Mêmes questions : connaissez-vous une certaine Clara Jean Hawkins, connaissez-vous un certain Joey Peace ? On leur dit tout de suite que la fille est morte et que nous

recherchons son meurtrier, on laisse entendre qu'il pourrait s'agir d'un client détraqué sexuel, on leur flanque un peu la trouille. Après ça, ça ne ferait pas de mal de tailler une bavette avec les maquereaux connus de Centre Sud, je suis sûr qu'il y a un dossier sur eux dans vos bureaux – en fait, je suis surpris que vous n'ayez pas au moins une petite fiche sur ce Joey Peace. En tout cas, il faut trouver tous ceux du quartier et aller leur causer, mais pas de menaces, rien de ce genre, une simple conversation amicale, tout ce que nous voulons savoir, c'est qui est Clara Jean Hawkins et qui est ce Joey Peace. Ça pourrait payer, qui sait ? Alors, d'accord ? D'abord les hôtels et les salons de massage, puis les maquereaux eux-mêmes. En attendant, on va lancer un appel à propos de Joey Peace, simple demande de renseignements à tous les postes de police. Il y en a peut-être un qui a quelque chose sur lui dans un fond de tiroir. Je suis content que vous ayez appelé, Leopold. Nous étions presque dans une impasse.

— Ouais, dit Leopold.

Il avait l'air ahuri. Il n'était pas sûr, lui, d'être aussi content d'avoir appelé.

Ce que les flics aiment par-dessus tout, c'est la continuité, même s'il faut deux cadavres pour y parvenir. Avant qu'Alex Leopold ait montré son visage déconcerté, Carella et Meyer cherchaient déjà un rapport entre feu George Chadderton et Santo, son frère introuvable. Maintenant, grâce à quelques balles Smith & Wesson de calibre .38, ils cherchaient un rapport entre un défunt chanteur de calypso et une prostituée défunte, noirs l'un et l'autre, l'un et l'autre de Diamondback, peut-être tués l'un et l'autre par la même arme. Maintenant qu'on avait établi un premier lien, Carella demanda à la Balistique de comparer les balles qui avaient fait passer Clara Jean Hawkins et George Chadderton de vie à trépas pour essayer de trancher si oui ou non c'était la même arme qui avait servi pour les deux meurtres. Il demanda que les tests comparatifs soient faits d'urgence, et Gombes promit de le rappeler avant quatre heures de l'après-midi, disant qu'en temps ordinaire, il aurait expédié ce travail plus tôt, mais qu'ils venaient de faire ce qui ressemblait à une découverte à propos d'une affaire de canardeur qui faisait enrager le 36^e depuis des mois, et qu'il devait commencer par là. Il rappela à cinq heures moins dix. Il rappela pour dire que c'était la même arme, selon toute probabilité un Smith & Wesson .38, soit le Régulation Police, soit le Terrier, qui avait sans doute possible servi pour les deux meurtres. Il demanda à Carella s'il pouvait maintenant faire autre chose pour lui. Carella lui dit non, le remercia, raccrocha et resta un moment les yeux rivés sur le téléphone.

À ce moment-là, il avait déjà passé la majeure partie de l'après-midi avec Leopold et Meyer, à faire toutes les démarches qu'il avait suggérées. Ensemble, ils avaient visité tous les hôtels de passe et les salons de massage de Centre Sud, ils s'étaient adressés à tous les maquereaux inscrits sur la liste noire du poste de police, mais sans retrouver la trace de Joey Peace. Carella reprit en soupirant le téléphone pour appeler d'abord Danny le Boiteux, puis Fats Donner, deux précieux indicateurs de police, pour leur demander s'ils connaissaient une prostituée du nom de Clara Jean Hawkins ou un maquereau du nom de Joey Peace. Fats Donner, qui s'intéressait plus aux questions sexuelles que Danny le Boiteux, se mit à rire en entendant le nom du souteneur, et demanda si ça n'était pas plutôt Joey Passe, ce qui serait à son avis un nom particulièrement bien adapté pour un maquereau. Il n'avait néanmoins jamais entendu parler d'un heureux rentier affublé d'un tel

surnom. Danny le Boiteux non plus. Les deux hommes lui promirent de laisser traîner leurs oreilles, mais tous deux exprimèrent des doutes quant au résultat. « Il arrive souvent, lui avait dit Fats de son ton le plus grasement onctueux et pleurnichard, qu'un maquereau se serve d'un surnom connu des seules filles de son écurie. C'est pour se protéger des autres maquereaux, sans parler des flics. » Carella le remercia de ce précieux éclairage sur le plus vieux métier du monde et raccrocha.

Il se sentait nerveux et irritable. D'après l'agenda de George Chadderton, le chanteur avait rencontré Clara Jean Hawkins quatre fois en tout avant leur mort à tous les deux, et il avait prévu un autre rendez-vous avec elle le lendemain des meurtres. Les deux premières mentions, dans l'agenda, la désignaient sous le nom de « Hawkins », et les trois autres « C.J. ». Il était possible que, vu la profession de la dame, ces appellations asexuées aient eu pour but de détourner les soupçons de Chloé Chadderton. Mais si le chanteur avait eu recours aux services professionnels de cette fille, pourquoi aurait-il pris le risque de noter les rendez-vous qu'il avait avec elle ? Si leurs relations avaient été purement sexuelles, est-ce qu'il les aurait consignées par écrit, bon sang ? La mine renfrognée, Carella s'approcha du bureau où Meyer tapait à la machine le rapport de sa visite à M^{rs} Hargrove.

— Je crois qu'il est temps que nous ayons une réunion à propos de cette foutue affaire, dit-il.

Il était temps, en effet, de faire travailler ses petites cellules grises, temps d'appliquer la méthode déductive, temps de mettre en branle les rouages du raisonnement, temps de regarder dans la boule de cristal et de résoudre tout ça. Ils se rassemblèrent alors, rituel policier aussi vieux que le monde, dans l'espoir de démêler la pelote – en jetant pêle-mêle des idées et des hypothèses, en démolissant certaines théories pour en développer de nouvelles. Les hommes qui prirent part à ce petit jeu furent Carella et Meyer, inspecteurs officiellement chargés de l'affaire Chadderton ; le lieutenant Peter Byrnes, qui, en tant que commandant de la brigade, avait le droit de savoir ce que ses hommes fabriquaient ; l'inspecteur Cotton Hawes, dont l'éducation puritaine parvenait le plus souvent à ramener à une solide réalité toute théorie qui s'écartait vraiment trop du nord magnétique ; et l'inspecteur Bert Kling, dont le charme juvénile masquait un esprit aussi innocent que des fesses de bébé.

— Il doit être nouveau sur la place, dit Meyer.

— Pas encore d'arrestation, dit Carella.

— Ce qui explique qu'il n'y ait rien sur lui à l'Identité judiciaire, dit Kling.

— Ni sur les listes noires des postes de police, dit Carella.

— Ce qui explique aussi qu'il n'ait que quatre poules dans son écurie, dit Hawes sans se rendre compte le moins du monde que sa métaphore était bancale.

Il était assis sur le bord du bureau de Meyer, et les fenêtres couvertes de pluie dessinaient sur son visage des sillons inégaux qui lui donnaient une expression quelque peu effrayante. Expression renforcée par le fait que Hawes avait une mèche blanche qui courait dans ses cheveux roux, juste au-dessus de la tempe gauche, souvenir d'un coup de couteau d'un concierge, du temps que Hawes était un flic débutant qui ne s'emmêlait jamais dans ses métaphores.

— Rien dans l'annuaire, hein ? demanda Kling.

— Rien.

— Bon, intervint Byrnes avec une certaine brusquerie, pour le moment, vous vous occupez de l'affaire de Leopold avec brio. Vous êtes sur la piste du souteneur pour qui cette fille travaillait, magnifique, et vous allez sans doute le trouver un de ces jours, et peut-être apprendrez-vous qu'il n'aimait pas la couleur de son rouge à ongles ou sa manière de se coiffer, et c'est pourquoi il lui a logé quelques balles de .38 dans le corps dans la nuit de vendredi dernier, formidable. Si vous avez raison, vous aurez résolu l'affaire de Leopold et il sera promu inspecteur de première classe, formidable. En attendant, qu'est-ce que vous faites pour retrouver le meurtrier de Chadderton ?

Byrnes avait prononcé ce discours assez long (pour Byrnes) d'une voix dénuée de sarcasme. Il n'y avait pas la moindre lueur de malice dans ses yeux bleus, ni une ombre de dérision ou de mépris sur ses lèvres ; en fait, ses paroles étaient aussi suaves qu'un printanier zéphyr embaumé dont tous les inspecteurs réunis autour du bureau de Meyer auraient préféré les tièdes effluves au vent et à la pluie qui sévissaient à l'extérieur. Ils connaissaient cependant tous fort bien Byrnes ; au fil des ans, ils s'étaient habitués à son élocution plate et à ses manières prosaïques, à ses cheveux gris et à ses yeux bleus qui vous suivaient comme des balles traçantes dans la nuit. Ils entendaient chaque mot s'égoutter, comme la pluie au-dehors, plie, ploc, sur le plateau du bureau de Meyer, sur le linoléum vert usé tout autour du bureau, plie, ploc, sur leur affaire comme un chiot pataud pissant sur un journal sous l'évier de la cuisine.

— Eh bien, ce que nous pensions... dit Carella.

— Hmm, qu'est-ce que vous pensiez ? demanda Byrnes, toujours sans sarcasme mais ses mots jetant un froid.

— Nous pensions que le rapport entre la fille et le maquereau...

— Hmm ?

— Est... euh... Chadderton a écrit une chanson sur une prostituée.

— Vraiment, hein ? dit Byrnes.

— Oui, lieutenant, répondit Carella. Dans laquelle il l'exhorte...

— Exhorte ? dit Byrnes.

— Oui, lieutenant. Exhorte, c'est ça ? demanda Carella à Hawes.

— C'est ça, exhorte.

— Il l'y exhorte à cesser de se prostituer, vous voyez.

— Hmm, dit Byrnes.

— Alors nous avons pensé... dit Meyer.

— Alors nous avons pensé, dit Carella, que si c'était ce Joey Peace qui avait tué la fille, étant donné que c'est la même arme, puisque la Balistique est sûre que c'est la même arme, alors peut-être qu'il a aussi tué George Chadderton parce que Chadderton essayait de convaincre la fille de changer de vie et tout ça.

— Où est-ce que vous avez lu ça ? s'enquit Byrnes.

— Lu quoi ?

— Que Chadderton essayait de convaincre la fille de changer de vie.

— Ce n'est qu'une supposition, dit Carella.

— Ah ! dit Byrnes.

— Mais il a vraiment écrit une chanson à propos d'une prostituée, dit Hawes.

— Où est-ce que vous avez lu que cette chanson concernait cette prostituée en particulier ? demanda Byrnes.

— Eh bien... Je ne sais pas, dit Hawes. Est-ce qu'il s'agit de cette prostituée-là, Steve ?

— Pas à en croire Harding.

— Qui est Harding ? demanda Kling.

— L'agent de Chadderton. Il dit que les chansons de Chadderton ne concernaient personne en particulier.

— Alors ce n'est pas à propos de cette fille-là qu'il a écrit, dit Byrnes.

— Eh bien, je... je ne pense pas, dit Carella.

— Alors, où est le rapport ?

— Je ne sais pas encore. Mais, Pete, ils ont été tués par la même arme, bon sang. Ça veut bien dire qu'il y a un rapport, non ?

— Il y a un rapport, dit Byrnes, oui. Et ce sera merveilleux si, quand vous aurez trouvé ce Joey Peace, vous trouvez aussi un Smith & Wesson .38 Spécial.

— Non, un Régulation Police ou bien un Terrier, dit Carella.

— Peu importe, dit Byrnes. Ce sera merveilleux si vous trouvez l'arme du crime glissée dans ses chaussettes ou dans son caleçon, et ce sera merveilleux s'il avoue avoir tué la fille et aussi avoir tué Chadderton pendant qu'il y était parce que Chadderton avait écrit une chanson à propos d'une personne qui aurait pu être cette fille. Alors oui, si Joey Peace est votre homme, ce sera merveilleux. Seulement, messieurs, je peux vous dire, après tant d'années à exercer ce foutu métier, que rien n'est jamais aussi simple qu'on pourrait s'y

attendre, rien, jamais. Et s'il cesse de pleuvoir à la minute même, il y en a un qui sera vachement surpris : moi.

Il ne cessa pas de pleuvoir à la minute même.

La seule chose qui cessa à la minute même fut la réunion. Hawes et Kling rentrèrent chez eux, Byrnes retourna dans son bureau et Meyer se remit à taper son rapport. Carella appela le poste de police de Centre Sud et demanda à parler à l'inspecteur Leopold pour le mettre au courant de la réponse affirmative de la Balistique. Un inspecteur nommé Peter Sherman l'informa que Leopold avait terminé son service. Carella raccrocha et consulta son carnet d'adresses pour y trouver « Palacios Francisco » et composa le numéro.

Francisco Palacios était le propriétaire et gérant d'une boutique où il vendait des herbes médicinales, des livres expliquant les rêves, des statues de saints, des jeux de tarot et autres choses du même acabit. Derrière cette boutique, Gaucho Palacios et Cow-boy Palacios tenaient une boutique, cette dernière offrant à la clientèle des « accessoires conjugaux » approuvés par le corps médical, tels que godemichés, culottes ouvertes entre les jambes, vibromasseurs (vingt et vingt-cinq centimètres), masques de bourreau en cuir, ceintures de chasteté, fouets à lanière de cuir, testicules en matière plastique ou plaqués or. La vente de ces objets n'était pas illégale, dans cette ville ; le Gaucho et le Cow-boy n'enfreignaient aucune loi, ce n'est pas pour cette raison qu'ils tenaient boutique derrière celle de Francisco. Non, ils faisaient ça parce qu'ils avaient le sens de leurs responsabilités envers la communauté portoricaine. Ils voulaient par exemple éviter qu'en entrant par hasard dans leur boutique une vieille dame enveloppée dans un châle noir ne tombe raide morte à la vue des cartes à jouer dont les dessins représentaient des hommes, des femmes, des chiens policiers et des nains dans les cinquante-deux positions de l'assistance conjugale, cinquante-quatre en comptant les jokers. Le Gaucho et le Cow-boy étaient aussi fiers de leur communauté que Francisco lui-même. Francisco, le Gaucho et le Cow-boy étaient d'ailleurs une seule et même personne, et ils étaient collectivement indicateurs de police.

— Palacios, dit une voix.

— Cow-boy, c'est Steve Carella, j'ai besoin d'aide.

— À savoir ? dit le Gaucho.

— Je cherche un maquereau du nom de Joey Peace. Ça te dit quelque chose ?

— À première vue, non. Il est d'ici, de El Infierno ?

— Je ne sais rien de lui sauf son nom. On pense qu'il a quatre prostituées qui travaillent pour lui, dont une s'est fait assassiner vendredi soir.

— Comment est-ce qu'elle s'appelle ?

— Clara Jean Hawkins.

— Noire ? Blanche ?

— Noire.

— Bon, je vais me renseigner. Vous serez là, demain ?

— Je serai là, dit Carella.

— Je vous appellerai.

— Merci, dit Carella en raccrochant.

Il pleuvait toujours. Carella se leva pour s'approcher du bureau de Meyer, qui n'avait pas encore fini de taper, et lui dit qu'il allait à Diamondback parler à la mère de la victime... est-ce que Meyer voulait l'accompagner ? Etant donné le ton de Carella, Meyer se dit qu'il valait mieux accepter l'invitation de bonne grâce.

Dorothy Hawkins était une femme Noire au teint clair, d'une cinquantaine d'années, selon l'estimation de Carella, au corps maigre plutôt que mince, au visage émacié plutôt que finement ciselé ; même Meyer, avec son nouveau tour d'esprit littéraire, aurait choisi ces adjectifs sévères pour décrire la femme qui leur ouvrit la porte pour les faire entrer dans son appartement de Pettit Lane. Il était six heures et demie. M^{rs} Hawkins leur expliqua qu'elle venait de rentrer de son travail. Elle travaillait dans une usine d'assemblage de transistors, à Bethtown. Sur la table de la cuisine, devant elle, il y avait un verre de whisky ; elle précisa que c'était du bourbon et demanda aux inspecteurs s'ils en voulaient.

— Pour mettre un peu de soleil dans cette grisaille, dit-elle.

Devant le refus des inspecteurs, elle vida son verre d'une seule lampée avant d'aller chercher la bouteille à moitié pleine dans le placard pour se servir une autre dose. Les inspecteurs étaient assis en face d'elle à la table de la cuisine. Une pendule murale égrenait les minutes. Comme il n'y avait pas d'odeurs de cuisine dans l'appartement, Carella se demanda si M^{rs} Hawkins avait l'intention de se contenter d'un dîner liquide. Dehors, un néon se reflétait dans les gouttes de pluie, transformant les traînées sur les carreaux en nœuds grouillants de serpents verts.

— Madame, dit Carella, mon collègue et moi sommes en train d'enquêter sur une affaire que nous croyons liée à la mort de votre fille, et nous aimerions vous poser quelques questions à ce sujet. Si vous vouliez bien nous répondre, nous vous en serions extrêmement reconnaissants.

— Oui, allez-y, dit-elle.

— Pour commencer, dit-il, connaissez-vous un certain George Chadderton ?

— Non, dit-elle.

— Nous avons des raisons de croire qu'il connaissait votre fille. Elle n'a jamais parlé de lui en votre présence ?

— Non, je ne me souviens pas avoir entendu ce nom.

— Ni Santo Chadderton, n'est-ce pas ? demanda Meyer.

— Lui non plus, dit M^{rs} Hawkins.

— Vous avez dit à l'inspecteur Leopold que votre fille se prostituait... dit Carella.

— Oui, c'est vrai.

— Comment en étiez-vous si sûre ?

— C'est Clara Jean qui me l'avait dit.

— Quand cela ?

— Il y a deux ou trois semaines.

— Jusqu'à ce moment-là, est-ce que vous vous doutiez qu'elle était...

— Je m'en doutais, mais je n'en étais pas sûre. Elle continuait à me dire qu'elle travaillait de nuit dans un hôtel du centre. Qu'elle faisait quelque chose comme du secrétariat.

— A-t-elle cité le nom d'un hôtel ? demanda aussitôt Carella.

— Oui, mais je l'ai oublié.

— Où ça, dans le centre ?

— Je ne me rappelle pas. Je ne connais pas très bien les autres quartiers de la ville, à part Diamondback.

— Quand a-t-elle cessé d'habiter ici, M^{rs} Hawkins ? demanda Meyer.

— Oh ! ça doit faire au moins six mois. Elle m'a dit qu'il fallait qu'elle habite plus près de son boulot, l'hôtel où elle était secrétaire de nuit. Elle disait que c'était dangereux de prendre le métro jusqu'ici après son travail, à trois, quatre heures du matin. C'est quelque chose que je pouvais comprendre, ça me paraissait raisonnable.

— Et à ce moment-là, vous ne vous êtes doutée de rien ?

— Non, elle a toujours été une brave petite, elle ne m'a jamais donné de soucis. Elle n'a jamais traîné dans les rues avec les bandes de voyous comme certaines filles du quartier, elle n'a jamais touché à la drogue. C'était une bonne petite, Clara Jean.

— Vous êtes sûre, pour la drogue ? dit Meyer.

— Certaine. Vous n'avez qu'à demander au docteur qui a fait l'autopsie. Vous n'avez qu'à lui demander s'il a trouvé de la drogue dans ma petite fille, s'il a trouvé des marques de piqûres sur les bras et sur les jambes, demandez-lui. Je la surveillais de près, j'examinais ses bras et ses jambes tous les jours quand elle rentrait de l'école, tous les soirs quand elle était sortie. Si j'avais vu une seule petite piqûre, je lui aurais fichu une sacrée raclée.

— Où allait-elle en classe, M^{rs} Hawkins ?

— Ici, à Diamondback. Au lycée Edward Victor.

— Est-ce qu'elle a obtenu son diplôme ?

— En janvier dernier.

— Et après ça ?

— Elle a pris un mois de vacances, elle disait qu'elle voulait se reposer un brin avant de chercher du travail. En mars, elle a trouvé un job de serveuse, ici, à Diamondback, seulement elle ne gagnait pas beaucoup, alors elle a quitté sa place, même que ça devait être en avril, pour prendre ce boulot de secrétaire dans cet hôtel du centre – en tout cas, c'est ce qu'elle m'a dit. Elle a déménagé en mai. Ça fait combien de mois ?

— Cinq, madame.

— Je croyais que c'était six. Je vous ai dit six, tout à l'heure, pas vrai ?

— Oui, madame.

— Bon, alors c'est cinq. (Elle secoua la tête.) J'aurais dit plus.

— Où était-elle serveuse ? demanda Meyer.

— Au *Caribou Corner*, ici, à Diamondback. Un restaurant de viande, je ne sais pas pourquoi ils lui ont donné ce nom stupide. Le caribou est une espèce de renne, pas vrai ?

— Je crois, oui, dit Meyer.

— Un nom pareil, ça me donne pas envie de manger un bifteck, à moi, je vous assure.

— *Caribou Corner*, dit Carella. C.C.

— Comment ? demanda M^{rs} Hawkins.

— C'est ça, c'est ce que ça voulait dire, dit Meyer. Clara Jean au *Caribou Corner*.

— M^{rs} Hawkins, dit Carella, êtes-vous vraiment sûre que votre fille n'a jamais parlé de quelqu'un qui s'appelle George Chadderton ?

— J'en suis certaine.

— Quand elle est partie, est-ce qu'elle a fait prendre toutes ses affaires ? Tous ses objets personnels ? Journal intime, carnet d'adresses...

— Elle tenait pas de journal. Mais elle a emporté toutes ses autres affaires, oui. Vous voulez dire le truc où elle marquait les numéros de téléphone et tout ça ?

— Oui.

— Elle l'a emporté.

— Elle n'a rien laissé ici du tout ?

— Eh bien, des chemises de nuit, quelques culottes, quelques soutiens-gorge, des choses comme ça. Comme ça, si elle venait passer la journée et qu'elle voulait quelque chose pour dormir ou de quoi se changer, elle les avait sous la main.

— Est-ce qu'elle venait souvent ?

— De temps en temps.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Jeudi.

— Elle était ici jeudi dernier ?

— Eh bien, depuis deux mois, elle venait à la maison tous les jeudis.

— Pourquoi ça ?

— Sans doute pour voir sa maman, dit M^{rs} Hawkins en évitant soudain le regard de Carella.

— Hmm, dit-il. C'était une nouveauté, alors, hein ? Les visites du jeudi ?

— Eh bien, ces deux derniers mois.

— Vous dites qu'elle est partie en mai...

— Oui, en mai.

— Et nous sommes en septembre.

— C'est vrai.

— Alors, si c'est il y a deux mois qu'elle a commencé à vous rendre visite le jeudi...

— C'est ça, le jeudi.

— Ça veut dire qu'elle a commencé ces visites en juillet, n'est-ce pas ?

— Sans doute, dit M^{rs} Hawkins.

— Est-ce qu'elle était venue vous voir en mai et juin ?

— Non, elle venait de déménager, vous savez.

— Mais en juillet, elle a commencé à venir vous voir tous les jeudis.

— Oui, dit M^{rs} Hawkins.

Ses yeux évitaient toujours les siens. Elle se leva subitement, alla chercher la bouteille de bourbon dans le placard et se servit une nouvelle rasade. Elle vida son verre d'un trait puis s'en servit un nouveau. Les inspecteurs l'observèrent sans rien dire.

— M^{rs} Hawkins, demanda Carella, avez-vous une idée de la raison pour laquelle votre fille s'est tout à coup mise à venir ici tous les jeudis ?

— Je vous l'ai dit. Pour voir sa maman, dit M^{rs} Hawkins en levant de nouveau son verre.

— À quelle heure arrivait-elle, d'habitude ?

— Oh ! dans la matinée.

— À quelle heure de la matinée ?

— Oh ! un peu avant midi. J'étais au travail, vous voyez, mais d'habitude j'appelais à l'heure du déjeuner, et elle était là.

— En train de dormir ?

— Comment ?

— Quand vous appeliez, est-ce qu'elle était en train de dormir ?

— Non, non, bien réveillée.

— Est-ce qu'il lui est arrivé de dire qu'elle avait travaillé la nuit d'avant ?

— Eh bien, je ne lui ai jamais demandé. Quand elle a commencé à venir, je croyais qu'elle travaillait dans cet hôtel, vous voyez. Le mercredi soir était son jour de paie, à ce qu'elle m'avait dit, et le jeudi, elle venait voir sa maman.

— Avec son chèque ?

— Eh bien, non, c'était du liquide.

— Combien ?

— Eh bien... deux cents dollars tous les jeudis.

— Et vous n'avez jamais soupçonné que cet argent pouvait provenir de la prostitution ?

— Non, jamais. Clara Jean était une bonne petite.

— Mais elle a fini par vous le dire.

— Oui.

— Il y a deux ou trois semaines seulement.

— Oui.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Qu'elle se prostituait et que celui qui s'occupait d'elle et des trois autres filles s'appelait Joey Peace.

— Elle vous a tout avoué, hein ?

— Oui.

— Comment ça se fait ?

— On se sentait proches, ce jour-là. J'étais tombée malade et je suis pas allée travailler et quand elle est arrivée, Clara Jean m'a fait de la soupe et on s'est installées dans la chambre à regarder la télévision. Juste avant qu'elle aille à la...

M^{rs} Hawkins s'interrompt net.

— Oui ? dit Carella.

— À l'épicerie, reprit M^{rs} Hawkins. Elle m'a dit ce qu'elle faisait depuis deux mois, qu'elle se prostituait, vous savez.

— Est-ce qu'elle a parlé des deux cents dollars par semaine ?

— Eh bien, non, elle n'en a pas parlé.

— Elle n'a pas dit, par exemple, que c'était de l'argent qu'elle dissimulait à Joey Peace ?

— Non, elle n'a jamais rien dit là-dessus.

— Parce que vous savez, je pense, que la plupart des maquereaux exigent la totalité de ce que gagne une fille, dit Carella.

— Je m'en serais doutée.

— Pourtant, votre fille arrivait tous les jeudis avec deux cents dollars en liquide.

— Oui. Eh bien, oui, c'est ça, dit M^{rs} Hawkins en levant de nouveau son verre.

— Est-ce qu'elle vous laissait cet argent, madame ?

— Non, dit M^{rs} Hawkins en avalant à la hâte le bourbon qui restait dans son verre.

— Est-ce qu'elle l'emportait en repartant ?

— Eh bien, je... je ne lui ai jamais demandé ce qu'elle en faisait, c'est tout.

— Alors comment saviez-vous qu'elle avait cette somme sur elle toutes les semaines ?

— Elle me l'a montrée, une fois.

— Elle vous a montré deux cents dollars en liquide ?

— C'est ça, oui.

— Une seule fois ?

— Eh bien, plus d'une fois, je crois.

— Mais combien de fois, M^{rs} Hawkins ?

— Eh bien, je crois... je pense que c'était toutes les fois qu'elle venait.

— Toutes les fois ? Tous les jeudis ?

— Oui.

— Tous les jeudis, elle vous montrait deux cents dollars en liquide ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je... je vois pas ce que vous voulez dire.

— Pourquoi vous montrait-elle ces deux cents dollars tous les jeudis ?

— Enfin, elle me les montrait pas exactement.

— Qu'est-ce qu'elle faisait, alors ?

— Elle me disait qu'elle les avait, c'est tout.

— Pourquoi ?

— Pour que je sache ce que... pour que je... pour que si jamais il lui arrivait quelque chose...

— Est-ce qu'elle pensait qu'il risquait de lui arriver quelque chose ? demanda aussitôt Meyer.

— Non, non.

— Alors pourquoi voulait-elle que vous sachiez, pour cet argent ?

— Eh bien, au cas où, c'est tout, dit M^{rs} Hawkins en tendant la main vers la bouteille de bourbon.

— On arrête de boire une minute, dit Carella. Qu'est-ce que votre fille faisait chaque semaine de ces deux cents dollars ?

— Je sais pas, dit M^{rs} Hawkins en haussant les épaules.

— Elle les cachait ici pour que son souteneur ne les trouve pas ? demanda Meyer.

— Non, dit M^{rs} Hawkins en secouant la tête.

— Où est-ce qu'elle les gardait, alors ? demanda Carella.

M^{rs} Hawkins ne répondit pas.

— Où, si ce n'est pas ici ? dit Meyer.

— À la banque ? demanda Carella.

— Quelle banque ? dit Meyer.

— Où ? dit Carella.

— Une banque, oui, dit M^{rs} Hawkins.

— Laquelle ?

— La State National Bank. Au coin de Culver Avenue et de Hughes Street.

— Un compte d'épargne ? demanda Carella.

— Oui.

— Où est le livret ?

— Je sais pas. Clara Jean l'avait dans son sac, quand elle venait me voir, elle l'avait toujours dans son sac.

— Non, elle ne l'avait pas dans son sac, dit Meyer. Il n'était pas dans son sac la nuit où on l'a tuée.

— Alors il est peut-être dans l'appartement où elle vivait avec les autres filles.

— Non, si elle dissimulait de l'argent à son maquereau, elle n'aurait pas conservé le livret là-bas.

— Alors où est-il, M^{rs} Hawkins ?

— Eh bien, j'en sais rien du tout.

— Est-ce qu'il est ici, M^{rs} Hawkins ? Est-ce que ce livret est ici, chez vous ?

— Pas que je sache. À moins que Clara Jean l'ait laissé sans me le dire.

— M^{rs} Hawkins, dit Carella, je pense qu'il est ici, chez vous, et je pense que vous savez qu'il y est ; je pense que vous savez très bien où il se trouve et que vous devriez aller nous le chercher parce qu'il pourrait...

— Pourquoi ? dit soudain M^{rs} Hawkins avec colère. Pour que vous puissiez aller à la banque retirer tout l'argent ?

— Comment pourrions-nous faire ça ? demanda Carella.

— Si vous avez le livret, vous pouvez retirer tout l'argent.

— C'est ce que vous avez l'intention de faire ? demanda Meyer.

— Ce que j'ai l'intention de faire, c'est mes oignons, pas les vôtres. Je connais la police, ne croyez pas que je la connais pas, la police. Les pompiers aussi, c'est pas pour rien qu'on les appelle les Quarante Voleurs, dans le quartier. Quand j'habitais Saint Sébastian Street, y a eu le feu chez moi, et ils ont volé tout ce qui n'était pas cloué au plancher. Alors me parlez pas de la police ou des pompiers. Vous avez fait l'autopsie de ma fille sans me demander mon avis, pas vrai ? Sa propre mère, personne m'a demandé si on pouvait la couper en morceaux.

— Quand il y a meurtre, l'autopsie est obligatoire, dit Carella.

— Personne m'a demandé mon avis, répéta M^{rs} Hawkins.

— Madame, ils essayaient de...

— Je sais très bien ce qu'ils essayaient de faire, vous croyez que j'y connais rien aux histoires de balles et tout ça ? Mais ils auraient dû demander. Si j'étais blanche et que j'habitais Hall Avenue, ils l'auraient tout de suite demandé. Alors vous croyez que je vais donner un livret de caisse d'épargne avec deux mille six cents dollars dessus ? Pour que quelqu'un aille retirer tout le pognon et que j'en voie plus jamais la couleur ? Je connais la police, ne croyez pas que je sais pas comment vous vous y prenez, vous autres. Moi, il me faut six mois pour gagner ça, après impôts.

— M^{rs} Hawkins, dit Meyer. Ce livret, nous ne pouvons pas nous en servir. Vous non plus, d'ailleurs, si ça se trouve.

— Il vaut deux mille six cents dollars, ce livret.

— Sauf si c'est un compte joint, dit Meyer.

— Ou un compte en fidéicommis, dit Carella.

— Je sais pas ce que ces deux trucs veulent dire.

— Au nom de qui est ce livret ? demanda Carella.

— De Clara Jean.

— Alors, la banque n'honorera aucune signature en dehors de la sienne, si vous ne présentez pas un certificat selon lequel vous êtes l'exécuteur testamentaire ou, à défaut de testament, administrateur de la succession.

— Clara Jean est morte, dit M^{rs} Hawkins. Elle pourra plus jamais signer.

— C'est vrai. Et ça veut dire que la banque gardera cet argent jusqu'au moment où le tribunal décidera ce qu'il faut en faire.

— Eh bien, qu'est-ce que vous croyez qu'on va en faire ? Il n'y avait que Clara Jean et moi, dans la famille. Je suis la seule qui reste, maintenant, alors

c'est à moi qu'ils vont donner l'argent, bien sûr.

— J'en suis sûr. Mais en attendant, personne ne peut y toucher, Mrs Hawkins. Ni vous, ni moi, ni personne. (Carella fit une pause.) Est-ce que nous pourrions voir ce livret ? Tout ce qu'il nous faut, c'est le numéro de compte.

— Pourquoi ? Pour que vous puissiez vous faire donner cet argent par la banque ?

— Mrs Hawkins, vous ne croyez certainement pas qu'une banque irait remettre l'argent d'un compte d'épargne personnel...

— Je sais plus ce que je dois croire, dit Mrs Hawkins en se mettant tout à coup à pleurer.

— Où est ce livret ? demanda Carella.

— Dans le... Il y a un vase sur la télévision, dans ma chambre. C'est dans le vase. Je me suis dit que personne irait fouiller dans ce vase, dit-elle en se séchant les yeux avant de regarder tout d'un coup Carella bien en face, de l'autre côté de la table. Ne volez pas cet argent, dit-elle. Si vous trouvez un moyen de me le voler, ne le faites pas, s'il vous plaît. C'est le sang de ma fille, sur ce compte. C'est l'argent qui devait lui permettre de ne plus faire la vie.

— Comment ça ? demanda Carella.

— Le disque, dit Mrs Hawkins... C'est l'argent qui devait payer le disque.

— Quel disque ? demanda Meyer.

— L'idée qu'elle avait pour faire un disque.

— Oui, mais quel disque ?

— Sur les expériences qu'elle avait faites en faisant la vie.

— « Faire la vie », dit Carella en regardant Meyer. C'est ça. Voilà le rapport. Qui allait faire ce disque, Mrs Hawkins ? Est-ce qu'elle vous l'a dit ?

— Non, elle m'a seulement dit qu'il lui fallait trois mille dollars pour ça. Elle disait qu'elle allait devenir riche, avec ça, nous sortir toutes les deux de Diamondback, peut-être pour aller en Californie. Alors... S'il vous plaît, me volez pas cet argent. Si... si c'est un tribunal qui doit décider, comme vous dites, alors laissez-les décider. Vous comprenez, je pensais que j'irais peut-être dans l'Ouest, comme Clara Jean voulait qu'on fasse, mais si vous me volez cet argent...

Elle fondit soudain de nouveau en larmes.

Ils n'emportèrent pas le livret en partant de chez Dorothy Hawkins parce qu'au fond ils n'étaient pas sûrs d'en avoir le droit et qu'ils ne voulaient pas risquer de se faire ensuite accuser d'abus de confiance, surtout que ce mois-là quatorze flics du 21^e, à Majesta, s'étaient fait arrêter par les bœufs-carottes pour avoir revendu des stupéfiants confisqués lors d'arrestations de drogués et

de trafiquants. Carella et Meyer avaient trop d'expérience pour chercher à s'attirer des ennuis alors qu'il leur suffisait du numéro du livret et d'une injonction de la cour demandant à la banque de leur remettre un double du relevé de compte, du jour du premier dépôt à la date d'aujourd'hui.

Le mardi matin, tôt, sous une pluie battante qui inspirait à tous les météorologues de la ville des allusions pleines de finesse à l'arche de Noé, ils se rendirent dans le centre, sur High Street, où ils demandèrent et obtinrent d'un juge municipal une commission rogatoire. Ce même mardi matin, 19 septembre, à onze heures moins dix, le directeur de l'agence de la State National Bank, à l'angle de Culver Avenue et de Hughes Street, à Diamondback, lut cette commission rogatoire et pria aussitôt sa secrétaire de faire préparer un double du relevé pour « ces messieurs de la police ». Carella et Meyer se sentirent vaguement flattés. La photocopie ne prit que quelques minutes ; ils quittèrent la banque à onze heures une précises et allèrent s'asseoir dans la voiture de Carella, où ensemble ils examinèrent les chiffres. Ce n'était pas seulement une journée pluvieuse, il commençait même à faire froid pour la saison. Le moteur tournait, le chauffage marchait et le pare-brise se couvrit de buée pendant qu'ils lisaient le relevé de compte.

Clara Jean avait ouvert ce compte le 22 juin avec un dépôt de deux cents dollars. Depuis, il y avait eu douze dépôts hebdomadaires de deux cents dollars, jusques et y compris le dernier, celui du 14 septembre, juste avant sa mort. Treize dépôts en tout, pour un total de deux mille six cents dollars. Un coup d'œil à son calendrier de poche montra à Carella que toutes les dates des dépôts étaient des jeudis, ce qui corroborait l'affirmation de M^{rs} Hawkins quant au jour où sa fille lui rendait visite. C'est tout ce que le compte d'épargne de Clara Jean Hawkins leur apprit.

Ça ressemblait à bien du tracas pour pas grand-chose.

De même que Meyer avait eu le sentiment que *Des pâquerettes à foison* aurait fait un titre superbe pour un roman racontant, par exemple, l'histoire d'un homme tué d'un coup de tige de pâquerette congelée en plein cœur, l'arme du crime se ramollissant ensuite à une chaleur de vingt-six degrés, si seulement la scène n'avait pas déjà été faite dans Dick Tracy du temps que Meyer n'était qu'un enfant pourchassé dans tout le quartier par de sympathiques goys, il avait à présent le sentiment (d'accord en cela avec Mrs Hawkins) que *Caribou Corner* était peut-être le pire nom jamais imaginé pour un restaurant, et en particulier pour un restaurant servant de la viande. En essayant d'imaginer des noms encore plus rebutants, il ne trouva que le *Hairy Buffalo*[5]. Le héros de *Des pâquerettes à foison* emmènerait sa petite amie dans un restaurant de viande appelé le *Hairy Buffalo*. Là, quelqu'un lui tirerait dessus de derrière un rideau cramoisi. Le héros s'appellerait Matthieu, Jean, Pierre, André, Thomas, Jude, Philippe, Barthélemy, Simon, Jacques – le Majeur ou le Mineur, puisque, dans les romans, la plupart des gentils portaient le nom d'un des douze apôtres, à l'exception de Judas l'Isariote, qui pour une poignée de deniers s'était transformé en méchant et qui, de toute façon, avait été remplacé par Matthias. Parfois, les bons s'appelaient Paul ou Barnabé, apôtres de rechange. Parfois, ils portaient le nom d'autres personnages de la Bible, comme Marc, Luc ou Timothée. Les méchants s'appelaient en général Frank, Randy, Jug, Billy Boy ou Baldy. Les braves types falots s'appelaient Larry, Eugene, Richie ou Sammy (mais pas Sam). Les idiots s'appelaient Morris, Irving, Percy, Toby et (puisque l'on y pense) Meyer ; merci, papa.

Le propriétaire du *Caribou Corner* s'appelait Bruce Fowles.

Dans les romans, et d'après les recherches de Meyer, le prénom Bruce n'avait que deux connotations. Bruce était soit un pédéraste, soit un affreux macho au torse velu, pendant du stéréotype de la fille en porte-jarretelles. Dans la vie, Bruce était un homme blanc allant sur ses quarante ans qui devait mesurer dans les un mètre soixante-quinze, peser dans les quatre-vingts kilos, et dont la chevelure blond cendré commençait à s'éclaircir derrière la tête (Meyer le remarqua tout de suite). Il était vêtu d'un blue-jean et d'un maillot violet orné d'une tête d'élan, ou de renne, ou en tout cas d'une bête dont les grands bois s'épalaient sur les pectoraux et les clavicules de Bruce Fowles, dont ils menaçaient d'encercler la gorge. Il sortit de la cuisine du restaurant en

s'essuyant les mains à un torchon. Si Meyer lui avait cherché un nom, il l'aurait appelé Jack. Bruce Fowles avait une tête de Jack. Il tendit la main et échangea avec Meyer une poignée de main ferme à la Jack Fowles, on laisse tomber le Bruce.

— Salut, dit-il. Bruce Fowles. Mon employée me dit que vous êtes de la police. Qu'est-ce qu'on me reproche, cette fois ?

— Aucune infraction, pour autant que je sache, dit Meyer en souriant. Je suis venu poser quelques questions au sujet d'une jeune fille qui travaillait ici au mois de mars, d'après nos renseignements.

— Ce ne serait pas Clara Jean Hawkins ? demanda Fowles.

— Alors vous vous en souvenez ?

— On parlait d'elle dans le journal, l'autre jour. Pauvre gosse. C'était une brave fille.

— Combien de temps a-t-elle travaillé ici, M^r Fowles ?

— Dites, on ne va pas rester debout ici, n'est-ce pas ? Vous voulez une tasse de café ? Louise ! cria-t-il en faisant signe à une serveuse, apporte-nous deux cafés, tu veux bien ? Asseyez-vous, dit-il. Excusez-moi, je n'ai pas saisi votre nom.

— Inspecteur Meyer, dit Meyer en portant la main à sa poche pour y prendre son insigne.

— Je n'ai pas besoin de voir votre insigne, dit Fowles. Si quelqu'un a l'air d'un flic, c'est bien vous.

— Moi ? dit Meyer. Vraiment ?

Il avait toujours pensé qu'il avait un peu l'air d'un agent d'assurances, surtout depuis son acquisition d'un chapeau à carreaux. Chapeau qu'il avait d'ailleurs toujours sur la tête, trempé et déformé par la pluie. Les deux hommes s'installèrent à une table près des portes battantes de la cuisine. Il était midi moins vingt, un peu tôt pour le déjeuner.

— Les flics ont un air de flic typique, dit Fowles. Les restaurateurs ont d'ailleurs aussi un air de restaurateur. Je suis convaincu que les gens choisissent un métier en raison de l'air qu'ils ont, ou bien qu'ils finissent par avoir l'air qu'ils ont à cause du métier qu'ils ont choisi. Dites-moi la vérité : si vous me croisiezdans la rue, est-ce que vous ne sauriez pas tout de suite que je suis propriétaire d'un restaurant ? C'est-à-dire que vous ne m'arrêteriez pas en me prenant pour un vendeur de came, n'est-ce pas ?

— Non, certainement pas, dit Meyer en souriant.

— C'est comme moi, je n'avais pas besoin de savoir que vous étiez flic pour vous repérer. Même si Louise ne m'avait pas dit qu'il y avait un flic qui voulait me voir, j'aurais su ce que vous étiez à l'instant même où j'ai poussé la porte. Où est ce café, à propos ? Le service est déplorable, dans cette gargote, dit-il en souriant et en faisant de nouveau signe à la serveuse. (Quand

elle fut à leur table, il lui dit :) Louise, je sais qu'il faut envoyer quelqu'un de l'autre côté de la rue pour aller chercher du café, mais est-ce que tu crois qu'on pourrait en avoir deux tasses avant minuit ?

— Quoi ? dit-elle.

— Le café, dit Fowles avec une infinie patience, le café que je t'ai demandé de nous apporter. Deux cafés, s'il te plaît. L'inspecteur Meyer vient d'émerger de ce typhon, il est trempé jusqu'aux os et il aimerait une tasse de café. Moi, je n'en ai pas particulièrement envie, mais comme je suis censé être le patron, je trouve que ce serait gentil qu'on m'en offre un, rien que pour la beauté du geste. Qu'est-ce que tu en penses, Louise ?

— Quoi ? dit Louise.

— Du café, deux cafés, dit Fowles en agitant la main pour la chasser. Louise sera serveuse jusqu'au jour de sa mort, dit-il à Meyer. À soixante-dix-huit ans, elle se trimbalera encore de-ci, de-là. L'air ahuri, l'œil rond, la bouche molle ; du jarret, mais vraiment pas de cervelle, conclut Fowles en se frappant la tempe avec l'index.

— Et Clara Jean Hawkins ? dit Meyer.

— Un autre modèle, dit Fowles. Je savais bien qu'elle finirait par s'en aller, et quand elle l'a fait, ça ne m'a pas étonné. La plupart des filles prennent un boulot de serveuse en attendant mieux. Surtout dans un endroit comme celui-ci, qui tient de la cafétéria, de la gargote et du bistrot du coin. J'avais songé à l'appeler le *Ptomaine Ptent*, avec un « p » devant le « t », et à le décorer comme une tente de cirque, en mettant au menu des trucs comme de la viande d'éléphant et de la pisse de tigre. Si quelqu'un avait demandé un bifteck d'éléphant, j'aurais expliqué qu'il fallait que ce soit au moins pour une table de douze, parce que ça exigeait de tuer un éléphant... Qu'est-ce que vous pensez de ce nom, le *Ptomaine Ptent* ?

— Ce n'est pas beaucoup mieux que *Caribou Corner*.

— Affreux, hein ? Il y a en moi quelque chose de pervers, je le sais. C'est peut-être parce que j'ai monté cette affaire avec l'argent de ma femme. Je voulais peut-être que ça capote, c'est possible, vous ne croyez pas ?

— Est-ce que ça capote ?

— Ah ! ça, non, ça fait un tabac. (Il consulta sa montre.) Il est encore tôt. Si vous étiez venu à midi et demi, vous n'auriez trouvé de place qu'aux toilettes. Et pour le dîner, c'est de la folie. Je touche du bois, dit Fowles en frappant ses phalanges contre la table.

— Parlez-moi de Clara Jean Hawkins.

— Pour commencer, futée. Ça me plaît, chez une femme, pas vous ? L'intelligence ?

— Si, dit Meyer.

— À propos de génies, où est passée Louise ? dit Fowles en se tournant

vers les portes battantes pour hurler à pleins poumons : Louise, si tu n'apportes pas ces cafés dans deux secondes, je te fais arrêter pour stationnement interdit !

Les portes battantes s'ouvrirent sur-le-champ. Louise apparut, toute rouge et essoufflée, portant un plateau sur lequel étaient posées deux tasses de café. Meyer l'imaginait très bien en train d'essayer de servir les clients à l'heure du coup de feu, à midi et le soir. Il se demanda pourquoi Fowles la gardait.

— Merci, Louise, dit Fowles en poussant le sucrier du côté de Meyer. Du sucre ? proposa-t-il. De la crème ? Merci, Louise, tu peux retourner te ronger les ongles dans la cuisine, va, merci beaucoup. (Louise s'en retourna, l'air offusqué.) Complètement idiote, dit Fowles. C'est ma nièce. La fille du frère de ma femme. Une *trombenik*, vous comprenez le yiddish ? Vous êtes juif, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Meyer.

— Moi aussi, mon nom de jeune fille, c'est Feinstein, je l'ai échangé contre Fowles en entrant dans le monde du spectacle. Mais Bruce est authentique, une idée géniale de ma mère, elle était amoureuse de Bruce Cabot dans le rôle de Magua, dans *Le Dernier des Mohicans*. Deux siècles avant ma naissance, c'est vrai, mais elle se rappelle Bruce Cabot et m'appelle Bruce Feinstein, magnifique, hein ? J'ai fait de la télévision, il y a quatre ou cinq ans, je ne me suis pas vraiment lancé, à la place, j'ai ouvert un restaurant. Mais c'est à ce moment-là que je suis devenu Bruce Fowles, quand j'ai tenu le rôle du Dr Andrew Mallow dans *Time and the City*. Vous connaissez sûrement *Time and the City* ? Non ? Vous voulez dire que les policiers ne passent pas leur temps à regarder des feuilletons à la télévision dans la salle de repos ?

— Le foyer, corrigea Meyer.

— Je croyais que c'était salle de repos. Nous avons tourné un épisode – plusieurs épisodes, ça a duré six mois – dans lequel des flics étaient en quarantaine à l'intérieur du poste de police, l'un d'eux avait la peste ou une saleté de ce genre, et les scénaristes disaient la salle de repos.

— Le foyer, dit Meyer.

— Je vous crois sur parole. Où en étions-nous ?

— Nous parlions des filles futées comme Clara Jean Hawkins.

— C'est ça. Elle est restée ici plus longtemps que je ne l'aurais cru. Futée, jeune, et en plus jolie. Sage pour ce quartier pourri. Je veux dire par là qu'elle ne touchait pas à la drogue. Ici, à l'heure du déjeuner, il y a assez de trafiquants pour approvisionner toute la ville d'Istanbul quinze jours durant en plein mois d'août.

— Et des souteneurs ? demanda Meyer.

— On a ce qu'il faut. C'est Diamondback, ici, vous savez. J'aimerais bien avoir un restaurant dans le centre, mais je n'en ai pas.

— Est-ce que vous connaissez un certain Joey Peace ?

— Non, qui est-ce ?

— Un maquereau. (Meyer hésita.) Le maquereau de Clara Jean Hawkins.

— Vous me faites marcher, dit Fowles. Est-ce que c'est comme ça qu'elle a fini ?

— Oui, dit Meyer.

— Je ne peux pas le croire. Clara Jean ? Jamais de la vie. Faisant le trottoir ? Clara Jean ?

— Faisant le trottoir, dit Meyer. Clara Jean.

— Mais comment est-ce qu'elle a pu en arriver là ? dit Fowles en secouant la tête.

— J'espérais que ce serait vous qui pourriez me le dire, dit Meyer. Vous ne l'avez jamais vue en grande conversation avec quelqu'un qui aurait pu être en train de lui proposer de changer de carrière ?

— Non, jamais. Elle était toujours de bonne humeur et aimable avec tout le monde, mais je n'ai jamais vu un maquereau lui faire des avances. Vous savez comment ils s'y prennent, d'habitude, ils s'attaquent aux paumées, vous voyez ce que je veux dire, aux âmes en peine. Clara Jean avait l'air pleine d'assurance. Je n'arrive pas à croire qu'elle ait fini comme ça. Franchement, je ne peux pas le croire.

— Vous êtes sûr, pour la came ? demanda Meyer.

— Pourquoi ? Est-ce qu'elle était camée, au moment de sa mort ?

— Pas d'après l'autopsie.

— Pas d'après moi non plus. Clean à cent pour cent.

— Aucun des trafiquants ne lui faisait de la retape ?

— Ils n'arrêtent pas. Si une bonne sœur entrerait ici en disant son chapelet, ils lui offriraient une dose gratuite. C'est leur métier, non ?

Sans drogués, pas de trafiquants. Bien sûr, ils y allaient avec leur refrain sur les joies de la drogue...

— Les quoi de la drogue ?

— Les joies, répéta Fowles. Ville de merde... mais elle ne marchait pas, elle les voyait venir. Ecoutez, inspecteur, elle est née et elle a grandi dans ce cloaque qu'on appelle Diamondback. Si une fille atteint l'âge de dix-neuf ans sans être enceinte, ou prostituée, ou droguée – quand ce n'est pas les trois à la fois –, c'est un sacré miracle. Bon. Clara Jean traçait sa route, pas tout à fait comme elle l'aurait voulu, bien sûr, mais comment pourrait-on le faire à Diamondback, pas tout à fait vingt et un ans, et jamais elle ne serait blanche... mais la tête sur les épaules et beaucoup pour elle. Alors comment a-t-elle pu finir dans la peau d'une prostituée baignant dans son sang sur le trottoir à quatre heures du matin ? Ce n'est pas ce que disait le journal ? Quatre heures

du matin ?

— C'est ce qu'il disait.

— J'aurais dû comprendre tout de suite. Quel genre de femme se balade seule dans la rue à quatre heures du matin ?

— Elle n'était peut-être pas seule, dit Meyer. Peut-être que celui qui l'a tuée était un client. Ou même son maquereau.

— Joey Peace, c'est ce nom-là que vous disiez ?

— Joey Peace.

— C'est la déformation de quoi ? De Joseph Pincus ?

— C'est possible, dit Meyer. Il arrive souvent qu'un maquereau...

— Je suis allé en classe avec un Joseph Pincus, dit Fowles en passant. Joey Peace, hein ? (Il secoua la tête.) Ça ne me dit vraiment rien. Je connais presque tous les clients de la maison, mais ce nom-là ne me dit rien du tout.

— D'accord, laissons tomber pour l'instant. Peut-être que quelque chose vous reviendra tout à l'heure. Vous dites que Clara Jean n'avait que peu de rapports avec vos clients les plus louches...

— C'est ça, un simple sourire et un mot aimable.

— Vous n'avez jamais vu ici un certain George Chadderton ?

— Chadderton, Chadderton. Non, je ne crois pas. Blanc ou noir ?

— Noir.

— Chadderton. Ce nom me dit quelque chose, mais...

— C'était un chanteur de calypso.

— C'était ?

— C'était. Il s'est fait tuer vendredi soir, quatre heures à peu près avant que Clara Jean y passe, avec la même arme.

— J'ai peut-être lu son nom dans le journal, dit Fowles. Je ne crois pas qu'il y ait un rapport avec le restaurant.

— Il devait retrouver Clara Jean ici à midi, samedi dernier. Ç'aurait été le 16.

— Non, je ne vois pas.

— D'accord, et quand elle travaillait ici ? Est-ce qu'elle avait un petit ami ? Quelqu'un qui passait la prendre après le travail ? Quelqu'un qui lui téléphonait ?

— Non, pas que je sache.

— Est-ce que vous employez aussi des garçons ?

— Uniquement des serveuses.

— Des aides-serveurs ?

— Quatre.

- Et aux cuisines ? Du personnel masculin ?
- Ouais, le cuisinier et les plongeurs.
- Est-ce qu'elle sympathisait avec certains d'entre eux ?
- Oui, c'était quelqu'un de liant.
- Je veux dire, est-ce qu'elle sortait avec eux ?
- Je ne crois pas. J'aurais remarqué ce genre de chose, je passe ma vie ici, soit aux cuisines, soit à la caisse. J'aurais remarqué ce genre de chose, vous ne croyez pas ?
- Personne du nom de Joey ne travaille ici ? demanda soudain Meyer.
- Joey ? Non. Il y a un Johnny à la plonge et j'ai eu un aide-serveur qui s'appelait José... Hé ! c'est la même chose que Joey, je crois, hein ?
- Quand était-ce ?
- José a travaillé ici... attendez voir... au printemps.
- En mars, peut-être ?
- Mars, avril, dans ces eaux-là.
- Quand Clara Jean travaillait ici ?
- Eh bien... ouais, maintenant que j'y pense.
- Quand est-il parti ?
- Eh bien... à peu près en même temps qu'elle, en fait.
- Tiens, tiens, dit Meyer. José comment ?
- La Paz, dit Fowles.

À une dizaine de blocs de l'endroit où Meyer Meyer apprenait que Peace était l'équivalent anglais du mot espagnol Paz, Steve Carella apprenait qu'Ambrose Harding était un homme terrorisé. Il était simplement venu demander à l'agent de Chadderton s'il était au courant d'un projet de disque dont le chanteur aurait pu discuter avec Clara Jean Hawkins. Il n'avait pas eu le temps d'en parler que Harding s'était précipité pour lui montrer une fleur qu'on lui avait apportée moins de dix minutes plus tôt. On avait frappé à la porte et, quand Harding avait ouvert – il n'avait pas ôté la chaîne de sûreté – il y avait une boîte sur le palier. Ce n'était pas le genre de boîtes dans lesquelles on livrait les fleurs, d'habitude. Pas la boîte blanche rectangulaire avec du papier vert à l'intérieur et le nom du fleuriste, imprimé sur le couvercle. Pas du tout ce genre de boîte.

En la regardant, Carella se dit qu'elle ressemblait aux boîtes de cadeaux des grands magasins. Il la reconnut même instantanément, sans pouvoir pour autant se rappeler le nom du grand magasin. La boîte faisait une douzaine de centimètres de long sur huit centimètres de large et dix de haut. Elle était décorée d'un motif de fleurs de lis bleues sur fond vert. À l'intérieur, il y avait une orchidée rose.

— Pourquoi est-ce que ça vous fait peur ? demanda Carella.

— Parce que, pour commencer, dit Harding, qui pourrait bien m'envoyer une orchidée ?

Il était assis dans un fauteuil de son propre salon, la fenêtre derrière lui dégoulinante d'une pluie qui paraissait décidée à inonder la ville. Il n'était qu'un peu plus de midi, mais le ciel ressemblait à un ciel d'hiver à cinq heures du soir. L'orchidée rose était posée devant lui sur la table basse, toujours dans sa boîte ornée de fleurs de lis bleues sur fond vert. Elle semblait tout à fait inoffensive. Carella ne comprenait pas pourquoi elle paraissait terroriser Harding.

— Il y a un tas de gens qui pourraient vous envoyer des fleurs, dit Carella. Vous avez été blessé, après tout, on savait que vous étiez à l'hôpital...

— Des fleurs, ouais, dit Harding. Un bouquet de fleurs. Pas une fleur toute seule à agrafer à un corsage. Je suis un homme. Pourquoi est-ce qu'on m'enverrait une fleur pour femme ?

— Eh bien, peut-être... enfin, je ne sais pas, dit Carella. Le fleuriste s'est peut-être trompé.

— Justement, dit Harding. Si quelqu'un s'est donné la peine d'aller m'acheter une fleur – et une orchidée, s'il vous plaît – comment se fait-il que celui qui l'a livrée ait disparu avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la porte ? Comment se fait-il qu'elle ne soit pas dans une boîte de fleuriste ? Comment se fait-il qu'elle ne soit pas accompagnée d'une carte ? Une fleur pour femme qui arrive comme ça : toc, toc, « Qui est là ? » et pas de réponse, il y a une boîte posée devant la porte. Comment ça se fait, c'est ce que j'aimerais savoir.

— Eh bien... qu'est-ce que vous en pensez, vous ? demanda Carella.

— C'est un avertissement, répondit Harding.

— Comment voyez-vous un avertissement dans... une... enfin... une... une simple fleur ?

— Il y a une épingle plantée dedans, dit Harding. Peut-être que quelqu'un veut m'avertir qu'on va aussi me planter quelque chose dans la peau, mon vieux. Peut-être que quelqu'un veut m'avertir que je finirai comme Géorgie.

— Je comprends que vous puissiez ressentir cela...

— Un peu, oui, vu qu'on a déjà essayé de me décharger un revolver dans la tête...

— Mais une fleur, dit Carella, une fleur à porter sur un vêtement...

Il laissa sa phrase en suspens et haussa les épaules.

— Emportez ça, dit Harding.

— Pour quoi faire ?

— Donnez-la aux types de votre labo. Pour voir si elle est empoisonnée ou quoi.

— Bien sûr, je vais le faire, dit Carella, mais je ne pense vraiment pas...

— Quelqu'un a fait tout son possible pour me tuer. M^r Carella, dit Harding. Il a loupé son coup. Parce que l'arme était vide. D'accord. C'est peut-être la même personne qui m'envoie des fleurs avant l'enterrement, vous me suivez, M^r Carella ? J'ai peur. Maintenant que je suis sorti de l'hôpital, je ne suis plus protégé par la présence des infirmières, des médecins, de tous ces gens autour de moi. Je suis chez moi, maintenant, tout seul, et voilà que je trouve une orchidée rose sur le pas de ma porte, et je peux vous dire que ça me flanque une trouille bleue.

— Laissez-moi en parler au lieutenant, dit Carella. On pourra peut-être envoyer un homme pour vous protéger.

— J'aimerais bien, dit Harding. Et faites examiner cette fleur.

— Ce sera fait, dit Carella. En attendant, je voudrais vous poser quelques questions.

— Allez-y, dit Harding.

— Connaissez-vous une certaine Clara Jean Hawkins ?

— Non. Qui est-ce ?

— Quelqu'un qui connaissait George Chadderton. Est-ce que vous connaissiez toutes ses relations professionnelles ?

— Oui.

— Mais pas Clara Jean Hawkins.

— Est-ce que c'est une relation professionnelle ?

— Apparemment, elle discutait avec George de la possibilité de faire un disque.

— Est-ce qu'elle travaille dans le disque ?

— Non, c'était une prostituée.

— Une prostituée ? Et elle parlait avec George de faire un disque ?

— George ne vous en a jamais rien dit ?

— Jamais. Quel genre de disque ?

— Fondé sur ses expériences en tant que prostituée, dit Carella.

— Je ne vois pas un disque d'or avec ça, et vous ? dit Harding en secouant la tête.

— Cette fille paraissait sûre que le disque se ferait.

— Par qui ?

— Par quelqu'un qui allait lui faire payer ce plaisir trois mille dollars.

— Ah ! dit Harding en hochant la tête. À compte d'auteur.

— Comment est-ce que ça se passe ? demanda Carella.

— C'est quand une société vous facture entre deux et trois cents dollars pour réaliser ce qu'ils appellent une gravure d'essai ou une connerie comme

ça. Après ça, ils...

— Vous avez dit une gravure d'essai ?

— Ouais. Si les soi-disant « juges » de la société aiment ce qu'ils entendent, ils donnent un avis favorable pour un pressage normal.

— Qui coûte plus cher ?

— Non, non, tout est compris dans les premiers honoraires. Il reste pas mal de bénéfice, croyez-moi. Le pressage normal correspond à un album, d'habitude, vu ? Huit ou neuf chansons sur chaque face, chacune d'un gogo comme vous. Ça fait dix-huit chansons à deux cents, parfois trois cents dollars chacune, ce qui se monte à quatre, cinq mille dollars. Alors ils pressent mille cinq cents disques – ce qui, normalement, vous coûterait dans les deux mille cinq cents dollars –, ils en donnent dix à chacun des dix-huit « auteurs » des chansons gravées sur le disque, et ils envoient le reste aux animateurs de radio, qui les jettent à la poubelle, ou à des disquaires d'un bout à l'autre du pays, qui n'ouvriront même pas le paquet. Une escroquerie pure et simple. Alors il était question d'un disque, hein ?

— Oui.

— Et George était dans le coup ? Je ne peux pas croire que George aurait marché dans une combine pareille. Un bon paquet de ces boîtes fournissent des paroliers ou des compositeurs à l'œil, ça fait partie de la combine. Mais George ? Vous en êtes sûr ?

— Il a rencontré cette fille quatre fois le mois dernier. Il y avait les mots « Faire la vie » inscrits sur son carnet. Nous pensons que c'est le titre qu'ils comptaient adopter.

— Eh bien, je ne sais pas quoi vous dire. Il ne m'en a jamais parlé. Je sais qu'il avait drôlement envie de se faire plus de fric que ces derniers temps, ne serait-ce que pour que Chloé abandonne son boulot. Alors peut-être qu'il a mis cette fille en rapport avec une boîte de ce genre, et peut-être... Mais je n'en sais rien. Si George touchait une commission, ça valait peut-être quand même le coup pour la boîte. Au lieu d'être obligés de pêcher dix-huit gogos, ils avaient un seul gogo qui crachait trois mille dollars, ils en filaient un peu à George, ils faisaient quand même un bénéfice. Ouais, possible. Mais je ne peux rien affirmer.

Carella sortit son calepin et l'ouvrit à la page sur laquelle il avait recopié les noms trouvés dans l'agenda de Chadderton.

— J'ai ici deux noms qui ne disaient rien à Chloé, dit-il. Est-ce que l'un ou l'autre pourrait avoir un rapport avec ces disques à compte d'auteur ?

— Je vous écoute, dit Harding.

— Jimmy Talbot ?

— Non, c'est un contrebassiste. Fichtrement bon, d'ailleurs.

— Harry Caine.

— Dans le mille, mon vieux. Il a une boîte de disques qui s'appelle Hurricane. C'est un escroc de première.

— Merci, dit Carella en fermant son calepin.

— N'oubliez pas de demander à votre lieutenant d'envoyer quelqu'un.

— Je n'oublierai pas, dit Carella.

— Et de faire examiner cette fleur, dit Harding.

La surveillance jour et nuit de l'appartement d'Ambrose Harding ne prit pas effet avant quatre heures moins le quart cet après-midi-là. Les raisons de ce retard de près de quatre heures étaient nombreuses, et toutes valables. Pour commencer, au lieu de retourner directement au bureau, Carella se rendit dans le centre, au 17, Crescent Oval, où les bureaux des disques Hurricane étaient domiciliés. Crescent Oval se trouvait dans cette partie de la ville connue sous le nom du Quartier, et le numéro 17, Crescent Oval était une maison en pierre brune de trois étages située entre l'échoppe d'un fabricant de sandales et une boutique d'aliments biologiques. À droite de la porte, sur une plaque de cuivre, étaient gravés les seuls mots hurricane records. Carella sonna et attendit. Quelques secondes plus tard, un déclic lui répondit. Il ouvrit la porte et pénétra dans un vestibule lambrissé avec un escalier juste en face, un couloir étroit à droite des marches et une porte tout de suite à droite. Sur cette porte, une autre plaque de cuivre avec les mots hurricane records. Pas de sonnette. Carella frappa à la porte, et une voix de femme dit :

— Entrez.

Il se retrouva dans une réception toute simple dont les murs étaient peints de plusieurs teintes de violet, toutes douces, complémentaires et plutôt reposantes pour l'œil. La jeune fille assise derrière un bureau blanc au plateau de formica avait dix-huit ou dix-neuf ans, à ce qu'il lui sembla, une jeune fille noire avenante vêtue d'un tailleur de couleur prune en parfaite harmonie avec les murs et la moquette. Elle dit avec un sourire chaleureux :

— Vous désirez, monsieur ?

— Je suis officier de police, dit Carella en sortant aussitôt son insigne.

— Ah ! dit la jeune fille en souriant. Et moi qui vous prenais pour un chanteur de rock.

— Est-ce que M^r Caine est là ? s'enquit Carella.

— Je vais voir, dit-elle en décrochant le combiné. (Elle appuya sur un bouton à la base de l'appareil, attendit un instant et dit :) Un officier de police désire vous voir, monsieur. (Elle écouta, se mit à rire et dit :) Je ne pense pas. (Elle écouta encore puis ajouta :) Je vous l'envoie.

— Qu'est-ce qu'il a dit de si drôle ? demanda Carella.

— Il voulait savoir si vous étiez en train de lui dresser une contravention. Il a trouvé une place pour se garer pas trop loin, mais c'est une rue à

stationnement alterné, et aujourd'hui, c'est l'autre côté de la rue. Mais il pleut si fort qu'il n'avait pas envie d'aller jusqu'au garage, dans Chauncey Street. Je lui ai dit qu'à mon avis vous n'étiez pas là pour sa voiture. Vous n'êtes pas là pour ça, n'est-ce pas ?

— Non, dit Carella.

— Allez-y, cher monsieur, la voie est libre, dit la jeune fille, qui indiqua en souriant une porte juste derrière son bureau. À droite en entrant. C'est la deuxième porte dans le couloir.

Harry Caine, un homme à la peau très noire, vingt-trois ans environ, était vêtu d'un pantalon gris perle et d'une chemise rose, les manches retroussées sur des poignets frêles et des avant-bras délicats. Quand Carella fit son entrée, il se leva en tendant la main. Carella estima sa taille à un mètre quatre-vingts. Mince, les hanches et les épaules étroites, il aurait pu passer sans peine pour un adolescent. Les pochettes de disques de rock qui décoraient les murs, tout autour de son bureau, accentuaient cette impression initiale : Carella aurait pu se trouver dans la chambre d'un adolescent ; il ne manquait que le hurlement d'une chaîne stéréo.

— Excusez-moi, dit Caine, ma secrétaire ne m'a pas dit votre nom. Moi, c'est Harry Caine.

— Inspecteur Carella, dit-il en serrant la main de Caine.

— Je suis en stationnement interdit, dit Caine en souriant. Je le sais.

— C'est pour autre chose que je suis là.

— Ouf ! dit Caine en se passant une main sur le front pour mimer un soulagement excessif. (Il avait les yeux, Carella le remarqua pour la première fois, presque jaunes. Des yeux extraordinaires. Il n'avait jamais vu personne avec des yeux pareils.) Asseyez-vous, je vous en prie. Voulez-vous du café ?

— Non, merci, dit Carella.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Vous avez déjeuné avec George Chadderton, jeudi dernier, dit Carella.

— Oui ? dit Caine.

— Oui, à une heure.

— Oui ?

— C'est exact ?

— C'est exact, dit Caine.

— De quoi avez-vous parlé ?

— Pourquoi voulez-vous le savoir ? demanda Caine, qui parut profondément déconcerté.

Carella le regarda fixement :

— Vous ne savez pas qu'il est mort ? demanda-t-il.

— Mort ? Non. George ?

— Il a été tué vendredi soir.

— J'étais en voyage, je ne suis rentré qu'hier soir. Je ne savais pas, je suis désolé. (Il hésita.) Que lui est-il arrivé ?

— Il s'est fait descendre.

— Par qui ?

— Nous ne le savons pas encore.

— Eh bien, ça me... ça me fait un choc, dit Caine. Je ne peux pas dire que ça me fasse vraiment de la peine – George n'était pas le genre de personne pour qui on pouvait avoir beaucoup d'affection. Mais j'avais du respect pour lui en tant qu'artiste, et... ça me fait vraiment un choc.

— Depuis quand le connaissiez-vous, M^r Caine ?

— Oh ! je dirais six mois. Les six derniers mois, nous discussions de temps en temps des possibilités de faire un disque.

— Est-ce que c'est de ça que vous avez parlé jeudi dernier ?

— Oui, maintenant que vous me le dites. George m'a appelé la semaine dernière, il m'a dit qu'il avait une idée de disque et qu'il voulait en discuter. Il faut dire, ajouta Caine en souriant, que George avait toujours une idée de disque dont il voulait discuter. L'ennui, bien sûr, c'est qu'il voulait faire du calypso, et que le calypso est aussi indispensable à l'industrie du disque qu'un fouet de cocher aux moyens de transport modernes.

— Est-ce que c'était d'un disque de calypso qu'il voulait parler, cette-fois-ci ?

— Oui. Mais avec une accroche.

— Quelle était cette accroche ?

— Eh bien, pour commencer... (Caine hésita.) Je ne sais pas si je devrais en parler. Je ne voudrais pas que vous pensiez que Hurricane Records n'enregistre qu'à compte d'auteur. Il n'en est rien.

— Hmm, dit Carella.

— Il est vrai que, de temps en temps, pour aider à lancer des artistes qui, autrement, n'auraient pas les moyens de s'exprimer...

— Hmm.

— ... nous faisons en effet payer une certaine somme. Mais c'est uniquement pour couvrir les frais d'enregistrement, d'emballage et de distribution.

— Je vois, dit Carella.

— Mais, même dans ces circonstances, nous payons les mêmes droits d'auteur que Motown, R.C.A., Arista ou n'importe quelle autre maison qui vous viendrait à l'esprit.

— Ce n'est qu'à l'occasion...

— Oui, de temps à autre...

— ... que vous acceptez d'être payés.

— Oui, pour réduire les risques.

— À votre connaissance, C.J. Hawkins... est-ce que ce nom vous dit quelque chose ?

— Oui, c'est la fille dont j'ai parlé avec George.

— ... était prête à avancer trois mille dollars...

— Oui.

— ... pour faire enregistrer un disque par votre société.

— Oui.

— Est-ce que George Chadderton devait toucher une partie de cette somme ?

— Oui.

— Combien ?

— Mille dollars.

— Et Hurricane Records devait empocher les deux mille restants, c'est ça ?

— Oui.

— N'est-ce pas bien peu ? J'avais cru comprendre que la plupart des autres sociétés faisaient payer entre deux cents et trois cents dollars par chanson.

— C'est vrai, dit Caine.

— Combien Hurricane demande par chanson ?

— Deux cent cinquante.

— Et combien de chansons mettez-vous sur un disque, normalement ?

— Huit ou neuf par face.

— Ce qui ferait, euh, quatre mille dollars par disque, c'est bien ça ?

— Plus ou moins.

— Mais Hurricane était prêt à faire celui de C.J. pour deux mille dollars.

— Trois mille en tout.

— Votre part à vous n'était que de deux mille. Dix-huit chansons pour deux mille dollars. Comment ça se fait ?

— Eh bien, dit Caine, pas dix-huit.

— Ah ! dit Carella. Combien ?

— Ça devait être plutôt comme un disque de démonstration. Plutôt qu'un disque qu'on envoie aux animateurs de radio et aux disquaires.

— Combien de chansons dessus ?

— Nous avons l'intention de ne graver qu'une face.

— Neuf chansons ?

— Huit.

— Pour trois mille dollars.

— La part de Hurricane n'était que de deux mille.

— Pourquoi donniez-vous mille dollars à Chadderton ? Parce qu'il vous avait amené la fille ?

— Non, il était payé pour écrire les chansons et les enregistrer.

— Quel genre de chansons ?

— Eh bien, du calypso, bien sûr. C'est ce que George écrivait et chantait. Du calypso.

— Qui allait tout à coup devenir indispensable à l'industrie du disque, hein ?

Caine sourit.

— Peut-être pas indispensable, mais intéressant. Miss Hawkins avait un grand nombre de renseignements que George était prêt à mettre en chansons.

— Ils allaient les écrire en collaboration, c'est ça ?

— Cet aspect n'avait pas encore été décidé. Je crois que George avait seulement l'intention d'exploiter ses connaissances. Apparemment, elle avait des centaines d'histoires à raconter. Elle n'était dans le métier que depuis le mois d'avril, mais apparemment, on apprend vite, sur le trottoir.

— Dommage qu'elle n'ait pas appris un peu plus vite hors du trottoir, dit Carella.

— Excusez-moi, dit Caine. Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Je veux dire que vous lui faisiez payer trois mille dollars pour enregistrer huit chansons, ce qui, d'après mes calculs, revient à trois cent soixante-quinze dollars par chanson, soit cent vingt-cinq de plus que ce que vous demandez d'habitude.

— Là-dessus, il y en avait mille pour George.

— Je vois. Vous ne touchiez donc que vos honoraires habituels, c'est ça ?

— Si vous voulez considérer ça comme ça.

— Et vous, monsieur, comment voulez-vous considérer ça ? À vous deux, vous meniez cette jeune fille en bateau.

— Ce n'était pas une vraie jeune fille, dit Caine en souriant.

— Non, répondit Carella, mais d'habitude, c'est elle qui se faisait payer pour se faire baiser.

Le sourire s'effaça du visage de Caine.

— Je suis sûr que vous avez des milliers de choses à faire, dit-il. Je ne

veux pas vous retenir.

— Ravi d'avoir fait votre connaissance, monsieur, dit Carella en sortant du bureau.

Il s'arrêta au bureau de la réception et demanda à la jeune fille à quoi ressemblait la voiture de M^r Caine. Après lui en avoir indiqué la marque, le modèle et la couleur, elle dit :

— Oh ! là, là, je crois que je viens de faire une bêtise !

Carella lui assura qu'il n'en était rien.

Une fois dehors, sous la pluie battante, il arpenta la rue de bout en bout jusqu'au moment où il eut trouvé la voiture correspondant à la description de la jeune fille. D'une cabine téléphonique, au coin de la rue, il appela les Transmissions pour leur demander de contrôler le numéro d'immatriculation sur ordinateur. Quelques minutes plus tard, il apprit que la voiture était enregistrée au nom de M^r Harry Caine, résidant à Riverhead, et qu'on n'en avait pas signalé le vol. Pendant les dix minutes suivantes, Carella marcha sous la pluie à la recherche de l'agent de ronde. Quand il l'eut trouvé, il se présenta et le conduisit jusqu'à l'endroit où la voiture de Caine était garée, en infraction, du mauvais côté de la rue.

— Collez-lui une contredanse, dit-il.

L'agent le regarda avec des yeux ronds. La pluie crépitait sur la tête nue de Carella, la pluie avait détrempé son imperméable, ses chaussures et les jambes de son pantalon ; l'impression d'ensemble était celle d'un rat noyé. L'agent le regardait toujours. Il finit par hausser les épaules en disant : « D'accord », et se mit à dresser le procès-verbal. L'heure qu'il indiqua dans le coin, en haut à droite, était : treize heures quarante-cinq.

Carella n'arriva pas au bureau avant deux heures et demie de l'après-midi, heure à laquelle le lieutenant recevait un journaliste du journal du matin de la ville qui voulait se renseigner non pas sur le compte d'un obscur chanteur de calypso trouvé mort vendredi soir dans le 87^e District, ni même sur le compte d'une prostituée encore plus obscure qui s'était fait descendre à Centre Sud quatre heures et demie plus tard, mais à propos d'une épidémie de cambriolages de bijouteries qui semblait avoir passé la frontière entre le quartier pouilleux du 87^e et son voisin rupin de l'ouest. Le journaliste voulait savoir si le lieutenant estimait que les cambrioleurs qui avaient dévalisé une boutique de Hall Avenue, juste à l'ouest de Monastery Road, étaient les mêmes malfaiteurs qui écumaient le 87^e depuis, mettons, de nombreux mois. Byrnes refusait d'avouer à quelque journaliste que ce soit que des malfaiteurs écumaient son district et, d'ailleurs, il ne considérait pas qu'attaquer six bijouteries revienne à écumer un quartier, c'était une simple série noire. Quoi qu'il en soit.

Il resta occupé avec ce journaliste jusqu'à trois heures moins le quart, heure à laquelle Carella fit son entrée dans son bureau en portant une boîte

ornée d'un motif de fleurs de lis bleues sur fond vert. La main protégée par un mouchoir, Carella ouvrit la boîte.

— Il ne faut plus m'apporter de fleurs, dit Byrnes. Ça commence à faire jaser.

— Déposée devant chez Harding il y a un petit moment, dit Carella. Il pense que ça veut dire quelque chose.

— Hmm ! dit Byrnes.

— Qu'il ait raison ou pas n'a pas d'importance, dit Carella. Il a une trouille bleue et je pense qu'il n'a peut-être pas tort. Celui qui a essayé de le flinguer...

— Pourrait remettre ça, dit Byrnes en hochant la tête.

— Est-ce qu'on peut lui affecter un agent ?

— Pour combien de temps ?

— Au moins en attendant de cueillir Joey Peace.

— Est-ce que tu en as parlé à Meyer ?

— Oui, et il m'a dit que c'était José La Paz. J'ai déjà appelé le Gaucho pour le mettre au courant.

— À ton avis, combien de temps nous faudra-t-il pour le dénicher ?

— Je n'en ai aucune idée, Pete. Ça peut prendre dix minutes, ça peut prendre dix jours.

— Combien de temps veux-tu qu'on protège Harding ?

— Vous pouvez m'accorder une semaine ? Jour et nuit ?

— Je vais voir avec le capitaine.

— Vous voulez bien, Pete ? Je vais porter ça au labo. Sam m'a promis un rapport dès demain matin si je la lui apporte tout de suite.

Les deux hommes consultèrent leur montre. Tandis que Carella sortait du bureau, Byrnes décrocha le combiné.

Le capitaine Frick avait l'honneur de commander tout le 87^e, y compris les flics en civil qui peuplaient la salle en désordre du premier étage du poste de police. Cent quatre-vingt-six agents étaient affectés au 87^e et, avec les seize inspecteurs du premier, la petite armée placée sous les ordres de Frick constituait un formidable rempart contre les forces du mal de la ville. Byrnes demandait maintenant que trois hommes des effectifs en tenue soient détournés de leur service actif ici ou là pour être postés à la porte d'un homme d'affaires noir (bien que sa couleur n'eût rien à voir dans l'affaire) jour et nuit, un homme par tranche de huit heures, trois hommes par jour, tous les jours de la semaine suivante. Frick ne voulait pas assumer seul une telle responsabilité. Il estimait que trois hommes de moins contre les forces du mal, c'était trois hommes de plus du côté des forces du mal. Il dit à Byrnes qu'il le rappellerait et, à trois heures et une minute exactement, il appela le chef du personnel du

Commissariat central de High Street, dans le centre, pour lui demander s'il pouvait se permettre d'immobiliser trois agents tous les jours pendant une semaine pour les affecter à la protection nuit et jour d'un homme d'affaires noir dont le client avait été victime d'un meurtre dans la nuit du vendredi précédent. Le chef du personnel lui demanda ce que la couleur de peau de cet homme d'affaires avait à voir dans tout ça, au nom du Ciel, et Frick s'empessa de lui répondre :

— Rien, monsieur, ça n'a absolument rien à voir.

Le chef du personnel lui donna l'autorisation d'affecter trois hommes à une protection jour et nuit. Il était alors trois heures neuf et il pleuvait toujours.

Frick savait, de par son expérience de simple agent avant d'être nommé sergent, puis lieutenant, puis capitaine, que le service de huit heures à quatre heures se terminait à quatre heures moins le quart, quand les agents de relève se présentaient à l'appel à l'accueil avant d'aller remplacer à leur poste les agents de l'équipe précédente. Il savait en outre que, dans cette ville, tout malfaiteur astucieux aurait dû s'arranger pour perpétrer ses méfaits un quart d'heure avant huit heures, quatre heures ou minuit, moment auquel il se produisait alors un chevauchement entre les agents qui rentraient en avance au poste de police et ceux de la relève qui se présentaient à l'appel avant d'aller les remplacer. Le temps de service dure huit longues heures, et sans doute fallait-il pardonner un peu de hâte de la part d'hommes qui avaient battu le pavé tout ce temps. De toute façon, Frick savait qu'il aurait été absurde de charger un agent qui allait quitter son service d'assurer le premier quart de la surveillance de l'appartement de Harding, si bien qu'il téléphona au sergent de garde pour lui demander de désigner un homme de l'équipe quatre heures-minuit pour prendre le premier quart d'une surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre qui devait se prolonger encore une semaine, ou du moins jusqu'à nouvel ordre.

Le premier agent affecté à la surveillance de l'appartement de Harding était un bleu nommé Conrad Lehman. Il fut aussi le dernier agent chargé de cette mission puisque, à son arrivée, il trouva la porte entrouverte et un homme noir étendu raide mort sur le carrelage de la cuisine avec dans la tête deux trous nettement espacés.

Carella ne s'habitait pas à penser à Sam Grossman comme le « capitaine » Sam Grossman, alors qu'il l'avait si longtemps appelé le « lieutenant » Sam Grossman. Près d'une fenêtre orientée à l'est haut dans une tour (plus précisément à l'étage du laboratoire de la police du nouveau Commissariat central, une tour de verre, de pierre et d'acier dans le centre, dans High Street), Grossman était à demi assis, à demi appuyé à une longue table blanche sur laquelle s'alignait une rangée de microscopes noirs. Il portait une blouse blanche par-dessus son costume gris, et les verres de ses lunettes reflétaient la pluie grise qui ruisselait sur les vitres, le ciel gris qui s'étendait d'un bout à l'autre de l'horizon morne et le trait de crayon noir des ponts qui reliaient l'île à la grisaille lointaine des faubourgs. L'effet était résolument moderne, presque monochrome : les blancs, les gris, les noirs n'étaient interrompus que par le bleu et le vert de la boîte ornée d'un motif à fleurs de lis et par le rose chaud de l'orchidée posée sur la paillasse du labo.

— Qu'est-ce que vous voulez en premier ? demanda Grossman. La boîte ou la fleur ?

Il y avait dans sa voix une douceur en contradiction flagrante avec la froideur des connaissances scientifiques qu'il était censé dispenser. Ecouter Sam Grossman exposer les résultats de ses expériences de laboratoire était comme d'entendre un paysan du fin fond de la Nouvelle-Angleterre expliquer que, au contraire des systèmes de Galilée ou de Newton, il fallait considérer le temps et l'espace comme des données relatives dans un système évolutif.

— Commençons par la boîte, dit Carella.

— Je parie que vous ne reconnaissez pas ce motif.

— Je le connais, mais je ne le situe pas.

— B. Renaud, dans Hall Avenue.

— Exact, c'est ça.

— Leur boîte-cadeau standard. Ils en changent les couleurs de temps à autre, mais le motif à fleurs de lis est toujours le même. Vous devriez leur demander quand ils ont changé les couleurs pour la dernière fois.

— C'est ce que je vais faire. Quoi d'autre d'intéressant ?

— Pas la moindre empreinte, pas la moindre trace à l'intérieur, sauf un

peu de poussière.

— Et cette poussière, rien de particulier ?

— Pas cette fois. Désolé, Steve.

— Et la fleur ?

— Eh bien, c'est une orchidée, comme vous l'avez sans doute constaté.

— Oui, c'est ce qu'il me semblait, dit Carella en souriant.

— Une variété commune dans les régions septentrionales tempérées, poursuit Grossman, caractérisée par une fleur rosâtre et une corolle en forme de sabot. On peut en trouver chez tous les fleuristes de la ville. Il suffit de demander la *Calypso bulbosa*.

— Vous vous fichez de moi, dit Carella.

— Pourquoi ? demanda Grossman, surpris.

— *Calypso bulbosa* ? Calypso ?

— C'est son nom. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Carella hocha la tête.

— Je suis sûr que Harding ignorait le nom de cette fleur de malheur, mais elle lui a quand même flanqué la trouille. *Calypso bulbosa*. Le meurtrier lui disait : « Regarde cette jolie fleur : c'est ton arrêt de mort. » Et Harding l'avait compris d'instinct.

Il hocha de nouveau la tête.

— Le sens caché des choses, dit Grossman.

— Les rouages de l'univers, dit Carella.

— Le point de non-retour, dit Grossman.

La personne de chez B. Renaud sur qui Carella tomba s'appelait Betty Ungar. Au téléphone, elle avait une voix précise mais agréable, un peu comme la voix d'un robot qu'on aurait lubrifié avec du miel.

— Oui, dit-elle, le motif à fleurs de lis est une exclusivité de la maison. Il apparaît dans toutes nos publicités dans les journaux et à la télévision, on le trouve sur nos cartes de crédit et nos sacs en papier et, bien entendu, sur nos boîtes-cadeaux.

— Il paraît que les couleurs changent de temps en temps.

— Chaque année à Noël, oui, dit Miss Ungar.

— La boîte que j'ai là devant moi, dit Carella, a un motif à fleurs de lis bleues sur fond vert. Je me demande si vous pourriez...

— Oh ! là, là, dit Miss Ungar.

— Est-ce que cela vous pose un problème ?

— Bleu et vert. Oh ! là, là, c'était bien avant mon arrivée, je le crains.

— Vous voulez dire que c'est une vieille boîte ?

— Je suis ici depuis six ans, dit Miss Ungar, et je me rappelle toutes les associations de couleurs que nous avons utilisées : le rouge sur rose l'an dernier, par exemple, le noir sur blanc l'année d'avant, le brun sur beige encore avant...

— Hmm, dit Carella. Mais ce bleu sur vert...

— Avant mon arrivée.

— Il y a plus de six ans, c'est bien ça ? demanda Carella.

— Oui.

— Pourriez-vous me dire quand exactement ?

— Eh bien... est-ce que ça présente une grande importance à vos yeux ?

— Ça pourrait, dit Carella. Tant qu'un renseignement n'a pas pris une soudaine importance, voyez-vous, il est impossible de savoir s'il était important.

— Hmm ! dit Miss Ungar en se débrouillant pour charger ce monosyllabe de ses doutes sincères quant à l'urgence de la mission de Carella, et ses doutes également quant au bien-fondé de sa philosophie sommaire sur l'importance relative des renseignements et sa théorie de leur soudaine importance. Ne quittez pas, voulez-vous ? dit-elle.

Carella ne quitta pas. Pendant qu'il ne quittait pas, le magasin diffusa sur la ligne de la musique enregistrée. En écoutant cette musique, Carella se demanda pourquoi les Américains se croyaient tenus d'emplir tous les silences d'un bruit quelconque – du tsoin-tsoin, du chacha-cha, du ran-plan-plan, du zim-boum-boum : en Amérique, il était impossible de monter dans un taxi, d'entrer dans un ascenseur ou même dans une chapelle funéraire sans que des haut-parleurs déversent, susurrent ou égrènent un son quelconque. Qu'était-il advenu des collines verdoyantes et silencieuses ? Il se souvenait vaguement d'être allé un jour chez sa tante, dans une ferme de l'Etat voisin, sur l'autre rive du fleuve, et de s'être assis sur une colline verdoyante tandis qu'à ses pieds le paysage s'étendait à l'infini dans un profond silence. La tête pleine de ces songeries pastorales, l'oreille gauche massée par un arrangement sucré de *Sunrise*, *Sunset*, Carella faillit s'endormir. La voix un peu mécanique de Miss Ungar le ramena brutalement à la réalité.

— Mr Coppola ? dit-elle.

— Carella, corrigea-t-il.

— Hmm ! fit-elle, se débrouillant cette fois pour laisser entendre que Carella ignorait son propre nom. J'ai demandé à quelqu'un qui est là depuis plus longtemps que moi, et il se trouve que le bleu et vert a servi au Noël précédant mon arrivée dans la maison.

— C'est-à-dire Noël il y a sept ans.

— Oui, dit Miss Ungar. Si j'ai commencé à travailler ici il y a six ans et

que le bleu et vert a servi au Noël précédant mon arrivée, alors oui, cela doit faire sept ans.

Carella eut le sentiment qu'il venait de se faire traiter d'imbécile. Il remercia Miss Ungar de sa patience et raccrocha. Il contempla la boîte ; toutes les théories s'effondraient : ce nouveau renseignement refusait de revêtir une soudaine importance.

Les techniciens du labo qui passèrent l'appartement d'Ambrose Harding au peigne fin ne cherchaient pas spécialement des indices qui établiraient un lien entre ce meurtre et ceux de George Chadderton et de Clara Jean Hawkins. Les balles retrouvées (l'une incrustée dans l'appui de la fenêtre, au-dessus de l'évier, l'autre extraite du crâne de Harding par l'assistant du médecin légiste chargé de l'autopsie) indiqueraient à la Balistique si c'était la même arme qui avait servi pour les trois meurtres, ce qui serait un lien suffisant. En fait, ils recherchaient n'importe quel indice, n'importe quel élément qu'ils pourraient transmettre aux inspecteurs chargés de l'enquête, n'importe quoi qui pourrait faire passer l'affaire du domaine des spéculations au royaume du raisonnement.

On ressentait déjà, et ce avant même que la Balistique ne rende son rapport sur les projectiles, une impression de continuité confinant à la répétition ; encore un meurtre, et le feuilleton repartirait sûrement pour une nouvelle série d'épisodes. Dans une ville comme celle-là, un simple crime n'avait pas de quoi provoquer un attroupement ; on pouvait avoir sa variété de meurtre préférée n'importe quel jour de la semaine, alors bon, à part ça, quoi de neuf ? Deux crimes commis avec la même arme, ou même deux crimes commis dans le même quartier dans un intervalle de temps assez bref, ou deux victimes de meurtres qui se ressemblaient vaguement, par l'âge, la profession ou la couleur des cheveux suffisaient cependant à inciter l'un ou l'autre des journalistes pleins d'imagination de la ville à se demander comme ça, à voix haute, si oui ou non un nouveau tueur en série n'était pas en train de se promener tranquillement dans les rues pendant que les flics se tournaient tout aussi tranquillement les pouces. Mais trois meurtres ? Trois meurtres en cinq jours ? Trois meurtres commis selon toute vraisemblance avec la même arme ? Trois meurtres de trois Noirs, dont l'une faisait partie, sinon du milieu, tout au moins de la frange du milieu, de ce monde nocturne d'invités chuchotées et de promesses discrètement tenues.

Rien de tel que le meurtre d'une prostituée pour stimuler l'imagination du public. Cela procurait de grandes satisfactions aux personnes à la moralité irréprochable, le coupable puni sinon de la main de Dieu, du moins de la main de quelqu'un qui comprenait les dangers que la prostitution engendrait dans une société où les hommes se promenaient la braguette ouverte. Pour beaucoup d'autres (ces hommes et ces femmes qui, à un moment ou à un autre, avaient caressé l'idée de recourir aux services d'une prostituée, ou

d'offrir les services d'une prostituée), ce meurtre était une preuve, s'il en était besoin, qu'il existait bel et bien dans cette ville une armée de femmes prêtes et même désireuses de se mettre à la disposition de quiconque, sans considération de race, de confession, de couleur, de sexe ou de séduction. Que le service en question fût parfois entaché de danger était un fait que le meurtre établissait sans discussion. La mort est le prix du péché, mon frère... mais, mon Dieu, ça n'en restait pas moins attirant. Et pour ceux qui s'étaient bel et bien livrés à ce badinage, avaient bel et bien fricoté ça et là, de ça de là, dans telle ou telle chambre d'hôtel crasseuse, ou dans un motel de catégorie X, de l'autre côté du fleuve, dans lesquels on peut regarder un film porno tout en se faisant son propre film sur un matelas d'eau, ou dans n'importe lequel des salons de massage qui tapissaient la ville du nord au sud et de l'est à l'ouest, pour ceux, en bref, qui avaient franchi la ligne qui séparait l'amour pour le plaisir (ton côté ou le mien, chéri ?) de l'amour pour l'argent, de l'amour en tant que péché, de l'amour en tant que plus vieux métier de l'histoire de l'espèce (ton espèce ou la mienne, chéri ?), chez ces braves gens aussi, le meurtre d'une prostituée suscitait la fascination parce qu'ils se demandaient : (a) si c'était un micheton comme eux qui l'avait tuée, (b) si c'était un de ces maquereaux à l'air féroce, avec leur chapeau à large ruban, qui l'avait tuée, ou (c) si la fille qui s'était fait tuer pouvait être celle qui leur avait donné satisfaction la nuit précédente – au bout d'un moment, elles se ressemblaient toutes. Alors oui, quand une prostituée se faisait tuer, il y avait toutes sortes d'hypothèses intéressantes à examiner. Tuez un chanteur de calypso quelconque, tuez un quelconque agent de chanteur de calypso, et ça n'excite personne, même s'il y a un lien entre les deux meurtres. Mais tuez une putain ? Sa perruque blonde sur le trottoir, mon Dieu ! Sa jupe relevée au-dessus de son cul ! Une balle dans le cœur et deux autres dans la tête ! Voilà qui est inhabituel et intéressant.

Tout comme le sable.

Ce fut du sable que les techniciens trouvèrent chez Ambrose Harding.

— Du sable, dit Grossman à Carella au téléphone.

— Comment ça, du sable ?

— Du sable. Steve.

— Comme sur une plage ?

— Oui, comme sur une plage.

— Je suis très content de l'apprendre, dit Carella, surtout qu'il n'y a pas la moindre plage à Diamondback.

— Mais il y en a quelques-unes à Riverhead, dit Grossman.

— Oui, et beaucoup à Sand's Spit.

— Et encore plus dans les îles Iodine.

— Quelle quantité de sable vos hommes ont-ils trouvée là-bas ? demanda

Carella.

— Pas suffisamment pour faire une plage.

— Assez pour recouvrir un trottoir ?

— Une quantité minuscule, Steve, c'est l'aspirateur qui l'a ramassé. Ça leur a cependant paru assez curieux pour être signalé. Du sable dans un appartement de Diamondback ? Je dirais que c'est inhabituel.

— Et intéressant, dit Carella.

— Inhabituel et intéressant, oui.

— Du sable, dit Carella.

Un coup d'œil sur le plan de la ville montrait cinq secteurs distincts, dont certains étaient séparés par des voies d'eau et reliés comme des frères siamois par des ponts, à la hauteur de l'épaule ou de la hanche, d'autres ayant des frontières arbitraires qui délimitaient cependant des entités politiques et géographiques, dont l'une était une île à elle seule, entourée d'eau de tous côtés et – dans l'esprit et le cœur de ses habitants – entourée aussi d'ennemis de toutes parts. La ville n'était pas aussi paranoïaque que Naples, qui détient le record indiscuté de cette affection, mais c'était néanmoins une ville assez soupçonneuse, une ville qui avait le sentiment que toutes les autres villes à la surface de la terre concouraient à sa déconfiture fiscale pour la seule raison qu'elle était la première ville du monde. Le hic, c'est que cette supposition paranoïaque se trouvait être exacte. Ce n'était pas une simple ville, c'était la ville. Aux yeux de Carella, si l'on avait besoin de demander ce qu'était une ville, c'est qu'on ne vivait pas dans une ville, ou qu'on croyait seulement y vivre. Cette ville était la pire des villes du monde, et Carella partageait avec chacun de ses habitants – qu'il soit grand voyageur ou qu'il vive reclus chez lui – la certitude qu'il n'en existait de comparable nulle part. C'était tout simplement le seul endroit où vivre.

En en regardant le plan pour rechercher du sable à l'intérieur de la ville ou à l'extérieur, Carella observa le long bras de terre qui ne faisait pas vraiment partie de la ville mais que, en dépit de son appartenance au comté voisin, tous les habitants de la ville proprement dite considéraient comme une cour de récréation. Le comté d'Elseneur, ainsi baptisé par un colon anglais féru des œuvres de son illustrissime compatriote[6], se composait de huit localités alignées le long de la côte est, toutes protégées de l'érosion et des tempêtes occasionnelles par Sand's Spit qui (compte tenu du chauvinisme de la ville) comptait bel et bien quelques-unes des plus belles plages du monde. Sand's Spit s'étendait du nord au sud pour former une digue naturelle qui protégeait le continent, mais pas l'île elle-même ni les îles plus petites qui l'entouraient comme des poissons pilotes entourent un requin. On les appelait les îles Iodine.

Il y avait six îles Iodine en tout, deux appartenant à des particuliers, une troisième transformée en parc naturel ouvert au public et les trois autres,

sensiblement plus grandes que leurs voisines, agrémentées de grands immeubles en copropriété et d'hôtels au luxe plus ou moins tapageur, leurs intrépides occupants apparemment décidés à braver les ouragans qui ravageaient à l'occasion, occasion relativement fréquente, Sand's Spit, les Iodine voisines et parfois la ville elle-même. Les Iodine portaient un nom bizarre, mais il faut dire que presque tout, dans la ville et aux environs, portait un nom bizarre. Il était par exemple bien connu qu'aucune rivière n'avait sa tête [7] (ni même sa queue) dans la partie de la ville appelée Riverhead. Il y avait bien un ruisseau, mais il s'appelait le Five Mile Pond, sans mesurer cinq miles ni en longueur ni en largeur et sans se trouver à cinq miles d'aucun point géographique particulier, ce qui n'empêchait pas ce ruisseau qui coulait dans un quartier sans rivière nommé Riverhead de s'appeler le Five Mile Pond. En fait (chose que n'appréciaient que modérément les citoyens de Riverhead auxquels on demandait à tout bout de champ : « Hé ! comment ça se fait qu'il n'y ait pas de rivière à Riverhead ? »), cet endroit s'était appelé à l'origine Ryerhurt's Farms, du nom du propriétaire hollandais qui y avait possédé un vaste terrain, qu'on avait ensuite abrégé en Ryerhurt, qu'on transforma en Riverhead en 1919 parce qu'on se rappelait vaguement que Ryerhurt était hollandais et que, pendant la Première Guerre mondiale et aussitôt après, un Hollandais était assimilé à un Allemand, et non quelqu'un qui avait quitté son Rotterdam natal pour s'établir en Amérique. Cette ville était bizarre.

Les îles Iodine ne comportaient pas la moindre trace d'iode (ni gisement de salpêtre, ni goémon, ni marais salants), et heureusement, puisque la découverte de telles ressources naturelles aurait conduit au pillage toutes sortes de sociétés d'industrie pharmaceutique, de teinturerie ou de matériel photographique. En l'occurrence, les îles Iodine étaient pour ainsi dire vierges. Personne ne savait vraiment pourquoi elles s'appelaient ainsi ; elles n'avaient certes jamais appartenu à un Hollandais du nom d'Iodine, ni même à un Anglais du nom d'Iodine, ce qui était cependant une hypothèse plus plausible dans la mesure où il existait des preuves matérielles et écrites qu'un fort britannique avait occupé une position stratégique sur la plus grande des îles, en face de l'accès par la mer aux exploitations agricoles du comté d'Elseneur alors prospère, qui s'étendaient à l'abri de Sand's Spit. La plus petite de ces îles avait appartenu à un capitaine d'industrie qui y avait amené sa jeune femme en l'an 1904. Elle avait changé une bonne douzaine de fois de propriétaire depuis. L'autre île qui appartenait à un particulier comptait en tout et pour tout une maison. C'était une maison grise et un peu délabrée. Solidement campée, elle avait tout l'air d'une prison.

Il entendit la vedette revenir : c'était l'un des rares bruits à traverser les doubles portes, le grondement aigu des deux moteurs, le son changeant lorsque l'embarcation manœuvrait pour se mettre à quai. Elle conduisait cet engin avec autant de facilité que tout un chacun conduisait une voiture ou une

bicyclette, pour ça, elle était vraiment formidable. Le premier jour où elle l'avait amené ici, c'était après qu'ils eurent passé la nuit à l'hôtel, elle l'avait conduit quelque part à Sand's Spit, il ne s'y était rendu que pour aller à la plage, une plage formidable à Smithy's Cove, il y venait souvent avec son frère et Irene ; il se demanda comment allait son frère, il se demanda si Irene et lui avaient à présent des enfants, il se demanda si...

Elle l'avait emmené là-bas, elle avait une Jaguar, une formidable petite voiture blanche ; il se demanda quelle voiture elle conduisait à présent. Elle avait laissé la Jaguar sur le quai, elle avait son propre hors-bord amarré là, qui avait l'air bien trop gros pour être piloté par une femme, même une femme comme elle, qui conduisait comme si elle faisait une course sur un circuit en France, formidable, elle était vachement excitante, à ce moment-là, à cette époque-là. Ça devait être le même bateau. Il l'avait aperçu, le jour où il avait failli s'enfuir, il avait failli y arriver, il avait failli s'enfuir. Il ne pensait plus jamais à s'échapper. Il ne pensait plus qu'à mourir.

Cette fois-ci, elle lui avait laissé assez de nourriture ; il n'avait pas peur de mourir de faim, pas cette fois-ci. Elle était venue avant de s'en aller en ville, elle lui avait dit qu'elle avait quelque chose à régler, une petite course à faire, avec un sourire bizarre. Elle tenait une petite boîte entre les mains, elle lui avait demandé s'il s'en souvenait. Elle s'imaginait qu'il se souvenait de tout, de chaque petit cadeau qu'elle lui avait offert. Elle lui avait dit que la bouteille d'eau de Cologne était dans cette boîte ; est-ce qu'il ne se souvenait pas de l'eau de Cologne ? Le premier cadeau de Noël qu'elle lui avait fait, il y avait sept ans ? Il lui avait répondu que oui, il s'en rappelait, mais il ne se souvenait pas du tout de cette foutue eau de Cologne. Elle lui avait cependant apporté assez de nourriture pour une semaine entière. Il se demanda combien de temps elle comptait s'absenter cette fois, mais sans lui poser la question. C'était couru, quand on lui demandait quelque chose, elle vous le faisait payer plus tard. Les choses les plus simples. La pendule, par exemple. Rien que le fait d'avoir demandé la pendule. Qu'est-ce qu'elle ne lui avait pas fait faire avant de lui donner cette fichue pendule ! Qu'est-ce qu'elle ne lui avait pas fait faire encore après ! Il avait appris à ne plus rien lui demander. La plupart du temps, il n'ouvrait pas la bouche. Il faisait ce qu'elle voulait. Tout ce qu'elle voulait. Il savait que, chaque fois que l'envie lui en prenait, elle pouvait droguer les aliments qu'elle lui apportait : il fallait bien qu'il mange ce qu'elle lui apportait pour ne pas mourir de faim. Il savait que, si l'envie lui en prenait, elle pouvait lui faire perdre connaissance pendant plusieurs jours et faire de lui ce qu'elle voulait pendant qu'il était dans les pommes. Comme la fois où elle lui avait fait ça avec... avec des aiguilles. Rien que de penser aux aiguilles, il en tremblait encore. En se réveillant, il avait toutes ces aiguilles dans la peau. Il n'avait jamais ressenti une douleur aussi aiguë de sa vie ; une douzaine d'aiguilles, il avait... il avait vu les aiguilles, et rien qu'en les voyant, il avait failli s'évanouir. Elle lui avait dit que c'était une punition. Ce soir-là, elle l'avait de nouveau drogué. Il y avait eu une période où il avait

passé plus de temps inconscient que conscient. Le lendemain, quand il était revenu à lui, elle avait retiré toutes les aiguilles. Elle lui avait dit que ce serait bientôt cicatrisé et que, lorsqu'il irait mieux, elle comptait sur lui pour jouer son rôle. C'était une expression qu'elle employait beaucoup. « Jouer son rôle. » Comme s'il était encore un musicien qui jouait pour lui plaire, comme il l'avait fait ce soir-là, il y avait bien longtemps, en dansant contre elle pendant que l'autre orchestre jouait ; il avait dansé avec elle en la tenant serrée, la douce robe blanche, la chair nue au-dessus, il l'avait serrée, serrée très fort, la douleur de ces aiguilles dans sa verge.

Il entendit la serrure de la porte intérieure s'ouvrir. Il n'entendait jamais celle du battant extérieur, le battant était trop épais, il n'entendait que celle de la porte intérieure, puis la porte s'ouvrait, comme elle s'ouvrit alors, et elle apparut, tenant la laisse du chien d'une main, souriante.

— Bonsoir, dit-elle.

— Salut, dit-il.

Le chien le regarda. Chaque fois qu'il voyait ce chien, il se mettait à trembler. Un jour, elle lui avait dit que, s'il faisait encore des bêtises, s'il faisait encore quelque chose pour lui déplaire, elle le droguerait et le livrerait au chien pendant qu'il serait sans connaissance. Elle n'avait pas dit ce qu'elle laisserait le chien lui faire. Il... il ne parvenait pas à oublier les aiguilles. Il se disait qu'elle aurait pu laisser le chien le mordre pendant qu'il était sans connaissance. Laisser le chien le mordre, il se réveillerait ensuite couvert de morsures... mis en pièces à coups de dents. Ce chien lui faisait peur. Mais elle lui faisait encore plus peur que le chien.

— Je t'ai manqué ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas.

— Je vois que tu n'as pas tout mangé, dit-elle.

— Il y en avait beaucoup.

— Oui, mais je savais que je ne rentrerais pas de la nuit. C'est pour ça que je t'ai apporté assez de victuailles. Tu aurais préféré qu'il y en ait moins ?

— Non, non, seulement...

— Alors pourquoi n'as-tu pas mangé ce que je t'avais apporté ?

— Je vais le manger maintenant, si vous voulez.

— Oui, je crois que je voudrais bien. Ça me ferait plaisir que tu manges tout ce que je t'ai apporté. Je fais tout ce qu'il faut pour être sûre que tu ne manques de rien...

— Si vous me laissez partir, vous n'auriez plus à me nourrir.

— Non, dit-elle. Je ne te laisserai pas partir.

— Pourquoi voulez-vous que je reste ici ?

— J'apprécie ta présence. Mange. Tu as dit que tu allais tout manger.

Il alla s'asseoir sur le canapé et se mit à grignoter ce qui restait sur son plateau. Il n'avait pas faim, il avait réellement suffisamment mangé. Mais elle l'observait.

— Est-ce que tu aimerais savoir pourquoi je suis allée si souvent en ville ? demanda-t-elle.

Il lui jeta un regard méfiant. Trop souvent, elle lui tendait des pièges, et il s'en mordait ensuite les doigts.

— Est-ce que tu aimerais le savoir ? insista-t-elle.

— Si vous voulez bien me le dire, dit-il, prudent, en triturant la nourriture avec sa fourchette.

— C'est pour te protéger, dit-elle.

— Comment, me protéger ?

— Pour te sauver la vie, dit-elle.

— Bien sûr, dit-il, pour me sauver la vie.

— Mange, Santo.

— Je mange.

— Ou est-ce que tu n'aimes pas ce que je t'ai préparé ?

— J'aime beaucoup.

— Tu n'as pas l'air d'aimer.

— Je vais manger. J'ai dit que je mangerai et je vais le faire.

— Tout de suite, dit-elle. Pendant que je suis là.

— D'accord, pendant que vous êtes là.

— Je ne veux pas que tu ailles le jeter dans les cabinets, comme tu Tas fait un jour avec le foie.

— Je n'aime pas le foie.

— Oui, mais je ne le savais pas en le préparant...

— Vous le saviez. Je vous avais dit que je n'aimais pas le foie. Vous l'avez fait exprès. Vous l'avez fait parce que...

— Si je l'ai fait, c'est sûrement parce que tu m'avais contrariée.

— On dirait que je vous contrarie tout le temps.

— Non, ce n'est pas vrai. Tu me plais énormément. Pourquoi est-ce que je te retiendrais ici, si tu ne me plaisais pas ?

— Pour me torturer, voilà pourquoi.

— Est-ce que je t'ai jamais torturé ?

— Oui.

— Ce n'est pas vrai, Santo.

— Les aiguilles...

— C'était une punition. Et tu étais endormi, rappelle-toi.

— À mon réveil, je les avais dans le corps !

— Oui, pour te renforcer.

— Comment vouliez-vous que ça me... ?

— Je n'aime pas parler de sexe, dit-elle.

— Vous êtes obsédée sexuelle, mais vous n'aimez pas en parler.

— Je n'aime certes pas parler du fait que tu étais en train de devenir incapable de...

— Incapable, merde ! Vous me frappez, vous me torturez, vous me droguez, et après vous voudriez que je bande chaque fois que vous entrez dans la pièce.

— Oui, dit-elle en souriant. C'est bien ce que je voudrais, c'est vrai. Mange, Santo.

— Je n'en veux plus, dit-il en repoussant le plateau. Je n'en peux plus.

— Très bien, dit-elle.

Elle avait la voix étrangement douce, cela lui fit peur. Il la regarda. Elle se tenait juste devant la porte, une main passée dans la laisse du chien. Elle était habillée en noir de la tête aux pieds : pantalon noir, chemisier de soie noire, bottes noires.

— Je vais le donner au chien, est-ce que ça te ferait plaisir, Santo ? Que je donne ton repas à Clarence ?

— Puisque je n'ai pas faim...

— Demain, c'est pour Clarence que je préparerai le repas. C'est pour Clarence que je préparerai ton repas, est-ce que ça te plairait, Santo ?

— Ecoutez, j'ai vraiment aimé ce que j'ai mangé, je vous assure. Mais je n'ai plus faim, vous ne pouvez pas me demander...

— Si, Santo, je peux. Je peux te le demander.

Elle lâcha la laisse du chien pour s'approcher de la table basse. Elle prit le plateau et retourna le poser par terre près de la porte, devant le chien. L'animal flaira le plateau, mais sans toucher à la nourriture avant qu'elle ne lui ait dit : « Va, Clarence », et il se mit alors à manger.

— Il est mieux dressé que toi, dit-elle.

— Je ne suis pas un animal, dit Santo.

— Je devrais te laisser mourir, dit-elle. Au lieu de me donner tout ce mal.

— Quel mal ?

— En ville, dit-elle sans plus de précision. Ici. Tout ce mal pour te sauver. (Elle regarda le chien manger.) Qu'est-ce que ça te fait que C.J. ne vienne plus ici ? demanda-t-elle.

— J'aime bien C.J.

— Oh ! oui, et comment ! dit-elle avec un petit rire.

— Pourquoi est-ce qu'elle ne vient plus ?

— Peut-être qu'elle n'en a pas envie.

— Je croyais...

— Oui, elle avait l'air d'aimer ça, n'est-ce pas ? Mais peut-être qu'elle commençait à se lasser un peu de tes manières. Tout le monde n'a pas ma patience, tu sais.

— Mes manières ? C'est vous qui...

— De toute façon, je ne veux pas parler de sexe. Tu sais que je déteste parler de sexe. Je croyais pouvoir faire confiance à C.J. Tu as fini ? demandait-elle au chien. Tu as fini, mon chéri ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Pourquoi est-ce que vous ne pouvez pas lui faire confiance ?

— Elle était très jeune, trop jeune, en fait. Les jeunes ne semblent pas se rendre compte...

— Elle était jeune ? Pourquoi dites-vous qu'elle était jeune ?

— Je vais t'expliquer quelque chose, Santo. Viens ici, viens me déshabiller.

— Non, je ne veux pas. Pas maintenant.

— Si, maintenant. Fais ce que je dis.

— Je viens de finir de manger. Je n'ai pas envie de...

— Non, tu ne viens pas de finir de manger, c'est Clarence qui a fini ton repas, n'est-ce pas, mon chéri ? Et je suis sûre que tu ne veux pas continuer à contrarier Clarence en refusant de faire ce que je te demande. Je n'aimerais pas qu'il faille que Clarence...

— D'accord, dit Santo. D'accord, merde !

— Surtout que tu sembles très sensible aux bleus et aux cicatrices sur ton corps superbe.

— Oui, très sensible.

— Même quand c'est pour ton bien.

— Oui, pour mon bien, bien sûr.

— Déboutonne mon chemisier, dit-elle. Oui, pour ton bien.

— Les brûlures de cigarette...

— Doucement, Santo. Un bouton après l'autre. Oui, c'est ça.

— ... c'était pour mon bien.

— Oui, pour t'apprendre à ne plus fumer. Est-ce que je te plais sans soutien-gorge, Santo ?

— Mais j'aimais fumer.

— Oui, mais la cigarette n'était pas bonne pour toi. Est-ce que mes seins te plaisent, Santo ? Embrasse-moi les seins. Embrasse-moi les tétons.

— Vous m’avez brûlé sur tout le corps.

— Oui.

— Vous m’avez drogué, et puis...

— Est-ce que ce n’est pas mieux maintenant que tu ne fumes plus ? Ne parlons pas des choses qui ont été nécessaires pour te rendre meilleur, Santo. Tu es beaucoup mieux depuis que tu as cessé de fumer. Tu es en meilleure santé, tu es...

— Vous n’étiez pas obligée de me brûler avec ces saloperies de cigarettes ! Puisque je suis votre prisonnier, tout ce que vous aviez à faire...

— Non, non.

— ... c’était ne plus m’apporter de cigarettes, c’est tout ce que vous aviez à faire ! Regardez toutes ces cicatrices ! Vous m’avez fait des brûlures partout ! Partout.

— Non, pas partout, dit-elle en souriant. Finis de me déshabiller, Santo. J’ai très envie de toi.

— Ça vous arrive de ne pas avoir envie de moi ?

— Chut, maintenant. Porte-moi sur le lit.

— Saloperie de nymphomane, dit-il.

— Ne dis pas ça.

— C’est ce que vous êtes. Une saloperie de violeuse.

— Non, murmura-t-elle, non, vraiment. Je veux que tu me fasses ce que C.J. aimait faire.

— C.J. n’aime rien. C’est une putain qui se fait payer pour tout ce qu’elle fait.

— Oui, ce n’était qu’une putain. Elle n’avait pas compris, Santo. Si elle avait compris, elle n’aurait pas parlé.

— Parlé ? Parlé de quoi ?

— Au début, personne ne savait. Pas même l’homme qui a changé les serrures. Je lui ai dit que je voulais enfermer mon chien ici. Je lui ai dit que j’avais un chien méchant.

— Vous avez un chien méchant, ça oui.

— Doucement, Santo, tu aimes ça, n’est-ce pas ? Dis-moi que tu aimes ça.

— Qu’est-ce qu’elle a raconté ? Qu’est-ce que C.J. a raconté ?

— Elle a parlé de nous, j’en suis sûre. Ses « expériences », comme elle disait. Tu te rends compte ? Elle m’a dit ça dans le bateau en rentrant, jeudi dernier. Ses expériences de putain. Oh ! oui, Santo, c’est très bon. J’ai même des doutes à propos de l’homme qui a changé les serrures, maintenant. Tu crois qu’il soupçonne quelque chose ? Tu crois qu’il va tout raconter, comme elle ? Je ne sais vraiment pas, Santo, oh ! mon Dieu, que c’est bon. Je ne veux

plus que quelqu'un sache que tu es là, plus jamais. Je ne ferai plus cette erreur.

— À qui C.J. l'a-t-elle raconté ?

— À quelqu'un qui ne nous embêtera plus.

— Qui ?

— Vas-y, Santo, vas-y.

— Qui ?

— Oui, ça y est, oui. Oh ! mon Dieu, oui.

Dès le jeudi matin, dans la salle des inspecteurs, tout était moite et gluant. Les formulaires de rapport adhéraient les uns aux autres et au papier carbone censé séparer les trois exemplaires. Les fiches du classeur se gondolaient au bout de quelques minutes d'exposition à l'humidité. Les avant-bras collaient aux plateaux des bureaux, les gommes refusaient de gommer normalement, les vêtements semblaient posséder les qualités de l'éponge... et la pluie ne cessait pas pour autant. Elle tombait sous plusieurs formes, en averse torrentielle ou en bruine persistante, mais elle tombait imperturbablement ; depuis huit jours, la ville n'avait pas vu un petit coin de ciel bleu.

Quand Gaucho Palacios appela, ce matin-là, à dix heures, Meyer était en train de raconter une histoire drôle sur la pluie. Son public se composait de Bert Kling et de Richard Genero. Genero n'avait aucun sens de l'humour, même si sa mère le trouvait hilarant. La blague la plus drôle que Genero ait jamais entendue était celle du singe qui trimbalait un ballon de football. Chaque fois qu'il la racontait, Genero avait le fou rire. Il n'y avait pas beaucoup d'autres blagues qu'il trouvait très drôles, mais il les écoutait poliment, et riait toujours poliment à la fin. Et puis il les oubliait sur-le-champ. Chaque fois qu'il allait chez sa mère, c'est-à-dire tous les dimanches, il lui pinçait la joue en disant : « Tu es en train de devenir un peu boulotte, hein, maman ? », ce que sa mère trouvait du plus haut comique. La mère de Genero l'aimait beaucoup. Elle l'appelait Richie. À la brigade, tout le monde l'appelait Genero, ce qui était bizarre parce qu'ils s'appelaient tous par leurs prénoms. Même le lieutenant était Pete ou lieutenant, mais en tout cas jamais Byrnes. Pourtant, Genero était Genero. Il était en train d'écouter Meyer qui fonçait vers la chute de son histoire.

— Ouais, dit Carella dans l'appareil. Qu'est-ce que tu as trouvé. Cowboy ?

— Peut-être un tuyau sur ce Joey La Paz. Ça vous intéresse toujours ?

— Ça m'intéresse toujours.

— Ce n'est peut-être rien, dit le Gaucho, mais ça pourrait être du premier choix. Voilà ce qui s'est passé. Il y a une demi-heure, mettons, une petite nana entre dans la boutique et se met à regarder les bricoles, on parle un peu, et j'apprends qu'elle est de l'écurie de Joey.

— Où est-il ? Est-ce qu'elle le sait ?

— Eh bien, c'est ce que je n'ai pas encore réussi à savoir. On dirait qu'il se passe quelque chose de bizarre. Joey s'est planqué parce qu'il a peur que vous lui colliez le meurtre de la fille sur le dos, vous autres. Mais cette nana, là – celle qui est en ce moment ici, dans ma boutique –, pète de trouille d'être la suivante sur la liste. Elle ne veut plus retourner à l'appartement...

— Est-ce qu'elle t'a dit où c'est ?

— Non. De toute façon, Joey n'y est plus. Je vous l'ai dit, il s'est planqué quelque part.

— Ici, en ville ?

— La fille n'en sait rien.

— Est-ce que tu peux la retenir le temps que j'arrive ?

— Je peux seulement lui vendre le maximum de sous-vêtements, dit le Gaucho.

— Je serai là dans cinq minutes. Retiens-la, dit Carella.

Meyer, à son bureau, était en train de dire :

— Et moi qui croyais qu'il pleuvait !

Il éclata de rire. Kling frappa le plateau du bureau en s'écriant :

— Et moi qui croyais qu'il pleuvait !

Genero cligna les yeux, puis rit poliment.

La fille qui se trouvait dans l'arrière-boutique du Gaucho paraissait entourée des outils d'un commerce bien trop sophistiqué pour son âge. C'était une rouquine menue, plutôt jolie, avec un semis de taches de rousseur sur les joues et le nez : on aurait dit une gamine de treize ans convoquée dans le bureau du proviseur à la suite d'une incartade. Ses vêtements (sa tenue, pour être plus exact) renforçaient l'impression qu'elle n'était qu'une enfant à peine pubère. Elle portait un chemisier de coton blanc, une jupe de flanelle grise avec des chaussettes blanches montant jusqu'aux genoux et des chaussures à bride. Avec ses petits seins et ses poignets fragiles, sa taille fine et ses chevilles frêles, elle avait l'air violente – non : profanée – rien qu'à se tenir devant l'étalage du Gaucho, composé de bracelets de cuir, d'élongateurs de verge, d'aphrodisiaques, de poupées gonflables, de capotes anglaises de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, de livres sur l'art de séduire et de conquérir les femmes, et d'un produit astucieusement dénommé Fais-la-teur. Battant des paupières sur ses yeux bleus, elle semblait perdue dans une jungle érotique qui n'était pas son décor à elle, mais soudain Annie la petite orpheline ouvrit la bouche, et un nœud de lézards et de crapauds se mit à grouiller dans cet égoût.

— Merde alors, pourquoi t'as fait rappliquer un flic ? demanda-t-elle au Gaucho.

— Je me faisais du souci pour toi, prétendit le Gaucho.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Carella.

— Allez vous faire foutre, mon vieux, rétorqua-t-elle. Qu'est-ce que vous me reprochez ? D'acheter une petite culotte affriolante ? Elle porte pas de petites culottes affriolantes, votre femme ?

— Je ne vous reproche rien, dit Carella. Le Cow-boy me dit que vous avez peur que quelqu'un s'apprête à...

— J'ai peur de rien. Le Cow-boy se goure.

— Tu m'as dit...

— Tu t'es gouré, Cow-boy. Tu m'enveloppes ça, je paie et je me casse.

— Où est Joey La Paz ? demanda Carella.

— Je ne connais pas de Joey La Paz.

— Vous travaillez pour lui, n'est-ce pas ?

— Je bosse à la supérette.

— Laquelle ?

— Au coin de la 12^e Rue et de Rutgers Street. Allez vérifier.

— Et la nuit, où est-ce que vous travaillez ?

— Je bosse que de jour. À la supérette du coin de la 12^e Rue et de Rutgers Street.

— Je vérifierai, dit Carella en sortant son calepin de la poche de sa veste. Comment vous appelez-vous ?

— J'ai pas à vous filer mon nom. J'ai rien fait, merde, j'ai rien à vous dire du tout.

— J'enquête sur deux meurtres, mademoiselle, et je n'ai pas de temps à perdre, pigé ? Alors, votre nom ? Puisque vous tenez tant à ce que je vérifie, je vais vérifier, d'accord ?

— Ouais, allez-y, vérifiez, gros malin. Je m'appelle Nancy Elliott.

— Où habitez-vous, Nancy ?

La fille hésita.

— J'ai dit où habitez-vous ? Quelle est votre adresse ?

Elle hésitait toujours.

— Qu'est-ce que vous dites ? insista Carella.

— J'ai pas à vous donner mon adresse.

— Non, c'est vrai. Voici ce que nous allons faire, Miss Elliott, si c'est bien votre vrai nom...

— C'est mon vrai nom.

— Parfait. Voici ce que nous allons faire. J'ai des raisons de croire que vous détenez des renseignements sur une personne que nous recherchons dans

le cadre d'une enquête sur un meurtre. Au cas où vous l'auriez déjà oublié, il s'agit de Joey La Paz, dont je vous parlais à l'instant. Donc, Miss Elliott, voici ce que nous allons faire si vous refusez de répondre à mes questions. Ce que nous allons faire, c'est vous citer à comparaître devant un jury d'instruction, et ils vous poseront les mêmes questions, eux aussi, mais avec une différence. Si vous refusez de leur répondre, à eux, c'est un outrage à magistrat.

Et si vous leur mentez, c'est un parjure. Alors, qu'en dites-vous ? On joue selon mes règles ou selon les vôtres. Moi, ça m'est complètement égal.

Nancy ne dit rien.

— Très bien, dit Carella, je suppose que vous préférez...

— Je sais pas où il est, dit-elle.

— Mais vous le connaissez.

— Je le connais.

— Vous pouvez me dire quels sont vos rapports avec lui ?

— Vous le savez très bien, alors pas de baratin, O.K. ?

— D'accord. Est-ce que vous connaissiez aussi Clara Jean Hawkins ?

— Oui, je la connaissais.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Le matin du jour où elle y est passée.

— Vendredi matin ?

Nancy hocha la tête.

— Où ?

— À l'appartement.

— Où est-ce ?

— Joey me tuera, dit-elle.

— Où est cet appartement ?

— Au coin de Laramie Avenue et de German Street.

— Mais vous dites qu'il n'y est pas en ce moment ?

— Non, il s'est taillé dimanche, dès qu'il a appris pour C.J.

— Pourquoi est-ce qu'il s'est taillé ?

— Il a peur que vous lui colliez ça sur le dos.

— Est-ce que c'est lui qui vous l'a dit ?

— Il nous a rien dit. Il s'est simplement taillé. C'est une supposition, c'est tout.

— Qui entendez-vous par « nous » ?

— Les autres filles et moi.

— Combien êtes-vous ?

— Quatre, avec C.J. Maintenant, trois. (Elle haussa les épaules.) Si Joey revient un jour, du moins.

— Est-ce que vous y croyez ?

— Si c'est pas lui qui a tué C.J.

— Est-ce que vous croyez que c'est lui qui l'a tuée ?

Nancy haussa les épaules.

— Le Cow-boy m'a dit que vous aviez peur de lui. C'est parce que vous croyez que c'est lui qui l'a tuée ?

— Je sais pas si c'est lui.

— Alors pourquoi avez-vous peur de lui ?

Elle haussa de nouveau les épaules.

— Vous pensez que c'est bien lui qui l'a tuée, n'est-ce pas ?

— Je pense qu'il avait une bonne raison de la tuer.

— Quelle raison ?

— Le doublage.

— C'est-à-dire ?

— Elle le carottait.

— À raison de deux cents dollars par semaine, je ne me trompe pas ? dit Carella.

— Je sais pas combien ses petites partouzes lui rapportaient chaque semaine.

— Quel genre de partouzes ? Est-ce qu'elle vous en a parlé ?

— Des partouzes sur la plage, dit Nancy en haussant les épaules.

— Toutes les semaines ?

— Tous les mercredis. Elle partait là-bas le matin...

— Où, là-bas ?

— Une plage quelque part.

— Quelle plage ?

— Quelque part à Sand's Spit.

— Mais quelle plage ?

— Je sais pas.

— Comment est-ce qu'elle y allait ?

— Elle prenait le train. Et puis quelqu'un venait la chercher en voiture.

— Là-bas, à Sand's Spit ?

— Ouais, sur une plage, quelque part.

— Et vous pensez que Joey l'a appris ?

— Si c'est lui qui l'a tuée, c'est parce qu'il l'avait appris.

— Comment l'aurait-il appris ?

— Eh bien, c'est pas moi qui le lui ai dit, et c'est pas C.J. qui l'aurait fait.

— Qui, alors ?

— Peut-être Sarah.

— Qui est Sarah ?

— Une des autres filles. Sarah Wyatt. Une nouvelle. Elle en pince encore pour lui. Peut-être que c'est elle qui le lui a dit.

— Est-ce que C.J. lui en avait parlé ?

— C.J. avait une grande gueule, dit Nancy en hochant la tête.

— Et l'autre fille ? La troisième ?

— Lakie ?

— C'est comme ça qu'elle s'appelle ?

— C'est son nom de guerre, elle vient de la région des Grands Lacs, Joey l'a surnommée Lakie.

— Est-ce qu'elle était au courant du doublage de C.J. ?

— Je crois pas. Elles s'entendaient pas bien. Lakie est un peu bêcheuse, elle se croit sortie de la cuisse de Jupiter, vous voyez ce que je veux dire ? C.J. pouvait pas supporter ça.

— Mais elle vous en a parlé, à Sarah et à vous.

— Ben, ouais.

— À votre avis, pourquoi a-t-elle pris ce risque ?

— Peut-être qu'elle était prête à se faire la malle, alors elle en avait rien à foutre.

— Elle ne se rendait pas compte du danger de...

— Elle aurait dû. Joey est un gros salaud.

— Est-ce qu'il possède une arme ?

— Oui.

— Vous l'avez vue ?

— Oui.

— Quel genre d'arme ?

— J'y connais rien en flingues. Il a un permis pour ça.

— Un permis ? Comment s'est-il débrouillé ?

— Il a un cousin propriétaire d'une bijouterie à Diamondback. Joey s'est arrangé pour qu'il dise que Joey travaillait pour lui à faire des livraisons de diamants et tout ça. C'est comme ça qu'il a eu un permis.

— Comment s'appelle ce cousin ?

— Je sais pas. Un nom espingouin, comme Joey.

— Où ça à Diamondback ?

— La bijouterie ? Je sais pas.

— Est-ce que le cousin habite sur place ?

— Je crois. Il est marié et il a une tripotée de mouflets, comme tous les espingouins dans cette ville.

Le Gaucho se racla la gorge.

— Pas toi, Cow-boy, dit Nancy. T'es différent.

Le Gaucho n'eut pas l'air convaincu.

— Est-ce que vous allez retourner à l'appartement ? demanda Carella.

— Je sais pas, ça me fout les jetons. Mais, bon... où est-ce que j'irais ?

— Si Joey se pointe, appelez ce numéro, dit Carella en le lui notant.

— Bien sûr, pour recevoir une dérouillée, dit Nancy.

— À vous de voir, dit Carella en lui tendant la carte sur laquelle il avait inscrit le numéro de téléphone du 87^e District. Mais si c'est lui qui a tué C. J...

— Evidemment, dit Nancy en se mordillant la lèvre. Qu'est-ce qu'une dérouillée en comparaison, hein ?

Un coup de fil au Bureau des Ports d'armes leur apprit qu'un permis de port d'arme avait été en effet délivré à José Luis La Paz le 3 mai, ce qui correspondait à l'époque où il avait adopté la profession consistant à proposer des jeunes femmes aux messieurs connaisseurs. La demande de permis alléguait de son travail pour la bijouterie Corroscos, 1727, Cabot Street, lequel comprenait la livraison de pierres précieuses. Le propriétaire de la boutique, qui avait signé le certificat joint, était Eugene Corroscos. Carella remercia le type du Bureau des Permis, chercha « Corroscos bijouterie » dans les pages jaunes d'Isola et appela aussitôt la boutique. Un homme qui parlait avec un accent espagnol très prononcé dit à Carella qu'Eugene Corroscos était parti en vacances. Carella demanda quand Corroscos serait de retour, mais l'homme ne le savait pas. Carella le remercia, chercha « Corroscos, Eugene » dans les pages blanches, et tomba sur une femme qui lui dit être M^{rs} Corroscos. Elle ne savait pas où était son mari ni quand il rentrerait. Un peu tard, elle demanda qui était à l'appareil.

— C'est Marty Rosen, dit Carella. La semaine dernière, je lui ai parlé de quelques beaux saphirs, il m'avait dit de le rappeler.

— Eh bien, il n'est pas là, M^r Rosen, dit la femme.

— Et vous ne savez pas quand il doit rentrer, hein ? dit Carella.

— Non, je ne sais pas.

— Parce que je dois retourner à Chicago, voyez-vous, vendredi.

— Je suis désolée, dit la femme.

— Ouais, merci quand même, dit Carella en raccrochant.

Il ouvrit le premier tiroir de son bureau et en sortit un plan de la police sur lequel la ville est divisée en districts. Le 1727, Cabot Street se trouvait en plein dans le 83^e, à Diamondback.

Le 83^e ne voulait dire qu'une chose : le Gros Ollie Weeks.

Une main boudinée tendue devant lui, le col de chemise ouvert, la cravate desserrée, les manches retroussées sur des avant-bras épais, le Gros Ollie Weeks traversa en se dandinant la salle des inspecteurs du 83^e pour accueillir Carella et Meyer, qui s'étaient arrêtés devant la barrière à claire-voie. Ils portaient tous deux des imperméables trempés. Meyer était coiffé de son chapeau à carreaux de style anglais, mais Carella était tête nue et la course pourtant brève entre la voiture et le poste de police avait laissé ses cheveux pareils à un fouillis d'algues brunes.

— Hé ! salut, les gars, lança Ollie en empoignant la main de Carella. Ça fait un bail qu'on s'est pas vus ! Depuis la fois où Kling s'était fait piquer sa jeune femme sous lui, pour ainsi dire ! Alors, ça gaze ? J'avais l'intention de vous appeler un de ces quatre. Je vois que tu as amené ce vieux Cacher Salami, hein ? dit-il en empoignant la main de Meyer. Comment va ce vieil Oscar-Mayer Cacher Salami, hein ? dit-il en éclatant de rire.

Meyer retira son chapeau à carreaux et le secoua pour l'égoutter.

— Et qu'est-ce qui vous amène au 83^e ? Mais asseyez-vous, nom d'une pipe, ça me fait plaisir de vous voir, dit Ollie. Gonzalez ! cria-t-il en direction du bureau du secrétariat, apporte-nous du café, tu veux, et débouche le porto, et il éclata de nouveau de rire en ajoutant : Il est portoricain, alors pour me moquer de lui, je dis toujours qu'il va mettre du porto dans le café, vous voyez ce que je veux dire ? Alors, comment ça va, là-bas, au 87^e ? J'avais l'intention de vous appeler, les gars, je vous jure, ça me plaît vraiment de bosser avec vous.

— Nous sommes à la recherche d'un maquereau qui s'appelle Joey La Paz, dit Carella. Est-ce que tu le connais ?

— Non, ça ne me dit rien, dit Ollie en secouant la tête. Non.

— Joey Peace ?

— Non.

— Et Eugene Corrosco ?

— Ah ! bien sûr que je connais Gene, mais c'est pas un maquereau. Gene a une bijouterie dans Cabot Street. Mais que ça reste entre nous, Gene est un peu fourgue sur les bords, vous pîgez ? Pour lui harponner sa gueule d'espingouin, j'attends qu'il se mette à son tour à organiser des cambriolages, comme il y en a qui le font, vous savez ? Ils vous vendent un diadème pour votre femme, ils mettent un cambrioleur sur le coup, qui va récupérer les

cailloux, et la semaine d'après, ils les fourguent de l'autre côté du fleuve. Et le tour est joué. Jusqu'à présent, Gene n'est qu'un petit poisson, qui vaut pas la peine qu'on le serre. Je l'attends au tournant pour l'envoyer à l'ombre pour un bon bout de temps. Qu'est-ce que vous avez à lui reprocher ?

— Rien. Nous cherchons La Paz. Ils sont cousins.

— À propos de la putain qui s'est fait descendre à Centre Sud ?

— Oui, dit Carella.

— Logique. Si vous cherchez un maquereau, c'est qu'il y a une putain dans le coup, non ? dit-il en se frappant la tempe de l'index avant de sourire à Meyer en disant : *Tochis*, Meyer.

Meyer ne lui rendit pas son sourire. Meyer n'aimait pas Ollie. Meyer ne connaissait personne qui aimait Ollie. Ollie n'était pas seulement gros, ce qui, aux Etats-Unis d'Amérique, faisait fatalement de lui un méchant, il était aussi raciste. Et il puait. Son haleine puait. Son corps puait. C'était une décharge publique. C'était aussi un bon flic. Dans un certain sens.

— Mais la boutique de Gene est à deux pas, dit Ollie. Où est le problème ?

— Parti en vacances, il paraît, dit Carella.

— En vacances, foutaise, dit Ollie. Venez, on va le trouver, ce petit trou du cul.

Le quartier portoricain de Diamondback[8] avait reçu ce nom de ses habitants, qui (peut-être en réaction contre une ville qui semblait déterminée à les réduire en poussière) avaient perdu à cette occasion le délicat sens de l'humour qui leur avait fait appeler le plus grand taudis de Porto Rico : La Perla. Dans la même veine satirique, ils auraient pu appeler leur ghetto d'Isola : El Paradiso. Ils avaient au contraire décidé d'appeler un chat un chat. Cet endroit était El Infierno, et les odeurs des logements étaient d'origine hispanique, c'est-à-dire qu'à la puanteur anonyme et entêtante de la promiscuité et des ordures ménagères se mêlaient les arômes plus exotiques des *sancochado*, *ajiaco de papas*, *frijoles negros*, *arroz con salchida* et du *cabrito criollo*.

— Rien qu'à entrer dans un de ces putains d'immeubles, ça donne faim, dit Ollie. Il y a une gargote espagnole au coin, si vous voulez manger un morceau tout à l'heure, les gars. Les prix sont très raisonnables, ça oui, si vous me suivez bien, dit-il en clignant de l'œil et en faisant sa fameuse imitation de W.C. Fields. L'endroit où on va, dit-il en reprenant sa voix ordinaire, qui se situait quelque part entre le grondement et le grognement, une sorte de rumeur brûlée par le whisky qui prenait naissance dans son coffre massif, passait par sa gorge caverneuse pour sortir entre ses lèvres épaisses accompagnée de relents de soufre et de bile (Meyer se demandait quand il s'était brossé les dents pour la dernière fois : pour la fête des Poudres[9] ? qu'on ne fêtait pas aux Etats-Unis), l'endroit où on va, c'est où Gene Corroscio entrepose la

camelote qu'il fourgue, eh oui, mes amis, il ne sait pas que ce brave Ollie est au courant, on va lui faire la surprise, à ce petit trou du cul d'espigouin. C'est ici, au troisième étage ; préparez l'artillerie, mes amis, au cas où Corroscow aurait l'idée de protéger sa petite planque.

Ils étaient déjà au troisième étage et suivaient Ollie qui se dirigeait vers les deux appartements du bout du couloir.

— C'est le 3A, celui de droite, dit Ollie. Laissez-moi d'abord écouter, hein ?

Dès qu'ils furent devant la porte, il colla son oreille contre le battant, comme tout bon flic se doit de faire avant de frapper à une porte ou de l'enfoncer. Son arme dans la main droite, l'oreille gauche contre la porte, il soufflait comme un phoque après avoir monté les trois étages à pied, et son haleine empestait.

— Il y en a deux, d'après ce que j'entends, chuchota-t-il. Je vais enfoncer la porte, vous entrerez derrière moi.

— Ollie, dit Carella, nous n'avons pas de mandat, je crois que...

— Merde pour le mandat, dit Ollie, on est à Diamondback.

Il recula contre le mur d'en face puis se rua sur la porte avec l'agilité d'un gracieux hippopotame, heurtant la serrure de l'épaule au lieu de la frapper du pied ; Meyer songea qu'Ollie aurait eu du mal à lever le genou. La porte se fendit en s'écartant du chambranle, boulons et vis voltigèrent tandis qu'Ollie, l'épaule gauche toujours baissée, s'engouffrait dans la pièce en faisant un quart de tour pour amener sa main droite, celle qui tenait l'arme, en position. Carella et Meyer le suivaient de près.

La pièce ressemblait en tout point à un entrepôt miniature. Empilés par terre, presque d'un mur à l'autre, se trouvait un vaste assortiment de téléviseurs de marque, radios, grille-pain, appareils photographiques, projecteurs, machines à écrire, rôtissoires, sèche-cheveux, bicyclettes, paires de skis, chaînes stéréo, amplificateurs, tuners, enceintes acoustiques, et que sais-je encore. Le long d'un mur se trouvait un porte-cintres auquel était suspendu un assortiment de manteaux de vison, de zibeline, de renard roux, de loutre, de lynx, d'opossum, de renard argenté, d'ocelot, d'astrakan, et emballez, c'est pesé ! Deux hommes se tenaient près d'une longue table sur laquelle étincelaient des bracelets, colliers, broches, diadèmes, montres, pendentifs, boucles d'oreilles, plats en argent, gobelets en argent, aiguères en argent, plateaux en argent, et cinq bagues en or. C'est là que firent irruption, tels les trois mousquetaires, le Gros Ollie plein de grâce, suivi d'un Steve Carella hésitant, ennuyé par cette intrusion illégale, et d'un Meyer Meyer prudent qui avait peur de perdre son chapeau et de marcher dessus sous les yeux de ces deux voyous qui avaient monté une sorderie à Diamondback.

— Tiens, tiens, dit Ollie, c'est-y pas intéressant ! Bouge pas, Gene. Mes deux copains ont la détente facile.

Au moment où la porte s'était disloquée, Eugene Corrosco s'était détourné de la table. C'était un homme de petite taille au visage grêlé avec de grosses moustaches à la Pancho Villa. Il était presque aussi chauve que Meyer, mais pas tout à fait. Son compagnon était un Blanc aux cheveux blonds. Le blond regarda d'abord les flics, puis Corrosco ; son regard semblait accuser Corrosco d'avoir gardé pour lui un renseignement capital, comme la possible intrusion des flics. Il semblait prêt à fondre en larmes.

— Bonjour, inspecteur, dit Corrosco.

Il avait une voix haut perchée et souriait d'un air penaud, comme s'il venait de se faire pincer en compagnie d'une fille sur le toit de l'immeuble, plutôt que dans une pièce bourrée d'objets volés.

— C'est pour une vente de charité, Gene ? dit Ollie.

— Non, non, seulement quelques bricoles, dit Corrosco.

— Ah ! oui, dit Ollie en imitant W.C. Fields, il y en a, là-dedans, ça oui.

— Ouais, dit Corrosco en souriant toujours.

— Ton copain et toi, vous jouez les fourgues, Gene ? demanda Ollie.

— Non, non, dit Corrosco. Ce ne sont que quelques bricoles.

— À qui sont-elles, ces bricoles, Gene ?

— À ma mère, dit Corrosco.

— À ta mère ? dit Ollie d'un ton de sincère surprise. Tiens, tiens ! À ta mère.

— Ouais, dit Corrosco. Elle les entropose ici.

— Elle aime la télévision, ta mère, dit Ollie.

— Ouais.

— Quatorze postes, si je compte bien.

— Ouais, quatorze, dit Corrosco. Elle avait quatorze pièces.

— Et elle regardait la télévision dans chaque pièce, hein ?

— Ouais, dans chaque pièce, dit Corrosco.

— Même aux cabinets ?

— Hein ?

— Est-ce qu'elle regardait la télévision aux cabinets ?

— Non, pas aux cabinets, dit Corrosco.

— Qu'est-ce qu'elle faisait, aux cabinets ? demanda Ollie. Est-ce qu'elle prenait des photos ?

— Hein ?

— Il y a plein d'appareils photo, ici. Alors peut-être que ta mère faisait de la photo dans les cabinets, hein ?

— Ah ! oui, dans les cabinets, dit Corrosco en souriant.

— Corroscosco, dit Ollie, je vais t'embarquer pour recel d'objets volés.

— Oh ! inspecteur, dit Corroscosco.

— À moins...

— Combien ? s'empressa de dire Corroscosco.

— Vous avez entendu ça ? dit Ollie en se retournant, avec une expression scandalisée, vers Carella et Meyer qui se tenaient près de la porte ouverte, l'arme au poing. Est-ce que vous avez bien entendu ce que cet homme vient de dire ?

— J'ai rien dit, protesta Corroscosco.

— J'espère bien que ce n'était pas une tentative de corruption, dit Ollie.

— Non, non, s'empressa de répondre Corroscosco. Non, inspecteur, pas moi.

— Moi non plus, dit le blond en secouant la tête.

— Je vais vous dire une chose, dit Ollie.

— Quoi ? s'empressa de dire Corroscosco.

— Nous sommes à la recherche de quelqu'un.

— Qui ? s'empressa de dire Corroscosco.

— Un certain Joey La Paz.

— Jamais entendu parler, dit Corroscosco.

— T'as jamais entendu parler de ton propre cousin ?

— C'est mon cousin ? dit Corroscosco. Non, ça peut pas être mon cousin. Puisque je n'en ai jamais entendu parler, comment pourrait-il être mon cousin ?

— Gene, dit Ollie, ça m'ennuie d'être obligé de te faire ça, parce que le recel d'objets volés peut être considéré comme une infraction ou comme un délit, ça dépend de la valeur des marchandises. Ce qui veut dire que tu peux passer un an, quatre ans ou bien sept ans en prison, ça dépend. Ça fait un bail, Gene. Mais que veux-tu que je te dise ? La loi est la loi, et si je permettais qu'on l'enfreigne impunément, je ferais pas mon devoir...

— Vous avez dit La Paz ?

— Joey La Paz, dit Ollie en hochant la tête.

— Ah ! ouais. Je croyais que vous aviez dit Lopez.

— Non, La Paz.

— Ouais, c'est ça. Bien sûr.

— Quoi, bien sûr ?

— Bien sûr que c'est mon cousin.

— Où est-il, Gene ?

— Comment est-ce que je le saurais ? dit Corroscosco. Est-ce que vous savez où est votre cousin, vous ?

— Non, mais encore une fois c'est pas moi qui ai les flics sur le dos dans une pièce bourrée d'objets volés. (Ollie fit un pas vers Corroscosco, qui recula contre la table. Ollie empoigna la chemise de Corroscosco et approcha son visage de celui de Corroscosco pour lui chuchoter d'une voix sifflante :) Ecoute-moi, l'espingouin. Je veux ton cousin. Si j'ai pas ton cousin, c'est toi que j'aurai. Si tu as du pot, tu tomberas sur un juge espingouin qui te ménagera. À toi de choisir, Gene. Ton cousin ou toi.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? demanda Corroscosco.

— T'as rien pigé, hein ? dit Ollie en soupirant et en lui lâchant la chemise. Très bien, prends ton chapeau. Et toi aussi, le blondinet.

— Je passais juste dire bonjour, dit le blond.

— Tu pourras dire bonjour au juge.

— Je vous assure. Dis-lui, Gene. Dis-lui que je passais juste dire bonjour.

— La ferme, dit Corroscosco. Mon cousin se trouve dans un appartement à l'angle de Saint Sébastian Avenue et de Booker Street.

— Quelle est l'adresse ? demanda Ollie en sortant son calepin.

— 629, Saint Sébastian Avenue.

— Le nom sur la boîte aux lettres ?

— Amy Wyatt.

— Qui est-ce ? Une de ses filles ?

— Non, sa mère.

— La mère de qui ?

— De Sarah Wyatt.

— Une fille de son écurie ?

— Oui, mais depuis peu.

— Très bien, Gene, merci beaucoup. Prends ton chapeau.

— Mon chapeau ? dit Corroscosco. Mais pour quoi faire ? Vous m'avez dit...

— C'était avant que tu fasses le malin. Prends ton chapeau, nom d'un chien !

— Ce n'est pas juste, dit Corroscosco d'un air boudeur.

— Qui a dit le contraire ? répondit Ollie.

À l'instant où le battant basculait dans la pièce, La Paz sortit du lit et braqua son arme sur la porte. Il n'était vêtu que d'un étroit pantalon foncé, sans chemise, ni chaussures ni chaussettes. Il avait le teint café-au-lait et il entretenait sa forme, à en juger par les muscles saillants de son torse et le long de son bras quand il éleva son arme pour la braquer sur la vaste poitrine du Gros Ollie.

— Appuie sur la détente, mon salaud, dit Ollie.

La Paz hésita.

— Vas-y, tire, dit Ollie. Mes deux copains te cribleront de trous avant de te balancer dans les chiottes comme la merde que tu es. Appuie sur la détente, nom de Dieu, vas-y !

Carella attendait, le souffle court, espérant presque que La Paz relèverait le défi d'Ollie. Mais il abaissa son arme.

— Brave petit, dit Ollie. Jette-la par terre.

La Paz la jeta par terre.

— Debout. Lève-toi. Et vite, dit Ollie. (Il poussa La Paz contre le mur et le fouilla entre les jambes puis de chaque côté de son pantalon.) Bon, retourne-toi. Il y a quelqu'un d'autre dans ce trou à rat ?

— Personne, dit La Paz.

— Où est Amy Wyatt ?

— Elle travaille. Elle est pas là.

— Tout seul, hein ?

— Ouais.

— J'espère que tu vas pas te faire mal en tombant, dit Ollie. Il n'y aurait que nous, ici, pour appeler une ambulance, hein ? Ces messieurs veulent te poser quelques questions. J'espère que tu vas répondre de bonne grâce, Joey, parce que j'aime pas les ennuis dans mon secteur, d'accord ?

— Comment est-ce que vous m'avez trouvé ?

— Nous avons des moyens, mon garçon, répondit Ollie en imitant W.C. Fields. (Il ramassa l'arme, l'examina puis demanda à Carella :) Ce n'est pas un Colt .32 que vous cherchez, si ?

— Non, dit Carella.

— Dommage, dit Ollie en fourrant le revolver dans sa ceinture. (Il se retourna vers La Paz.) Réponds aux questions du monsieur.

— Bien sûr, dit La Paz. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Parle-moi de Clara Jean Hawkins, dit Carella.

— Je le savais, dit La Paz.

— Qu'est-ce que tu savais ?

— Que ce serait à propos d'elle.

— Et à propos de quoi t'aurais voulu que ce soit, merde, petit connard ? dit Ollie. La fille se fait descendre, qu'est-ce que ces types recherchent, merde, à t'accuser de proxénétisme ? Il s'agit d'un meurtre, petite ordure, tu ferais mieux de leur répondre sans faire le malin.

— C'est pas moi qui l'ai tuée, dit La Paz.

— Personne n'a jamais tué personne, dit Ollie. Le monde est plein de victimes mais personne leur a jamais fait de mal. Vas-y, Steve, pose tes

questions.

— Qu'est-ce que tu sais des soirées sur la plage toutes les semaines, du côté de Sand's Spit ? demanda Carella.

— De quoi ?

— T'as pas entendu, t'es sourd ou quoi ? dit Ollie.

— Des soirées sur la plage ? dit La Paz en secouant la tête. Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Il demande si tu envoyais une de tes filles partouzer sur la plage, espèce de saligaud, voilà de quoi il parle, dit Ollie.

— C'est de ça que vous parlez ? demanda La Paz.

— C'est à toi de m'en parler, dit Carella.

— Je suis pas au courant de parties sur la plage à Sand's Spit.

— Le mercredi soir, dit Carella.

— Non, je suis au courant de rien.

— Est-ce que tu sais où Clara Jean Hawkins allait tous les mercredis soir ?

— Ouais, voir sa mère. Sa mère est malade, elle allait la voir tous les mercredis soir, elle restait jusqu'au jeudi.

— Ça ne t'ennuyait pas ?

— Il y a un creux au milieu de la semaine, de toute façon, dit La Paz en haussant les épaules.

— À quelle heure est-ce qu'elle rentrait, le jeudi ?

— À l'heure. Elle descendait dans la rue vers dix, onze heures du soir. Je n'avais rien contre le fait qu'elle aille voir sa mère, si c'est ce que vous voulez démontrer.

— Je n'essaie pas de démontrer quoi que ce soit, dit Carella. Ne t'énerve pas.

— T'énerve pas, petit voyou, dit Ollie. Il essaie pas de démontrer quoi que ce soit.

— Il est en train de dire que ça ne me plaisait pas qu'elle aille voir sa mère...

— Ce n'est pas une démonstration, dit Ollie. Contente-toi de répondre à ses questions, sinon ferme-la. Vas-y, Steve.

— Pas de dispute avec elle, ces derniers temps ?

— Non, on s'entendait bien.

— Aussi bien qu'avec les autres filles ?

— Aussi bien.

— Aussi bien qu'avec Sarah Wyatt ?

— Avec Sarah, c'est différent.

— Comment ça ?

— On est ensemble, Sarah et moi.

— Mais pas Clara Jean et toi, hein ?

— Non, pas C.J. et moi, non. Au début, oui, mais pas ces derniers temps.

— Elle était folle de toi, au début, hein ? dit Ollie.

— Ouais, on était ensemble.

— C'est comme ça que tu l'as eue ? Ou est-ce que c'était la came ?

— Non, elle se camait pas.

— Elle était tombée amoureuse de toi, c'est ça ?

— Plus ou moins.

— Ça se comprend, t'es si mignon.

— C'est ce qu'elle pensait, dit La Paz.

— Mais moi aussi, je le pense, mon minet, dit Ollie en lui adressant un geste du poignet. Espèce de sale petit maquereau, t'as fait une pute de cette fille, tu t'en rends compte ? Ça te laisse froid ?

— Ça lui a fait aucun mal, dit La Paz en haussant les épaules.

— Non, ça lui a fait aucun mal, dit Ollie. Ça l'a tuée, voilà tout.

— C'est pas la prostitution qui l'a tuée.

— Qu'est-ce qui l'a tuée ? demanda aussitôt Carella.

— Comment je le saurais ?

— Pourquoi est-ce que tu te planques ? demanda Carella.

— Parce que je savais qu'elle me doublait.

— Il faudrait savoir, dit Carella. Tu viens de nous dire que tu n'étais pas au courant.

— De quoi ? Je vous suis pas, dit La Paz.

— Des réunions sur la plage le mercredi soir.

— Quel est le rapport... ?

— Il te parle du fait qu'elle te doublait, petit saligaud, dit Ollie. Des partouzes du mercredi soir. Des partouzes dont tu prétends ne rien savoir alors que tu savais que la fille te doublait. Il faudrait savoir. T'étais au courant ou tu l'étais pas ?

— Je savais qu'elle me doublait, mais je savais pas comment. Je savais pas que c'était des soirées régulières ni rien. Je croyais seulement qu'elle gardait du fric pour elle.

— Qu'est-ce que ça te faisait ? demanda Carella.

La Paz haussa les épaules.

— Tu t'en foutais, hein ? dit Ollie.

— C'était un choix à faire, dit La Paz. En lui flanquant une trempe,

j'aurais risqué de la voir se tirer chez un autre protecteur, ou bien je fermais les yeux. Combien est-ce qu'elle me piquait, quand on y pense ? Un billet par semaine, dans ces eaux-là ?

— Deux billets, dit Carella.

— Bon, même deux billets, dit La Paz en haussant les épaules. Est-ce que ça valait la peine de la perdre pour deux malheureux billets ?

— Combien est-ce qu'elle te rapportait ? demanda Meyer.

— Mille cinq cents à deux mille par semaine, dans ces eaux-là. Est-ce que j'aurais dû prendre ce risque pour deux malheureux billets ?

— Toutes tes filles t'en rapportent autant ? demanda Ollie.

— Ouais, à peu près.

— Combien est-ce que tu as de filles ?

— Avec C.J., quatre. Maintenant, trois.

— Alors tu te faisais dans les six à sept mille dollars par semaine, hein ?

— Huit mille, certaines semaines.

— Tu sais combien je gagne par an, moi, espèce d'ordure ? Je suis inspecteur de deuxième classe, tu sais combien je gagne par an, tu sais combien on gagne par an, mes deux collègues et moi, hein ? T'en as une idée ?

— Non, j'en ai aucune idée, dit La Paz.

— Vingt-trois mille dollars par an, voilà combien on gagne, sale petit maquereau.

— Qui t'a dit que C.J. te doublait ? demanda Carella.

— Sarah Wyatt, répondit La Paz.

— Mais elle ne savait pas qu'il s'agissait de réunions sur la plage, hein ?

— Non, inspecteur, elle le savait pas.

Carella et Meyer échangèrent un regard. Carella soupira. Meyer secoua la tête.

— Hé ! les gars, dit Ollie, pleurez pas, hein ? J'aime pas voir pleurer les grandes personnes. Quant à toi, petite frappe, dit-il à La Paz, tu vas déguerpir de mon secteur. Si jamais je revois ta gueule de raie, tu regretteras d'avoir quitté ton Mayagüez natal ou je ne sais quel trou paumé.

— Palmas Altas, dit La Paz.

— C'est du pareil au même. Du vent, dit-il en montrant la porte du pouce.

— Laissez-moi d'abord m'habiller, dit La Paz.

— Grouille-toi, dit Ollie, avant que mes amis décident de t'embarquer, rien que pour le plaisir.

Pendant que La Paz tendait la main vers sa chemise, Ollie se retourna pour adresser un clin d'œil à Meyer et Carella. Aucun ne le lui rendit. Ils se

disaient que leur enquête était aussi mal en point que les trois victimes.

Les flics du comté d'Elseneur ne se disaient pas qu'ils tenaient la quatrième victime des affaires jumelles dont s'occupaient le 87^e District et celui de Centre Sud. Les flics du comté d'Elseneur considéraient « leur » cadavre comme une première victime. Ils découvrirent le corps ce jeudi-là à dix heures du soir. Le mort s'appelait Wilbur Matthews. Avant de trépasser, il était serrurier et habitait à l'arrière de la boutique dont il était propriétaire, dans la ville de Fox Hill, jadis appelée Vauxhall, du nom d'un quartier de l'arrondissement de Lambeth, à Londres – sur toute la côte Est des Etats-Unis, l'influence de la Grande-Bretagne se faisait encore sentir.

Jusqu'à seulement trente ans plus tôt. Fox Hill avait été un paisible village de pêcheurs, lorsqu'un monsieur entreprenant de Los Angeles vint dans l'Est pour ouvrir ce qui s'appelait alors la *Fox Hill Inn*, énorme hôtel en front de mer qui avait changé de mains entre-temps et qu'on avait rebaptisé le *Fox Hill Arms*. La construction de cet hôtel avait entraîné la construction d'une ville autour, un peu comme, au bon vieux temps, un fort le long de la frontière finissait par donner naissance à une colonie. Fox Hill était à présent une localité de quarante mille habitants, dont trente mille y vivaient toute l'année, et dix mille étaient désignés ou bien sous le nom d'« estivants », ou bien sous celui, moins bienveillant, de « mouettes ». Le serrurier Wilbur Matthews habitait là toute l'année. Un simple coup d'œil au fichier tenu avec un soin méticuleux qu'il conservait dans un classeur fermé à clé de sa boutique montrait qu'il avait posé quelque chose comme trois mille serrures au cours des cinq dernières années (ses fiches tenues à jour ne remontaient que jusque-là) et qu'il en avait réparé mille deux cents au cours de la même période, parmi lesquelles quelques serrures de voitures, mais en majorité des serrures d'habitations.

Wilbur Matthews était un homme apprécié dans sa localité. Si vous vous trouviez à la porte de votre voiture ou de votre maison à deux heures du matin, il vous suffisait d'appeler ce vieux Wilbur, qui s'habillait pour venir à votre secours, comme les médecins d'autrefois. La femme de Wilbur était morte au moment du dernier grand ouragan, non pas à cause de l'ouragan même, ni de noyade ou de quoi que ce soit, mais de mort naturelle, dans son lit, en dormant du sommeil du juste. Depuis, Wilbur vivait seul. Il allait à l'église (l'église presbytérienne du coin d'Oceanview et de la 3^e) et craignait

Dieu, et il n'y aurait eu personne dans tout Fox Hill pour dire la moindre parole désobligeante à son sujet. Mais quelqu'un lui avait tiré deux balles dans la tête, et les flics du comté d'Elseneur ne voyaient vraiment pas pourquoi.

Les flics du coin ressemblaient plus à des militaires que les flics de la ville ; même les inspecteurs avaient des grades tels que sergent ou caporal. Les deux hommes chargés de l'affaire Wilbur Matthews étaient le sergent Andrew (Buddy) Budd et le caporal Louis Dellarosa. Ils s'accroupirent sous la pluie, devant la fenêtre de la chambre du vieil homme, à la recherche de douilles. Les techniciens du labo n'étaient pas encore arrivés ; les techniciens du labo devaient venir de la capitale du comté, Elseneur. Budd et Dellarosa cherchèrent, mais sans rien trouver. À l'intérieur, un homme de la médecine légale examinait le vieil homme couché dans son lit. Il y avait deux impacts de balles dans le mur, derrière le lit, et un autre dans l'oreiller, juste à droite de la tête de Wilbur Matthews, et deux de plus dans la tête de Wilbur Matthews elle-même, l'un dans son œil droit et l'autre dans son front. Le médecin légiste se retourna vers la fenêtre car il lui semblait que la trajectoire avait suivi ce chemin, mais il n'était pas de la Balistique, et il faudrait sans doute au type de la Balistique aussi longtemps pour venir qu'aux techniciens du labo, puisque les uns et les autres venaient du Central, à Elseneur. Le légiste se dit qu'il ferait mieux de constater la mort, et supposa qu'il ne courait pas grand risque en concluant que la mort était due à plusieurs blessures par balles. Il avait commencé à écrire son rapport quand un éclair illumina la fenêtre qu'il regardait l'instant d'avant, suivi par un coup de tonnerre qui lui fit peur comme il avait un jour eu peur dans une opération de nettoyage au Viêt-Nam. Il sortit aussitôt dans le couloir et demanda à un flic en tenue qui se trouvait là s'il pouvait se servir de la salle de bains. Le flic dit :

— Non, c'est un périmètre réservé.

Au bout de quarante-huit heures, on commence à désespérer un peu. Au bout de soixante-douze heures, on se met à prier le ciel de donner un petit coup de pouce ; c'est incroyable le nombre de flics qui se tournent vers la religion après avoir passé soixante-douze heures à se casser le nez sur une affaire de meurtre. Au bout de quatre jours, on est sûr de ne jamais élucider cette foutue affaire. Quand on en arrive à six jours, on recommence à désespérer. C'est une autre forme de désespoir. C'est un désespoir qui frise l'obsession ; on se met à voir un meurtrier derrière chaque réverbère. Si votre grand-mère vous jette un regard trouble, on en vient à la soupçonner. On reprend inlassablement tous les rapports dactylographiés, on étudie les croquis des lieux du crime, on lit des rapports provenant d'autres postes de police, on fouille dans les dossiers pour chercher les cas dans lesquels l'arme du crime était un .38, ou dans lesquels la victime était une prostituée, un chanteur ou un agent artistique, on épiluche les affaires de meurtres liées à des escroqueries ou

à des quasi-escroqueries comme la prétendue maison de disques de Harry Caine, on repasse en revue les affaires de meurtres liées à des disparitions ou à des enlèvements – et on finit par connaître tous les meurtres de ce genre commis dans cette ville de malheur depuis dix ans, mais on ne sait toujours pas qui a tué trois personnes non pas dix ans plus tôt, mais dans les tout derniers jours.

On était à présent le vendredi 22 septembre, il était dix heures moins vingt du matin, quatorze heures seulement avant minuit moins vingt, heure à laquelle il y aurait exactement une semaine qu'un quidam affolé avait composé le 911 pour signaler que deux hommes baignaient dans leur sang sur le trottoir de Culver Avenue, au coin de la 11^e Sud. Une semaine moins quatorze heures. Quatorze petites heures. Ce soir, à minuit moins vingt, il y aurait une semaine que George C. Chadderton était mort. Demain matin à trois heures et demie, il y aurait également une semaine que Clara Jean Hawkins était morte. Ambrose Harding, qui était à présent couché dans un cercueil au funérarium des pompes funèbres Monroe, dans Saint Sébastien Avenue, serait enterré le lendemain matin à neuf heures, au bout de quatre jours, en ce qui le concernait. Et l'enquête n'avait pas progressé d'un pouce.

Ce matin-là, à dix heures moins dix, Carella alla rendre visite à Chloé Chadderton chez elle, à Diamondback. Il l'avait appelée de chez lui pour la prévenir, et fut donc un peu surpris de la trouver vêtue de la même robe de chambre rose qu'elle portait cette nuit-là, une semaine plus tôt, quand Meyer et lui avaient frappé à sa porte à deux heures du matin. Au moment où elle le fit entrer, il se rendit compte qu'il n'avait jamais vu Chloé en tenue de ville. Elle avait toujours été ou bien en chemise de nuit avec une robe de chambre par-dessus, comme à présent, ou bien en train de se tortiller à demi nue sur un comptoir de bar, ou bien assise à une table, un déshabillé vapoureux sur son costume de danseuse. Il comprenait pourquoi George Chadderton voulait que sa femme quitte le monde du « spectacle », étant donné tout ce qu'elle semblait tenir à montrer jour et nuit à quiconque manifestait de l'intérêt pour ce spectacle-là. À présent, assis en face d'elle dans le salon, Carella regardait du coin de l'œil la longue jambe que révélait l'ouverture de la robe de chambre tout en reconnaissant qu'il manifestait lui-même de l'intérêt pour ce spectacle. Gêné, se rappelant la nudité quasi totale de Chloé sur le comptoir du *Flamingo*, il se hâta de sortir son calepin et de le feuilleter d'un air affairé.

— Est-ce que vous voulez du café ? demanda Chloé. Je viens d'en faire.

— Non, merci, dit Carella. J'ai simplement quelques questions à vous poser avant de repartir.

— Rien ne presse, dit-elle en souriant.

— M^{rs} Chadderton, dit-il, au téléphone, j'ai essayé de vous mettre un peu au courant du lien que nous croyons avoir découvert entre votre mari et C.J. Hawkins, le fait qu'ils avaient l'intention de faire un disque ensemble.

— Oui, mais George ne m'en a jamais parlé, dit Chloé.

— Ça devait s'appeler *Faire la vie*. Est-ce que vous vous souvenez, dans son carnet...

— Oui...

— Le soir où nous sommes venus...

— Oui, je m'en souviens.

— Nous pensons que c'était le titre de leur futur disque.

— Hmm, fit Chloé.

— Mais il ne vous avait jamais parlé de ce disque.

— Non.

— Ni de Miss Hawkins. Il n'a jamais parlé d'une Clara Jean Hawkins ni de C.J. Hawkins ?

— Jamais, dit Chloé en changeant de position sur le canapé.

Carella regarda de nouveau son calepin.

— Madame... dit-il.

— J'aimerais que vous m'appeliez Chloé, dit-elle.

— Eh bien... euh... oui, très bien, dit-il en évitant de prononcer le nom comme il aurait évité une flaque d'eau sur le trottoir. Dans l'agenda que vous m'avez confié, le nom de Hawkins et les initiales C.J. apparaissaient aux dates suivantes : 10 août, 24 août, 31 août, et 7 septembre. Ces dates sont toutes des jeudis. Nous savons que le jour de congé de Miss Hawkins était un jeudi...

— Comme les femmes de ménage, dit Chloé en souriant.

— Comment ? demanda Carella.

— Le jeudi et un dimanche sur deux, dit Chloé.

— Ah ! Eh bien, je n'avais pas fait le rapprochement, dit Carella.

— Ne vous en faites pas, je n'ai pas l'intention de soulever un nouveau conflit racial, dit Chloé.

— Je ne m'en fais pas.

— Je vous ai mal jugé, ce soir-là, dit-elle. Le premier soir.

— Eh bien, dit-il, c'est...

— Vous savez quand je me suis rendu compte que vous étiez un type bien ?

— Non, quand était-ce ?

— Au *Flamingo*. Vous étiez en train de vérifier des noms et des dates de votre petit carnet, comme maintenant, et vous m'avez demandé qui était Lou Davis, et quand je vous ai dit que c'était le propriétaire de la salle où mon mari...

— Oui, je m'en souviens.

— Et vous avez dit : « Que je suis bête », ou quelque chose comme ça. À

propos de vous-même. Vous vous êtes vous-même traité d'idiot.

— J'avais raison, d'ailleurs, dit Carella en souriant.

— Alors j'ai décidé que vous m'étiez sympathique.

— Eh bien... bon. Ça fait plaisir à entendre.

— En fait, quand vous avez appelé, ce matin, j'ai été très contente, dit Chloé.

— Eh bien... euh... bon, dit-il en souriant. Je disais que ces rencontres entre votre mari et C.J. Hawkins...

— C'était une prostituée, n'est-ce pas ?

— Oui... avaient eu lieu un jeudi, c'est-à-dire son jour de congé, le jeudi. Nous avons des raisons de croire qu'il y avait une sorte de réunion sur la plage, mais le mercredi soir, et je me demande si votre mari vous en a parlé.

— Une soirée sur la plage ?

— Eh bien, nous ne savons pas vraiment si ça se passait sur la plage même. Nous savons seulement que C.J. allait sur une plage...

— Quelle plage ?

— Nous l'ignorons... et qu'elle était payée pour sa participation.

— Ah !

— Oui, nous pensons que c'était, vous voyez, une sorte de, euh, prostitution régulière, quelque part par là.

— Avec George, vous dites ?

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je sais que vous formiez un couple heureux, je sais que vous n'aviez pas d'ennuis...

— Foutaise, dit Chloé.

Carella la regarda.

— Je sais que c'est ce que je vous ai raconté, dit-elle.

— Oui, plus d'une fois, M^{rs} Chadderton.

— Plus de deux fois, pour être précis, dit-elle en souriant. Et c'est Chloé. J'aimerais que vous m'appeliez Chloé.

— Est-ce que vous êtes en train de dire que tout n'allait pas bien dans votre ménage ?

— Ça allait même sacrement mal, dit-elle.

— D'autres femmes ?

— Je pense.

— Des prostituées ?

— Ça ne m'étonnerait pas de lui, malgré toutes ses conneries de « femme sœur ».

— Vous n'excluez donc pas la possibilité d'une liaison entre votre mari et

Miss Hawkins.

— Je n'exclus rien du tout.

— Est-ce qu'il lui arrivait de sortir le mercredi soir ?

— Il sortait presque tous les soirs.

— J'aimerais savoir...

— Vous aimeriez savoir si George et cette femme étaient ensemble le mercredi soir.

— Oui, Mrs Chadderton, parce que...

— Chloé, dit-elle.

— Chloé, d'accord... parce que si je peux établir qu'il y avait entre eux autre chose que cette histoire de disque qui n'a rien de très convaincant, si je peux établir qu'ils avaient une liaison, laquelle aurait pu contrarier quelqu'un...

— Pas moi, dit aussitôt Chloé.

— Ce n'est pas ce que je sous-entendais.

— Pourquoi pas ? Je viens de vous dire que nous n'étions pas heureux. Je viens de vous dire qu'il me trompait. Si ce n'est pas une raison...

— Eh bien, peut-être, dit Carella, mais ça ne colle pas. Dans la nuit de vendredi, nous avons été ici jusqu'à près de trois heures du matin, et c'est à trois heures et demie que C.J. s'est fait tuer. Dans un délai si bref, vous n'auriez pas eu le temps de vous habiller, d'aller jusque dans le centre et de la trouver dans la rue.

— Vous l'avez donc envisagé ?

— Je l'ai envisagé, reconnu Carella en souriant. Depuis quelques jours, j'envisage toutes les hypothèses. C'est pourquoi je vous serais reconnaissant de tout renseignement que vous pourriez m'apporter. Ce que je cherche, c'est un lien entre eux deux.

— Eux deux ? Et Ame ?

— Non, je pense que c'est parce que le meurtrier craignait d'être reconnu que Harding a été tué. Il avait même été averti.

— Averti ?

— Averti. Par une orchidée rose dont le nom est *Calypso bulbosa*. Je pense que le meurtrier souhaite se faire prendre. Je pense que c'est comme ce type, il y a des années, qui écrivait sur un miroir avec du rouge à lèvres. Cette orchidée, c'est du même tabac. Autrement, pourquoi avertir la victime ? Pourquoi ne pas la tuer, tout simplement ? Qui que ce soit, il veut qu'on l'empêche de continuer. Alors si vous pouviez vous rappeler quelque chose, n'importe quoi, se rapportant à un mercredi soir où votre mari n'était pas à la maison...

— Je crois que vous n'avez pas compris, dit Chloé. Il était plus souvent

dehors qu'à la maison. Il y avait des moments, ces tout derniers temps, où je me retrouvais à faire la conversation avec ces quatre murs. Je finissais par me languir de la boîte. Je rentrais parfois vers huit heures et demie, neuf heures, et je dînais toute seule à la maison. George était sorti, et je restais là à me demander ce que je pouvais bien faire ici, pourquoi je ne retournais pas tout simplement à la boîte. Pour parler aux autres filles, avoir quelqu'un à qui parler. Pour danser pour les clients, avoir quelqu'un qui me regarde comme s'il se rendait compte que j'étais un être vivant, vous comprenez ? George était si préoccupé de sa petite personne qu'il ne me... eh bien, il ne me regardait jamais. Je suis une jolie femme, du moins je pense que je suis une jolie femme, et il était... est-ce que vous me trouvez jolie ?

— Oui, répondit Carella.

— Bien sûr, mais pas George. George était si amoureux de lui-même, si complètement absorbé par ses propres projets, ses rêves de disques qui ne se réalisaient jamais, cette connerie de se prendre pour le roi du calypso, sa recherche de son foutu frère qui s'était sans doute barré parce qu'il ne pouvait pas plus le supporter que tous les autres ! George, George, George, ce n'était que George, George, George, il s'était trouvé le nom idéal, ce tordu, King George, c'est exactement pour ça qu'il se prenait, pour un roi ! Vous savez ce qu'il m'a dit, quand il a voulu que je quitte le *Flamingo* ? Il m'a dit que le fait que je danse nue était mauvais pour son image de chanteur populaire. Son image à lui ! Je le gênaï, lui, vous comprenez ? Il ne lui est jamais venu à l'esprit que ça pouvait me gêner aussi, moi. C'est quand même avilissant, non ? De se tortiller nue sur le comptoir d'une boîte de nuit en s'exhibant sous le nez des clients ? Vous avez l'air nerveux, dit-elle tout à coup. Est-ce que c'est moi qui vous rends nerveux ?

— Un peu.

— Pourquoi ? Parce que vous m'avez vue nue ?

— Peut-être.

— Bienvenu au club, dit-elle en agitant langoureusement le bras au-dessus de sa tête. Mais vous comprenez ce que je veux dire ?

— Je crois que oui.

— Il n'y avait plus rien entre nous, voilà la vérité. Quand vous m'avez apporté la nouvelle, l'autre nuit, quand vous êtes venu me dire que George s'était fait tuer, je me suis mise à pleurer parce que... parce que je me suis dit, merde, ça fait longtemps que George est mort. Le George que j'avais aimé et que j'avais épousé était mort depuis des années. Tout ce qui restait, c'était quelqu'un qui se démenait pour essayer de devenir la grande vedette qu'il n'avait pas la moindre chance de devenir. C'est pour ça que je me suis mise à pleurer, cette nuit-là. Je me suis mise à pleurer parce que j'ai soudain réalisé depuis combien de temps il était mort. Depuis combien de temps nous étions morts, en fait.

Carella hochait la tête sans rien dire.

— Ça fait longtemps que je suis seule. (Et puis, doucement, si doucement qu'on eût dit que cela faisait partie du murmure de la pluie sur les vitres, elle dit :) Steve.

Le silence se fit dans la pièce. Il entendait le léger sifflement du gaz sous la cafetière, dans la cuisine. Au loin, il y eut un faible grondement de tonnerre. Il la regarda, il regarda sa longue jambe mince et dorée entre les pans écartés de la robe de chambre rose, il regarda la cheville fine et le pied qui se balançait, et il se la rappela sur le comptoir du *Flamingo*.

— Si... si vous n'avez plus rien à me dire, dit-il, je ferais mieux de m'en aller.

— Restez, dit-elle.

— Chloé... dit-il.

— Restez. Ce que vous avez vu l'autre jour vous a plu, n'est-ce pas ?

— Oui, ce que j'ai vu m'a plu, oui, dit Carella.

— Alors restez, murmura-t-elle. La pluie est plus douce, dans la chambre d'à côté.

Il la regarda et aurait voulu pouvoir lui faire comprendre, sans le lui dire de but en blanc, qu'il n'avait pas envie de faire l'amour avec elle. Il connaissait cent flics de la police de la ville (enfin, au moins cinquante) qui se vantaient d'avoir couché avec toutes les femmes victimes de cambriolage, de vol, d'agression, ou de Dieu sait quoi, et c'était peut-être vrai, Carella se disait que c'était peut-être vrai. Il soupçonnait que c'était le cas de Cotton Hawes, bien qu'il n'en fût pas sûr, et il supposait que c'était le cas de Hal Willis, et il savait que c'était le cas d'Andy Parker, à moins qu'il ne mentît en racontant ses conquêtes dans la salle des inspecteurs. Il savait en revanche que ce n'était pas le cas de Meyer, et il savait que lui-même aurait préféré se faire couper le bras droit plutôt que d'être infidèle à Teddy, bien qu'il y eût beaucoup de circonstances – tout comme maintenant, avec Chloé Chadderton assise en face de lui, qui avait perdu son sourire, les yeux plissés, balançant le pied tandis que la robe de chambre était à présent ouverte jusqu'à la taille – où il n'aurait pas demandé mieux que de passer un vendredi pluvieux au lit avec une belle inconnue, dans la chambre d'à côté où la pluie était plus douce. Il la regarda. Leurs yeux se rencontrèrent.

— Chloé, dit-il, vous êtes une femme belle et désirable... mais je suis un flic en service avec trois meurtres à élucider.

— Et si vous n'aviez pas tous ces meurtres à élucider ? demanda-t-elle.

— Je suis aussi un homme marié, dit-il.

— Est-ce que ça veut encore dire quelque chose, de nos jours ?

— Oui.

— D'accord, dit-elle.

— Je vous en prie, dit-il.

— J'ai dit d'accord, aboya-t-elle. (Puis, d'un ton plus aigu, d'une voix hachée, courroucée, elle dit :) Je ne sais rien des soirées du mercredi soir de George, ni de celles de cette putain. Si vous en avez fini, j'aimerais m'habiller.

Elle croisa les bras sur la poitrine en un geste défensif et referma son peignoir sur ses jambes croisées. Quand il quitta l'appartement, elle était toujours dans cette position.

Le chien était assis juste devant les doubles portes fermées dont elle avait accroché les clés à son collier. Elle avait tardé à apporter le petit déjeuner de Santo, mais ce matin-là elle semblait heureuse, surexcitée, et son exubérance inquiétait un peu Santo. Tout en avalant ses cornflakes, il la regardait arpenter la chambre et il se souvenait qu'à chaque fois qu'elle lui avait fait des misères, elle avait été dans cet état. Le coup des aiguilles, et quand elle l'avait couvert de brûlures de cigarette, et quand elle... quand il s'était réveillé et... et que... et qu'il n'avait plus de petit doigt à la main droite, elle avait... elle l'avait d'abord drogué et puis... et puis elle lui avait coupé le doigt pendant... pendant...

— Mange ton petit déjeuner, dit-elle.

Ce n'était presque jamais le matin qu'elle le droguait, d'habitude, c'était au dîner, c'était en général au dîner qu'elle mettait quelque chose dans sa nourriture et puis... faisait ce que... faisait ce qu'elle... qu'elle... mais ce matin, elle était plus excitée que jamais, marchant de long en large, des doubles portes fermées à la porte fermée de la salle de bains, passant et repassant devant Santo qui prenait son petit déjeuner sur le plateau posé sur la table basse, devant le canapé.

— Bois aussi ton café, dit-elle, bois-le pendant qu'il est encore chaud. Je t'ai fait du café bien chaud. Pourquoi est-ce que tu n'apprécies jamais rien de ce que je fais pour toi ?

— J'apprécie tout ce que vous faites, dit-il.

— Ah ! oui, bien sûr, dit-elle en riant. C'est pour ça que tu as essayé de t'enfuir. (Elle se remit à rire.) Et tu t'es bel et bien enfui. Ne me parle pas de gratitude.

— Je me suis enfui ?

— Eh bien, tu ne t'enfuiras plus jamais, tu peux être tranquille.

— Est-ce que vous parlez du jour où Clarence...

— Non, non, non, non, dit-elle avec un rire joyeux qui lui fit passer un frisson dans le dos. Non, mon cher Clarence – non, assis, Clarence ! –, pas ton cher ami Clarence, qui t'a cloué par terre, cette fois-là, tu t'en souviens, c'est de cette fois-là que tu parles ? Non, pas cette fois-là, je parle de la première

fois, ne crois pas que je ne savais pas que tu voulais me quitter, ne crois pas que je ne m'en rendais pas compte.

— Je vous l'avais dit, que je voulais m'en aller.

— Tais-toi dit-elle. Bois ton café. Je t'ai fait du café chaud. Bois-le !

— Est-ce qu'il y a quelque chose dedans ? demanda-t-il.

— Pourquoi ? Est-ce que tu as peur de ce que je vais te faire pendant que tu dormiras ? demanda-t-elle en se remettant à rire. Tu sais ce qui est arrivé au vieux monsieur pendant qu'il dormait, la nuit dernière ?

— Quel vieux monsieur ? demanda Santo.

— Le gardien des clés, répondit-elle, celui qui a posé les serrures, est-ce que tu te souviens de celui qui a posé les serrures ?

— Je ne l'ai jamais vu, dit Santo.

— C'est vrai, tu étais sans connaissance, n'est-ce pas ? On avait mis quelque chose dans ta nourriture. Tu n'as jamais vu ce pauvre homme, n'est-ce pas ? Mais Clarence l'a vu, n'est-ce pas, Clarence ?

En entendant prononcer son nom, le chien battit de la queue par terre.

— Oui, Clarence, dit-elle, bon chien, tu es le seul à savoir, maintenant, toi et Santo. Les seuls à savoir.

— À savoir quoi ? demanda Santo.

Elle se remit à rire, et subitement ce rire sembla se coincer dans sa gorge, ses traits se durcirent et elle pointa son doigt vers lui en disant :

— Tu n'aurais pas dû me quitter, Robert.

— Robert ? dit-il. Hé ! dites, je suis...

— Je t'ai dit de te taire ! J'aurais dû cacher tes vêtements. Tu n'aurais pas pu partir sans tes vêtements. Tu n'aurais pas pu partir tout nu, n'est-ce pas, Robert ?

— Ecoutez, je suis... je suis Santo. Alors arrêtez, vous êtes...

— J'ai dit tais-toi !

Il referma la bouche. Devant la porte, le chien se mit à grogner.

— Retire tes vêtements, dit-elle.

— Ecoutez, je n'ai vraiment pas envie de...

— Fais ce que je te dis. À moins que tu veuilles que le chien t'aide ? Est-ce que tu aimerais l'aider à se déshabiller, Clarence ?

Les oreilles du chien se dressèrent.

— Est-ce que tu aimerais aider Robert à se déshabiller ? demanda-t-elle. Tu aimerais, mon toutou ? Ou est-ce que nous allons attendre qu'il soit sans connaissance, est-ce qu'on attend ?

— Vous avez vraiment mis quelque chose dans le café, hein ? dit-il.

— Oh ! oui, dit-elle avec un rire joyeux. (Il détestait quand elle riait de cet

atroce rire joyeux.) Quelque chose dans le café, dans le lait et dans le jus d'orange, quelque chose dans tout, ce matin.

— Pourquoi ? demanda-t-il en se levant du canapé.

Il ne sentait encore rien, peut-être mentait-elle. Les autres fois, toutes les autres fois, il s'était mis à somnoler presque tout de suite, mais cette fois il ne sentait rien.

— Pourquoi ? répéta-t-elle. Mais parce que tu sais tout, n'est-ce pas ?

— Mais qu'est-ce que je suis censé savoir, bon sang ? dit-il.

— Que tu es ici. Que tu es ici, là où tu aurais dû être au lieu de disparaître en abandonnant ta femme six mois après le mariage, espèce de salaud, cette fois, je vais t'arracher le cœur !

— Ecoutez, vous me confondez avec...

— Tais-toi, est-ce que tu veux bien te taire, s'il te plaît ? dit-elle en se bouchant les oreilles.

— Vous n'avez pas vraiment mis quelque chose dans la nourriture, n'est-ce pas ?

— J'ai dit que si, pourquoi ne veux-tu jamais croire ce que je te dis ou ce que je fais pour toi, j'essaie de te sauver, tu ne t'en rends pas compte ?

— Me sauver de quoi ?

— De t'en aller. De disparaître. Il ne faut pas que tu t'en ailles, Robert. Si tu t'en vas, tu disparaîtras.

— D'accord, je ne m'en irai pas. Promettez-moi seulement que si vous avez mis quelque chose dans la nourriture...

— Oui, je l'ai fait.

— D'accord, alors promettez-moi que vous ne... que vous ne ferez... que vous ne me ferez rien pendant que je...

— Oh ! oui, dit-elle.

— C'est promis ?

— Promis ? dit-elle. Oh ! non, Robert, il ne faut pas que tu t'en ailles, dit-elle. Pas maintenant. Regarde, dit-elle en sortant de son sac à main un revolver, la même arme que celle qu'elle lui avait montrée il y avait longtemps, bien longtemps, si longtemps qu'il s'en souvenait à peine, les céréales et le jus d'orange, avait-elle dit, et ce grand revolver noir dans sa main. Regarde, dit-elle, je vais tuer le chien, dit-elle, regarde, Robert, parce que le chien sait que tu es ici, il va le leur dire, Robert, et ils viendront t'emmener, t'emmener loin d'ici, Robert, je vais tuer le chien (tout devenait flou dans la pièce tandis qu'il se levait du canapé en tendant le bras vers elle), et puis je t'enlèverai tes vêtements, tous tes vêtements, tu seras nu, dit-elle en levant le revolver, regarde le revolver, Clarence (la queue du chien frappait le plancher), tu n'auras plus rien sur la peau, dit-elle (il s'avançait vers elle le

bras tendu, tendu, ouvrant et refermant la bouche autour de mots qu'il n'arrivait pas à former), rien que la peau, dit-elle, complètement nu, dit-elle.

Et le revolver partit une fois, deux fois, et il vit la tête du chien éclater, se répandre sur la lourde porte en bois en pluie de cartilages, d'os et de sang, avant de s'écrouler par terre en essayant de lui dire ne me blessez pas ne me brûlez pas ne me faites pas de mal s'il vous plaît non s'il vous plaît ne...

C'est un peu après midi qu'ils arrivèrent chez Dorothy Hawkins. Cette fois, ils étaient munis d'un mandat de perquisition. Mais cette fois, Dorothy Hawkins n'était pas chez elle. Le concierge de l'immeuble leur dit que Mrs Hawkins travaillait à Bethtown dans une usine de transistors, ce que les inspecteurs savaient déjà et dont ils se seraient peut-être souvenus s'ils n'avaient pas atteint la phase de désespoir absolu. En désespoir de cause, Carella et Meyer montrèrent leur mandat au concierge en lui expliquant que Bethtown était à des kilomètres de Diamondback et que, pour aller chercher Mrs Hawkins, ils seraient forcés de traverser la ville en voiture jusqu'à Land's End, d'y prendre le bac pour l'île, à moins d'emprunter le nouveau pont, mais celui-ci les conduirait à l'entrée de Village East, cœur de Bethtown, si bien qu'il faudrait ensuite qu'ils se rendent en voiture jusqu'à la pointe de l'île, où se trouvaient la plupart des usines, et s'il fallait qu'ils ramènent Mrs Hawkins avec eux pour qu'elle leur ouvre la porte, ça lui ferait perdre une journée de travail, est-ce que le concierge voulait que cette pauvre femme perde une journée de travail ? Le concierge ne voulait certes pas qu'une dame aussi charmante que Mrs Hawkins perde une journée de travail.

— Alors si vous nous ouvriez la porte ? dit Meyer.

— Ouais, dit le gardien sans enthousiasme.

Sous son œil vigilant, les deux inspecteurs fouillèrent l'appartement de fond en comble pendant près de deux heures, mais sans trouver le moindre indice sur l'endroit où C.J. s'était rendue tous les mercredis soir depuis treize semaines.

La fille qui ouvrit la porte de l'appartement de Joey Peace, dans le centre, était une grande rousse vêtue en tout et pour tout d'une minuscule petite culotte rouge. Elle avait de très longues jambes et des seins assez opulents dont les tétons louchaient comme s'ils avaient besoin d'un oculiste. Elle avait aussi les yeux verts et les cheveux frisés, l'allure et les propos d'une allumée.

— Hé ! salut, dit-elle en ouvrant la porte pour inspecter le couloir. Il n'y a que vous deux ?

— Rien que nous deux, dit Carella en lui montrant sa plaque.

— Oh ! Ouahouh, dit-elle, super. Où avez-vous trouvé ça ?

— Nous sommes de la police, dit Carella. Nous avons un mandat pour mener une perquisition dans cet appartement, et nous vous prions de nous laisser entrer.

— Ouais, hé ! dit-elle, qu'est-ce que vous cherchez ?

— Nous l'ignorons, dit Meyer, ce qui était assez proche de la vérité, mais ce qui fit éclater la rousse d'un rire frénétique qui fit tressauter ses seins d'hilarité et leur donna l'air de loucher encore plus que l'instant d'avant.

Le juge qui leur avait délivré ce mandat avait rechigné à leur accorder ce qu'il appelait « un blanc-seing pour tout retourner du sol au plafond », jusqu'au moment où Carella lui avait dit qu'il avait indiqué avec une grande précision que ce qu'ils cherchaient, monsieur le juge – si vous vouliez bien jeter un coup d'œil au point n° 2 –, c'était du sable, monsieur le juge, qui correspondrait au sable trouvé dans l'appartement de la victime d'un meurtre et déjà en possession de la police et à l'étude au laboratoire de la police, dans l'espoir que la comparaison soit positive, monsieur le juge. Le juge avait regardé sa requête. Il savait que le prétexte était futile. Mais il savait aussi que ces hommes enquêtaient sur un triple meurtre, et il estimait que des recherches menées dans l'appartement qui avait été la résidence ordinaire d'une des victimes ne léseraient les droits de personne, si bien qu'il délivra un mandat de perquisition de l'appartement de Mrs Hawkins, et un autre pour celui, plus luxueux, de Joey Peace, Laramie Avenue.

La rouquine regarda le mandat que Carella lui tenait sous le nez. Elle l'étudiait en hochant la tête. Meyer, qui l'observait, se rendit compte qu'elle avait les yeux encore plus chassieux que ses seins capricieux, et se dit que sa loufoquerie naturelle devait se trouver favorisée par quelque chose qui la faisait planer au niveau du plafond.

— Vous venez de vous shooter ? demanda-t-il.

— De me shooter un penalty, dit la fille en pouffant.

— À quoi vous carburez, ma petite ? demanda Meyer.

— Qui, moi ? dit la fille. Au gasoil, mec, ça ne se voit pas ? (Elle pencha la tête à côté du mandat pour regarder de nouveau dans le couloir.) Je croyais que vous seriez plus nombreux, dit-elle.

— Combien ? demanda Carella.

— Dix, répondit la fille en haussant les épaules.

— Un *minyan*, dit Meyer.

— Non, rien que dix, dit la fille.

— Qui êtes-vous ? demanda Carella. Lakie ou Sarah ?

— Sarah. Hé ! comment vous connaissez mon nom ?

— Ma femme s'appelle Sarah, dit Meyer.

— Où est Nancy Elliott ?

— Elle s'est taillée. Elle avait peur que Joey lui cogne dessus. Hé ! comment est-ce que vous connaissez Nancy ?

— Ma grand-mère s'appelle Nancy, dit Meyer.

— Ouais ? Sans blague.

— Sans blague, dit Meyer.

Sa grand-mère s'appelait Rose.

— Où est Lakie ? demanda Carella.

— Descendue acheter à boire. On fait une petite fête ici, aujourd'hui, mec, dit-elle en regardant encore dans le couloir.

— À une heure de l'après-midi ? dit Carella.

— Bien sûr, pourquoi pas ? dit Sarah en haussant les épaules. Il pleut.

Chaque fois qu'elle haussait les épaules, ses tétons réclamaient des verres correcteurs.

— Vous avez vu le mandat, dit Carella. Si vous nous laissez entrer, maintenant ?

— Bien sûr, hé ! allez-y, dit Sarah en sortant dans le couloir pour regarder du côté des ascenseurs.

— Vous feriez mieux de rentrer aussi, dit Meyer, vous allez prendre froid.

— C'est qu'ils devraient déjà être là, dit-elle en haussant les épaules.

— Allez, rentrez, dit Meyer.

Sarah haussa de nouveau les épaules et les précéda à l'intérieur. Meyer ferma la porte et mit la chaîne de sûreté.

— Vous êtes la petite amie de Joey Peace, hein ? dit-il.

— Non, c'est mon gros papa, dit Sarah en gloussant.

— Allez vous habiller, dit Meyer.

— Pour quoi faire ?

— Nous sommes mariés.

— Qui ne l'est pas ? dit Sarah.

— Où couchait C.J. ? demanda Carella.

— Partout, répondit Sarah.

— Je veux dire : où était sa chambre ?

— La deuxième dans le couloir. (La sonnette du couloir se fit entendre. Sarah se retourna en disant :) Les voilà. Qu'est-ce que je dois leur dire ?

— Dites-leur que vous êtes occupée, répondit Carella.

— Mais je ne suis pas occupée du tout.

— Dites-leur que les flics sont là, suggéra Meyer. Ça suffira peut-être à les faire partir.

— Qui, les flics ?

— Non, le *minyán*.

— Mais non, je vous dis, pas un million, dit la fille. Rien que dix.

— Allez répondre, dit Carella.

Sarah alla ouvrir la porte. Une grande blonde vêtue d'un imperméable trempé et coiffée d'un foulard en plastique entra avec un énorme sac en papier brun dans les bras. Elle posa son sac sur la table, juste à côté de la porte.

— Pourquoi est-ce que tu as mis si longtemps à ouvrir ? dit-elle avant d'ajouter en voyant Carella et Meyer : Salut, les gars.

— Salut, Lakie, dit Carella.

— C'est les cognes, dit Sarah d'un air sombre.

— Merde, dit Lakie en retirant son foulard en plastique pour secouer ses longs cheveux blonds. C'est une descente ? demanda-t-elle.

— Ils ont un mandat de perquisition, dit Sarah.

— Merde, répéta Lakie.

Ils venaient à peine de se mettre à ouvrir les tiroirs dans la chambre de C.J. quand la sonnette retentit de nouveau. Un instant plus tard, ils entendirent des voix plus basses dans l'entrée. Carella sortit de la chambre. Six hommes trempés et manifestement irrités discutaient dans l'entrée avec Sarah, qui ne portait toujours rien d'autre que sa petite culotte rouge.

— Quel est le problème, les gars ? demanda Carella.

— Qui c'est, ce gugusse ? demanda l'un des six hommes.

— Police, répondit Carella en leur montrant sa plaque.

Les hommes la regardèrent sans rien dire.

— C'est une vraie ? demanda l'un d'eux.

— En or massif, dit Carella.

— Alors la fête, on se la met où je pense, c'est ça ? dit Sarah.

— Comme c'est bien dit, confirma Carella.

— Ah ! la vache ! dit l'un des hommes en secouant la tête. Je l'avais bien dit.

De la chambre, Meyer lança :

— Steve ! Viens voir ça.

— Refermez la porte, les enfants, dit Carella en leur faisant signe de s'en aller.

— Géniale, ton idée, Jimmy, dit l'un des hommes.

— Ta gueule, répondit Jimmy en claquant la porte derrière eux.

Carella mit le verrou et mit la chaîne de sûreté.

— Et qu'est-ce que je vais faire tout l'après-midi, hein ? demanda Sarah.

— Prenez un livre, dit Carella.

— Un quoi ?

— Steve ! cria Meyer.

— Vous débarquez ici sans crier gare, dit Sarah en suivant Carella dans le couloir, et nous, on va perdre cinq cents tickets, voilà ce que cette petite fête allait nous rapporter.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda Carella à Meyer.

— Ceci, dit Meyer.

— L'horaire des trains de C.J., dit Sarah, tu parles d'une trouvaille. À quoi ça sert, maintenant ? Elle est morte, elle ne prendra plus le train pour nulle part, dit Sarah en secouant la tête et les seins de droite à gauche avec vigueur.

— Est-ce que vous allez enfiler quelque chose ? dit Meyer. Vous me donnez le tournis.

— Plein de gens disent ça, dit Sarah en regardant ses seins. Je me demande pourquoi.

— Allez mettre un soutien-gorge, voulez-vous ?

— Je n'ai pas de soutien-gorge, dit Sarah en croisant les bras sur la poitrine.

— Vous l'avez déjà vue consulter ceci ? demanda Carella.

— Une seule fois par semaine, dit Sarah.

— Quand ?

— Tous les mercredis.

— Regarde ce qu'elle a marqué, dit Meyer.

D'un côté, l'horaire donnait la liste de tous les trains d'Isola à Tarkington, qui était le dernier arrêt sur la ligne de Sand's Spit. De l'autre côté, il y avait la liste de tous les trains qui revenaient à la ville en sens inverse. C.J. avait entouré d'un cercle le nom d'une ville, du côté des retours : Fox Hill.

— Ecoutez, les gars, dit Sarah, vous ne voudriez pas boire un verre ? C'est que je déteste gâcher tout un après-midi, sans rire.

— Le prochain train est à deux heures sept, dit Carella en consultant sa montre.

— Vous, dit Sarah à Meyer, ça vous plairait de prendre un pot, qu'est-ce que vous en dites ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Carella.

— Où ? demanda Meyer.

— À côté, dit Sarah. Ma chambre est au bout du couloir.

— Là, au bas de l'horaire, dit Carella.

— Qu'est-ce que tu en dis, crâne d'œuf ?

— Une autre fois, dit Meyer.

— Quand ? demanda Sarah.

Au bas de l'horaire, C.J. avait griffonné les chiffres 346-8711. À moins d'une grosse bourde de la part des inspecteurs, ils avaient sous les yeux un numéro de téléphone.

L'agent de la police portuaire qui les emmena sur l'île dans la vedette de la police du comté d'Elseneur s'appelait Sonny Gardner. La pluie, qui tombait à verse quand ils avaient quitté la ville, une heure plus tôt, n'était plus à Sand's Spit qu'un crachin qui ressemblait plus à du brouillard qu'à de la vraie pluie, une bruine froide que le vent soulevait de la mer et qui vous pénétrait la peau comme par capillarité.

— Vous avez choisi un drôle de jour pour aller à Hawkhurst, dit Sonny. J'aurais choisi un meilleur jour.

— Est-ce que c'est le nom de l'île ? demanda Carella. Hawkhurst ?

— Non, c'est celui de la maison. L'île s'appelle Kent. Mais les noms vont ensemble, si vous voyez ce que je veux dire ? Le type qui a construit la maison passait l'été dans le Kent. C'est en Angleterre, c'est un comté en Angleterre. Quand les Anglais étaient à Sand's Spit, le commandant du fort d'une des îles était originaire du Kent. Il a appelé les deux îles Greater Kent – c'est celle où se trouvait le fort – et Lesser Kent, celle où nous allons. Mais le type qui, par la suite, a acheté Lesser Kent connaissait l'Angleterre et, quand il y a fait bâtir la maison, il lui a donné le nom d'Hawkhurst, qui est une ville du Kent.

— Ce type s'appelait Parker, c'est ça ? demanda Carella.

— Non, inspecteur, pas que je sache.

— La Compagnie du Téléphone disait que le numéro était au nom de L. Parker.

— C'est sa fille.

— Quel est son prénom ?

— Lily. Son père lui a fait construire la maison quand elle avait seize ans.

— Et lui, comment s'appelait-il ?

— Frank Peterson. Les scieries Peterson, ça vous dit quelque chose ?

— Non.

— Grosse affaire de Sand's Spit. Il a fondé son affaire à Jackson Cove, oh ! un peu après la Grande Guerre. L'entreprise a rapporté des millions de dollars. Il a acheté l'île pour sa fille quand elle avait seize ans. Fille unique. Un cadeau d'anniversaire, vous voyez ? Est-ce que ça vous plairait d'avoir un père comme ça ? demanda Sonny.

— Ouais, dit Meyer en songeant que la seule chose que son père lui avait jamais donnée, à lui, était un nom à double détente.

— Mais qui sait ? dit Sonny. On dit que la gamine est dingue, alors qui

sait ce que ça fait, hein ?

— La gamine ? dit Meyer.

— Ouais, la fille. Enfin, ce n'est plus une gamine, elle doit avoir près de quarante ans maintenant.

— Je suppose qu'elle est mariée, dit Carella.

— Elle a été mariée, précisa Sonny. Son mari l'a quittée quasiment le jour du mariage. C'est à ce moment-là qu'elle s'est mise à débloquer.

— Elle est folle à ce point ? demanda Carella.

— Oh ! elle ne devait pas être si folle que ça, dit Sonny, vu qu'on ne l'a pas internée ni rien. On s'est occupé d'elle sur l'île. Je voyais le père à la gare, quand il allait chercher les infirmières... quand elles se relayaient, vous voyez.

— Mais les gens disent toujours qu'elle est dingue, hein ? dit Meyer.

— Enfin, excentrique, répondit Sonny. Disons ça comme ça. Excentrique.

— Où est son père, maintenant ?

— Mort, dit Sonny. Ça doit faire six ou sept ans maintenant. Ouais, c'est ça, ça a fait sept ans en juillet. C'est là qu'il est mort. Il a laissé sa fille seule au monde.

L'embarcation approchait d'une crique sablonneuse à la pointe sud de l'île. Un ponton noyé dans la brume s'avancait dans la crique, dont les pieux ressemblaient à des fantômes en sentinelle dans le brouillard. De l'autre côté, sur la rive de l'île donnant sur l'océan, les vagues se brisaient sur une longue plage de sable blanc.

— C'est la seule maison, vous savez, dit Sonny. Hawkhurst. L'île est une propriété privée. Celle-ci et Greater Kent. Privées toutes les deux.

Il amena la vedette le long du ponton. Carella sauta dessus et attrapa l'amarre que Meyer lui lança. Il l'attacha vivement à l'un des pieux, tendit la main pour aider Meyer à descendre puis demanda :

— Est-ce que vous pouvez nous attendre ?

— Comment vous feriez pour revenir, autrement ? dit Sonny. Il n'y a pas de bac, ici, c'est privé, comme je vous l'ai dit.

— Ça pourrait durer un moment, dit Carella.

— Prenez votre temps, dit Sonny.

La maison se dressait, austère et grise, contre un ciel encore plus gris. Meyer et Carella suivirent un sentier dallé jusqu'à la porte d'entrée. Il n'y avait ni plaque ni sonnette, mais un heurtoir de cuivre terni au milieu du battant, que Carella souleva et laissa retomber plusieurs fois contre le bois patiné par les intempéries. Les policiers attendirent. Un vent humide et froid soufflait de l'océan. Carella releva le col de son pardessus et actionna encore le heurtoir.

La porte ne fit que s'entrouvrir, brutalement retenue par la chaîne de sûreté. À l'intérieur, dans l'entrebâillement, il faisait sombre. Dans l'ombre, ils distinguèrent confusément un ovale pâle qui ressemblait à un visage féminin flottant derrière la porte.

— Mrs Parker ? dit Carella.

— Oui ?

— Police d'Isola, dit-il en montrant sa plaque.

— Oui ?

— Est-ce que nous pouvons entrer ?

— Pour quoi faire ?

— Nous enquêtons sur plusieurs meurtres qui ont eu lieu en ville, commença Meyer, et nous voudrions...

— Des meurtres ? Que voulez-vous que je sache à propos de...

— Est-ce que nous pouvons entrer, s'il vous plaît, Mrs Parker ? dit Carella. Il fait froid et il pleut là-dehors, et je crois que nous serions mieux pour parler dans...

— Non, je suis occupée, dit-elle en essayant de fermer la porte.

Carella introduisit aussitôt le pied dans l'ouverture qui diminuait.

— Retirez votre pied, dit-elle.

— Non, madame, dit-il. Mon pied restera là. Ou bien vous nous laissez entrer...

— Non, je ne vous laisse pas entrer.

— Très bien, alors nous parlerons ici. Mais vous ne refermerez pas cette porte, madame.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Nous sommes ici parce que nous avons trouvé votre numéro de téléphone sur un horaire de chemin de fer appartenant à une des victimes, dit Carella. Est-ce que le 346-8711 est bien votre numéro ?

D'imperceptibles points lumineux dans la pénombre, derrière la porte entrebâillée : ses yeux qui s'allumaient. Un silence. Puis :

— Oui, c'est mon numéro.

— Connaissez-vous une certaine C.J. Hawkins ?

— Non.

De longs cheveux blonds, il les discernait à présent dans l'ombre. Les yeux qui s'allumèrent de nouveau dans le pâle visage, dans l'interstice entre le montant de la porte et le battant.

— Et George Chadderton ?

— Non.

— Ambrose Harding ?

— Non.

— Mrs Parker, nous savons que C.J. Hawkins venait à Sand's Spit tous les mercredis, et que quelqu'un venait la chercher en voiture à la gare de Fox Hill. (Carella s'interrompt.) Ce quelqu'un, c'était vous ? demanda-t-il.

— Non.

— Madame, si vous vouliez bien ouvrir la porte, nous pourrions peut-être...

— Non, je ne veux pas. Retirez votre pied. Retirez-le, bon sang !

— Non, madame, dit Carella. Est-ce que vous connaissez un certain Santo Chadderton ?

Les yeux s'allumèrent de nouveau de l'autre côté de la porte. Un temps d'hésitation. Puis :

— Vous me l'avez déjà demandé, non ?

— C'était George Chadderton. Il s'agit de son frère, Santo.

— Je ne les connais ni l'un ni l'autre.

— Avez-vous une arme ?

— Non.

— Avez-vous quitté l'île ces derniers jours ?

— Non.

— Etiez-vous ici le 15 septembre vers onze heures du soir ?

— Oui.

— Et la même nuit vers trois heures et demie du matin ?

— J'étais ici.

— Avec quelqu'un ?

— Non.

— Madame, dit Carella, j'apprécierais que vous ôtiez cette chaîne...

— Non.

— Vous ne vous rendez pas service...

— Allez-vous-en.

— Vous nous obligez seulement à revenir avec un mandat de perquisition.

— Laissez-moi tranquille.

— D'accord, alors, c'est ce que nous allons être obligés de faire, dit Carella en retirant son pied de la porte.

Celle-ci se referma aussitôt en claquant. Il avait le pied endolori.

— Sale garce, dit-il en reprenant le sentier vers la vedette qui les attendait.

Meyer, qui marchait à côté de lui, demanda :

— On va vraiment chercher un mandat ?

— Dans le comté d'Elseneur ? dit Carella. Ça nous prendrait un mois.

— Tu penses à la même chose que moi ?

— Je pense qu'on va entrer, de toute façon.

— Bon, dit Meyer.

Sonny Gardner les attendait sur le ponton.

— Nous restons ici un moment, lui dit Carella. J'aimerais que vous repartiez sans nous. Faites le plus de bruit possible, faites emballer le moteur, actionnez la corne de brume, il faut qu'elle soit convaincue que vous repartez. Vous saisissez ?

— Je saisis, dit Sonny. Quand voulez-vous que je revienne vous chercher ?

Carella regarda Meyer. Celui-ci haussa les épaules.

— Disons dans une heure, dit Carella.

— Mais qu'est-ce qui se passe, dans cette maison ? demanda Sonny.

— Il y a peut-être des fantômes, dit Carella.

— Ça en a tout l'air, dit Sonny en roulant des yeux.

Il mettait le moteur en marche quand ils entendirent le premier cri. C'était un cri d'effroi et de douleur qui déchira la brume et leur fit dresser les cheveux sur la tête. Carella et Meyer dégainèrent leur arme. Au même moment, Sonny coupa le moteur et sortit lui aussi son arme – mais sans descendre de l'embarcation. Les deux inspecteurs remontèrent en courant le sentier dallé jusqu'à la porte. Carella l'enfonça d'un coup de pied et ils entrèrent en se tenant chacun d'un côté du vestibule, à présent éclairé par une lampe Tiffany suspendue au-dessus d'une table sur laquelle s'entassaient des magazines, des journaux, du courrier. Accroupis, ils explorèrent l'entrée de la gueule de leur arme, et entendirent le deuxième cri, qui venait d'en bas, quelque part sur la droite.

— La cave, dit Carella en courant vers une porte, au bout du couloir qui menait à une cuisine.

Quand il ouvrit la porte, ils entendirent un nouveau hurlement, cette fois continu, cette fois ininterrompu, un long et unique cri perçant qui ne cessait que le temps pour celui qui le poussait de reprendre son souffle, et recommençait. Carella descendit l'escalier, suivi de près par Meyer. Ils traversèrent en courant une pièce au centre de laquelle trônait une table de billard, passèrent devant une chaudière isolée par un mur et s'arrêtèrent devant une lourde porte en chêne ouverte sur le couloir. Le hurlement venait de derrière cette porte, une pause, le temps d'une nouvelle inspiration, puis le cri, continu, effroyable, douloureux. Derrière la première porte, il y en avait une seconde, ouverte elle aussi, mais vers l'intérieur de la pièce. En entrant, Carella faillit buter contre la carcasse d'un berger allemand qui gisait juste devant la porte. Une balle avait fait sauter l'arrière de la tête du chien et le

sang, à demi séché, formait une grande flaque par terre. Carella contournait le chien, le sang et la seconde porte, quand elle se rua sur lui.

Sonny Gardner leur avait dit que la femme qui vivait ici n'avait que quarante ans, mais la femme qui se ruait sur Carella était à coup sûr plus âgée que ça. Oh ! oui, elle était grande et mince, oui, son corps paraissait jeune dans la longue robe noire qui le revêtait, et ses cheveux blonds n'étaient parsemés que de quelques fils blancs. Mais elle avait le visage d'une femme de soixante ans, ridé et hagard, d'une pâleur de cire, les yeux cernés, les lèvres crispées. Il comprit sur-le-champ qu'il regardait le visage ravagé d'une aliénée et ressentit un frisson soudain qui n'avait rien à voir avec le hurlement prolongé qui venait de l'autre bout de la pièce.

Lily Parker avait un couteau dans la main, un couteau qui dégouttait de sang, et sa longue robe noire était éclaboussée de sang, et ses cheveux blonds étaient tachés de sang, et elle avait les mains et le visage maculés de sang. Tandis qu'elle s'avavançait vers lui – il n'avait pas encore vu ce qu'il y avait sur le lit –, il se demanda si c'était à cause du sang qu'elle n'avait pas ouvert la porte : était-elle éclaboussée de sang quand elle se tenait dans le vestibule, derrière la chaîne de sûreté ? Elle avait les yeux fixes et exorbités, en s'avavançant vers lui – il n'avait pas encore vu l'homme sur le lit –, le couteau brandi à bout de bras. La première fois, il tira vers le bas, dans les jambes cachées par la robe maculée de sang, mais il la manqua et elle continua d'avancer vers lui ; il releva alors son arme, tira deux fois coup sur coup, la toucha chaque fois à l'épaule gauche, la faisant basculer puis s'écrouler sur le tapis.

Il n'avait pas encore vu l'horrible spectacle sur le lit.

Il y avait du sang partout : sur le tapis, autour du lit. Il y avait du sang répandu sur les draps et les couvertures. Sur le lit, un homme était allongé sur le dos, bras et jambes écartés, attaché aux quatre montants. L'homme hurlait toujours, alors que Lily Parker gisait blessée sur le tapis, incapable désormais de lui faire du mal. L'homme n'avait plus de peau que sur le visage. Partout ailleurs, il était écorché et l'on ne voyait qu'une masse sanglante de muscles et de nerfs à nu.

Carella se détourna à la hâte et faillit heurter Meyer, qui était juste derrière lui.

— Nous allons... nous allons avoir besoin... dit-il, incapable de terminer sa phrase.

Il chercha un téléphone, n'en trouva pas dans la pièce et remonta en vitesse jusque dans la cuisine, où il en trouva un fixé au mur. Il appela la police locale, se présenta et leur dit ce qu'ils avaient trouvé en leur demandant d'envoyer au plus vite une ambulance.

— C'est horrible, dit-il. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

Il ne cessa de pleuvoir que le dimanche matin, le 24 septembre. La pluie cessa tout d'un coup ; les nuages ne se dissipèrent qu'au bout de plusieurs heures, mais au moins il ne pleuvait plus. Vers deux heures de l'après-midi, les premiers rayons de soleil percèrent timidement la couverture de nuages et, à deux heures et quart, les trottoirs mouillés étincelaient sous le soleil. Cet après-midi-là, à trois heures et demie, Santo Chadderton mourut dans l'unité de soins intensifs de l'hôpital de Fox Hill. Le même jour, dans le service de psychiatrie, au sixième étage de l'hôpital Buena Vista, à Isola, une équipe de psychiatres interrogeait Lily Parker afin de déterminer si elle était en état de passer en jugement. Une transcription de cet interrogatoire fut ensuite transmise au bureau de Carella. Elle se présentait sous la forme classique d'un questions-réponses. En la lisant, Carella ne garda à l'esprit que la seule image du corps écorché de Santo Chadderton dans la chambre du sous-sol de Hawkhurst.

Q : M^{rs} Parker, pouvez-vous nous dire pourquoi vous avez tué George Chadderton ?

R : Parce qu'il savait.

Q : Que savait-il ?

R : Que Robert était avec moi sur l'île.

Q : Robert ?

R : Mon mari.

Q : Etait avec vous sur l'île ?

R : Dans la pièce du sous-sol où ils m'avaient enfermée.

Q : Qui vous avait enfermée ?

R : Robert et mon père.

Q : M^{rs} Parker, votre mari vous a quittée il y a près de vingt ans, n'est-ce pas ?

R : Eh bien, oui, mais il est revenu.

Q : S'il vous a quittée il y a si longtemps...

R : Oui, mais il est revenu, je vous dis.

Q : Il aurait donc été impossible pour lui de vous enfermer dans cette chambre au sous-sol.

R : Oui, mais pas pour mon père.

Q : C'est votre père qui vous avait enfermée dans cette chambre, n'est-ce pas ?

R : Avec une infirmière assise derrière la porte. On n'arrêtait pas de me faire des piqûres.

Q : C'est votre père qui les faisait ?

R : Et aussi Robert. À cause de Robert, vous ne comprenez pas ?

Q : Parce que Robert vous avait quittée ?

R : Oui. C'est à ce moment-là que je suis tombée malade. Quand Robert est parti. C'est à ce moment-là que mon père a fait mettre les portes et m'a enfermée.

Q : Quand votre père est-il mort, M^{rs} Parker ?

R : Il y a sept ans.

Q : Quel mois, vous vous souvenez ?

R : En juillet.

Q : Et quand avez-vous rencontré Santo Chadderton ?

R : Je ne sais pas qui c'est.

Q : M^{rs} Parker, nous avons ici une liste des invités de ce qu'on appelait le bal Blondie, bal de charité qui a eu lieu le 11 septembre, il y a sept ans.

R : Oui ?

Q : Votre nom figure sur la liste – du moins nous pensons que c'est votre nom : L. Parker, est-ce que c'est vous ?

R : Oui, Lily Parker.

Q : Santo Chadderton faisait partie des musiciens de ce bal.

R : Je ne connais pas de Santo Chadderton.

Q : Santo Chadderton n'était-il pas l'homme avec qui vous viviez sur l'île ?

R : Non, non.

Q : Qui était cet homme, alors ?

R : Robert. Mon mari. Il est revenu. Après la mort de papa, Robert m'est revenu.

Q : Où l'avez-vous retrouvé, M^{rs} Parker ?

R : À un bal, en septembre, princesse de conte de fées, tout de blanc vêtue, le visage masqué, au début, il ne savait même pas que c'était moi. Quel nigaud, ce Robert, jouer dans un orchestre !

Q : Quand l'avez-vous emmené sur l'île ?

R : Le lendemain matin. Nous avons passé la nuit à l'hôtel, il a reconnu tous ses torts, nous avons merveilleusement bien fait l'amour.

Q : Et le lendemain matin, vous êtes partis pour l'île ?

R : Oui.

Q : Et il y est resté avec vous depuis ?

R : Oh ! oui, pourquoi aurait-il voulu me quitter ? Je m'occupais très bien de lui. Il le savait. Il a fini par comprendre à quel point il m'aimait.

Q : M^{rs} Parker, pourquoi avez-vous tué Clara Jean Hawkins ?

R : C'est elle qui a tout raconté.

Q : Raconté quoi ?

R : À propos de nous, sur l'île. Un soir, je l'ai amenée à Robert, parce que je me disais qu'elle, eh bien, qu'elle le stimulerait, vous savez, une tierce personne. Ce n'était pas juste, il n'avait jamais essayé de quitter l'île, j'ai eu l'idée de lui amener un stimulant de l'extérieur, vous voyez. Je l'ai remarquée dans la rue, un jour, dans le centre, près de la gare, elle avait l'air jeune et pleine d'entrain, alors je lui ai demandé si elle voulait m'accompagner à Hawkhurst. Et elle a accepté, bien sûr, elle voyait que j'étais une belle femme de bonne éducation, il me disait toujours combien j'étais belle, mon père, il m'a fait cadeau de l'île pour mes seize ans, vous savez, et C.J. aussi était consciente de ma beauté, elle me caressait la chatte avec la langue, elle me léchait la chatte, c'est dommage que j'aie dû la tuer.

Q : Quand vous dites qu'elle a raconté...

R : Elle l'a raconté à son frère, vous ne comprenez pas ?

Q : Au frère de Santo ?

R : J'ai tout découvert jeudi dernier, en la raccompagnant à la gare. Elle m'a dit qu'elle allait faire un disque avec lui, des chansons ! Ils allaient composer des chansons racontant toutes ses expériences, vous vous rendez compte ? Des chansons sur nous ! Des chansons racontant ce que nous faisions ensemble sur l'île.

Q : C'est ce qu'elle a dit ? Que les chansons devaient faire allusion à vous ?

R : Eh bien, à qui vouliez-vous qu'elles fassent allusion ?

Q : Alors vous l'avez tuée.

R : Bien sûr. Pour sauver Robert.

Q : Pour le sauver ?

R : Oui, pour le sauver, pour le garder.

Q : Alors... Mrs Parker... pourquoi l'avez-vous tué, lui ?

R : Je ne l'ai pas tué.

Q : Il est mort, Mrs Parker. Nous avons appris tout à l'heure qu'il était mort.

R : Non, non. Il reviendra, vous verrez. Moi aussi, j'ai cru qu'il était mort, pendant longtemps, mais il est revenu, n'est-ce pas ? Sauf que, cette fois, je ne serai pas si compréhensive. Je peux vous le dire. Je lui ai retiré tous ses vêtements, vous savez. Je l'ai mis tout nu. C'était pour être sûre qu'il ne se sauverait plus. Mais quand il reviendra, cette fois-ci, je serai un peu plus sévère avec lui. Une fois, je lui ai enfoncé des aiguilles dans la bite, pour la raidir. C'était avant que C.J. ne se mette à venir chez nous. Je lui ai aussi coupé un doigt. Mais c'était parce que sa bite n'était pas raide. Il faut qu'un homme ait la bite raide. S'il n'a pas la bite raide, à quoi est-il bon ? C'est ce

que je lui disais toujours. Cette fois... quand il reviendra, cette fois... eh bien, il va voir, je vous le garantis.

Q : Que ferez-vous, cette fois, Mrs Parker ?

R : Oh ! il verra. Il verra.

Quand le rapport arriva sur le bureau de Carella, on était presque en octobre. À ce moment-là, Lily Parker avait été internée à l'asile des criminels aliénés de Riverhead. À ce moment-là, au-dessus de la ville, le ciel était bleu et dégagé, et l'air était frais et vivifiant. Dans la salle des inspecteurs, les machines à écrire crépitaient, les téléphones sonnaient. Carella se leva de son bureau, s'approcha des classeurs métalliques, chercha le dossier Chadderton à la lettre C, et glissa la chemise en tête des rapports. L'affaire était classée, tout bien emballé et fermé par un joli ruban. Chaque pièce du puzzle avait trouvé sa place, tout comme dans un roman policier à la noix.

Mais sur son bureau, le téléphone s'était remis à sonner.

[1] « Lundi noir. » (*N. d. T.*)

[2] Bones veut dire « os ». (*N. d. T.*)

[3] En français dans le texte.

[4] En anglais « pâquerette » se dit *daisy*. (*N. d. T.*)

[5] Le « Bison chevelu ». (*N. d. T.*)

[6] Elsenour, château en Suède qui sert de décor au *Hamlet* de Shakespeare. (*N. d. T.*)

[7] *Head*. (*N. d. T.*)

[8] Le « revers du diamant ». (*N. d. T.*)

[9] Elle commémore la conspiration des Poudres de Guy Fawkes (1570-1606) qui devait faire sauter le Parlement de Londres. (*N. d. T.*)